LE

THEATRE ANGLOIS.

..... Non Verbum reddere verbo.

TOME III.

A LONDRES.

M. DCC. XLVI.

BRITISH MUSEUM

PRÉFACE DU *TRADUCTEUR.*

Les deux premiers volumes du Théâtre Anglois, ont été reçus avec trop d'indulgence, pour ne pas m'encourager à en donner la ſuite ; & je dois trop au Public pour me ralentir ſur un Ouvrage qu'il paroît avoir trouvé digne d'occuper quelque rang dans la Littérature Françoiſe.

Mais avant de rendre compte des deux nouveaux volumes que je lui préſente, je crois devoir répondre à quelques objections qui ont été faites aux deux premiers, par un Journaliſte, dont on ne pourroit s'empêcher de regretter les talens, s'ils avoient toujours été employés ſans partialité. J'aurois peut-être lieu de me plaindre s'il vivoit encore, de ce que quelques-unes de ces objections ſont trop vives & peu fondées, & que la plûpart confondent le Traducteur avec l'Auteur que j'ai traduit, en me rendant reſponſable des défauts que j'avois moi-même cenſu-

rés ; je poutrois l'accuſer de s'être ſervi de mes réflexions mêmes, ſur ce que j'ai trouvé de répréhenſible dans les Ouvrages de Shakeſpeare, & de s'en être fait des armes pour me combattre ; je prouverois enfin, en rapprochant la diſſertation du Journaliſte de mon Diſcours préliminaire, que l'une n'eſt ſouvent qu'un extrait tronqué de l'autre.

Je l'aurois enſuite ſincérement remercié du zele qu'il a marqué contre l'eſprit des Novateurs, & le mauvais goût dont il paroiſſoit avoir peur que je ne fuſſe infecté. Ma reconnoiſſance à cet égard, eſt d'autant plus légitime, & j'adopte d'autant plus volontiers toute la chaleur qu'il a marquée ſur cela dans ſes Obſervations, que je ſuis infiniment flatté de voir qu'à la réſerve de quelques articles dont je parlerai dans un moment : il a preſque par tout été de mon avis ſur ce que j'ai hazardé de critiquer dans Shakeſpeare.

Je l'ai dit, à la vérité, moins affirmativement que l'Auteur des Jugemens, parce qu'il ne me convenoit pas de parler avec le même ton d'autorité qu'un Critique conſommé, dépoſitaire de toute la légiſlation littéraire. Je ne me ſuis pas

crû en droit de traiter Shakeſpeare *d'ignorant & d'homme groſſier*, à la vue des Anglois, qui le regardent à peu près comme nous, le grand Corneille; encore moins, d'accuſer toute la Nation Angloiſe *de férocité, de barbarie & de ſtupidité;* de la comparer à des payſans imbécilles, ou à des laquais ſans éducation; & tous ſes Poëmes Dramatiques à *du vin de Brie :* parce que j'ai cru ces comparaiſons encore moins juſtes que nobles, & que ç'auroit été briſer moi-même, l'autel auquel j'allois ſacrifier.

J'ai évité auſſi d'aller, à propos des défauts de Shakeſpeare, attaquer les Ouvrages & le Génie de deux Auteurs célebres de nos jours, qui n'avoient rien à démêler avec le *Théâtre Anglois*, & ſes licences.

J'ai loué & blâmé, parce que quand on parle des ouvrages, ainſi que des hommes, il y a matiere à l'un & à l'autre. Mais j'ai rendu compte des raiſons qui me portoient à le faire; & je n'ai avancé nulle part, ſans tâcher de le prouver, que *malgré ce que j'avois dit l'éloge étoit vrai, & que malgré la vérité de l'éloge, ce que j'avois dit étoit vrai auſſi :* parce que cette phraſe, qui eſt peut-être un Oracle

que je n'aurois ni entendu, ni pû faire entendre, ne convient qu'à un Légiſlateur.

Enfin, je n'ai mis en aucun endroit le Théâtre François en comparaiſon, avec l'Anglois, parce que je n'y ai jamais penſé. Je n'ai pas non plus prétendu juſtifier le goût des Anglois, pour le ſang, & pour la multiplicité des Spectacles & des incidens ignobles & déplacés, par la profondeur de leur génie, ni les écarts de leurs Auteurs, par ce goût de la Nation : mais j'ai ſeulement cherché la raiſon de l'un & de l'autre, & je crois l'avoir trouvée en diſant que les Anglois, ainſi que tous les peuples, ont un caractère particulier qui les diſtingue, & qui doit être étudié & ſuivi juſqu'à un certain point par les Auteurs qui travaillent pour eux.

Celui de la Nation Angloiſe, étant naturellement plus profond & plus ſérieux, ou ſi on le veut, plus mélancolique & plus ſombre, il faut des Spectacles plus frappans & plus variés pour les émouvoir. Cette réflexion, qui eſt du ſieur Riccoboni, eſt dans la nature, dont l'Auteur des *Jugemens* ſemble avoir ignoré, ou plutôt perdu de vûe les principes, quand il la traite de frivole ; & c'eſt par-

là que j'ai crû que l'on pouvoit, non pas juſtifier, mais expliquer le plaiſir que les Anglois prennent aux Poëmes Dramatiques de Shakeſpeare, chargés d'incidens & de cataſtrophes, & rendre raiſon des motifs qu'ont eu leurs Auteurs de conſerver ce ton dans leurs ouvrages. S'ils ont été trop loin, en ſuivant ce goût de leur Nation, ils ont du moins eu le mérite de le ſaiſir; & s'ils ont plû, & plaiſent encore par cette voye, ce ſeroit moins eux qu'il faudroit blâmer que la Nation même. Mais en ce cas, qu'elle ait tort, il faut être réſervé à condamner, du moins d'une façon trop dure & trop générale, un peuple entier, toujours reſpectable, & recommandable, d'ailleurs par ſes connoiſſances & ſon génie.

Quand j'aurois voulu l'attaquer directement, pour donner la préférence à notre Nation, ſur les Anglois, je me ſerois bien gardé de les avilir comme font quelques Gazetiers & ceux qui les copient, à l'occaſion de nos derniers avantages: parce que plus on releve le mérite & la gloire de ſon ennemi vaincu, plus on releve la ſienne propre. Je ne ſçai ſi ces raiſonnemens font autant d'honneur à ma logique, que l'Auteur des *Jugemens*

en a voulu faire à ma Rhétorique dans pluſieurs de ſes remarques, mais au moins ils ſont ſimples & fort éloignés du ton amer, & vague de la déclamation.

Au ſurplus, lorſqu'il attaque la Proſopopée qu'il m'accuſe d'avoir faite, pour faire préférer à un Anglois, les beautés de Verſailles à celles des Thuilleries, & les Spectacles variés, aux Spectacles ſimples, lorſqu'il traite ſi mal mon Anglois ſuppoſé, ſon goût & ſes objets d'admiration, comme ſi je lui avoit fait louer les choſes les plus abſurdes & les plus ridicules : il auroit fallu, pour être bon Logicien, qu'il eût avancé à la ſuite de cette propoſition, que les jardins de Verſailles ſont, non-ſeulement moins parfaits que ceux des Thuilleries, mais encore qu'ils n'ont nul mérite ; comme il auroit fallu prouver, pour ſoutenir la ſuite de ſon raiſonnement, qu'il ne ſe rencontre nulles beautés dans tous les écarts & toutes les licences de Shakeſpeare. Car je n'ai jamais dit autre choſe, ſinon, que ces défauts, que je reconnoiſſois pour tels, étoient rachetés par de très-grandes beautés. Je dois même ajouter ici, que cette prétendue Proſopopée, ainſi que tous les raiſonnemens

que j'ai mis dans la bouche des Anglois, me viennent exactemeut de pluſieurs perſonnes éclairées de cette Nation : ainſi je n'ai point le mérite de l'invention, & j'ai mieux aimé emprunter leurs diſcours pour les défendre, ou du moins pour rendre compte de leurs ſentimens, que de leur prêter les miens, comme a fait en quelques endroits l'Auteur des *Jugemens*, qui riſquoit peut-être à s'attirer plus de reproches de leur part, en leur attribuant ſa façon de penſer, qu'en blâmant la leur.

Quoi qu'il en ſoit, il n'y a qu'à lire mon Diſcours avec impartialité, & l'on verra que ſans dire d'injures aux morts ni aux vivans, j'ai penſé à peu près comme l'Auteur des *Jugemens* ſur les défauts eſſentiels du Théâtre Anglois ; que je n'ai point cherché à juſtifier les indécences, les ſcenes baſſes & puériles, ou déplacées, la complication d'action, d'intérêt & d'incidens inutiles, ni applaudi aux licences exceſſives que l'on reproche en général à ce Théâtre. J'ai revêtu, à la vérité, les objections des Anglois, contre l'étroite obſervation des regles, de toutes les couleurs qu'ils m'ont prêtées mais je n'ai pas cru que l'on pût regarder

comme un attentat, cette diſſertation purement littéraire, & néceſſaire d'ailleurs dans la Traduction d'un Ouvrage ſi contraire à nos principes ſur cet article.

Pourroit-on me blâmer d'avoir ajouté les ſouhaits que j'ai formés, pour une plus grande perfection; & les eſpérances que j'ai conçues d'y voir un jour arriver les génies heureux de notre Nation? Mais duſſai-je encourir encore l'indignation des Rigoriſtes, je ne puis m'empêcher de penſer que l'on trouvera quelques moyens d'étendre les limites peut-être trop bornées que l'on a oſé franchir juſqu'ici. Le tems, & la façon ne m'en ſont pas connus; & je n'ai garde, en formant de pareils déſirs, de m'engager à donner les moyens de les remplir! C'eſt l'héritage que j'annonce à nos neveux; & s'il m'étoit permis de faire une comparaiſon, ſans doute trop flatteuſe pour moi, auroit-on été bien fondé à faire un crime à *Leibnits*, & à *Bacon*, d'avoir annoncé ou prédit, quoique très-obſcurément, la plûpart des découvertes que *Newton* & ſes contemporains, ont faites depuis, en Phyſique?

On me reproche d'avoir dit, que les combats généraux & particuliers, les

ſpectres, les Magiciens, & les enterremens, pourroient paroître ſur notre Théâtre ... Je crois, de plus, qu'ils pourroient y faire un très-grand effet; & je n'ai beſoin, pour le prouver, que de quelques exemples pris de Shakeſpeare même. L'enterrement que l'Auteur des *Jugemens* critique, & avec raiſon, dans la Tragédie de *Richard III.* auroit pû devenir intéreſſant, s'il avoit été préſenté dans un moment, & d'une façon qui eût produit un coup de Théâtre, & du patétique digne de la Tragédie. Celui de la Maîtreſſe d'*Hamlet*, au retour de ce Prince dans ſa Patrie, frapperoit davantage que le récit ſimple de la mort de cette Princeſſe, s'il eût été mieux manié. L'ombre du pere d'Hamlet, dans la même Tragédie, l'apparition de *Banquo* dans celle de *Macbeth*, & les Rêves fantaſtiques des Ducs de *Clarence*, & de *Gloceſtre*, ſont des images frappantes, qui le ſeroient encore davantage, ſi elles étoient mieux amenées. Et peut être que la plûpart des licences, que nous cenſurons tant aujourd'hui, pourroient devenir des chefs-d'œuvres de l'art, pourvû qu'on ne s'écartât pas des vraies regles: c'eſt-à-dire de celles qui ſont fondées ſur

la vérité du ſentiment dans tous les genres, & la Nobleſſe du Poëme Dramatique.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit à ce ſujet, dans le Diſcours ſur le Théâtre Anglois, où je crois avoir ſuffiſamment établi la pureté de mes ſentimens ſur les vrais principes ; & je ne renouvellerai pas non plus le ſermon que l'on m'accuſe d'avoir fait contre l'*Amour*, parce que je ne viſe ni à prêcher, ni à convertir, mais uniquement à chercher ou à montrer le vrai. Ainſi, quoique je ſois perſuadé que l'amour bien amené & bien traité, puiſſe faire un grand effet ſur le Théâtre, je crois être fondé en raiſon, & en expérience, pour dire qu'il eſt très-difficile de le traiter aſſez bien, pour qu'il n'affoibliſſe pas les pieces où il ſe trouve, & très-poſſible d'en faire de bonnes ſans ſon ſecours : car l'amour a peut-être réfroidi ou gâté plus de pieces qu'il n'en a embelli ; parce que malgré la diſtinction que l'Auteur des *Jugemens* a voulu faire, entre la froide galanterie, & le violent amour, ou *l'Amour Paſſion*, il n'arrive que trop, que les Auteurs François, confondent l'un avec l'autre, & qu'il y a peu de Sujets où l'amour puiſſe

exciter & ſoutenir juſqu'à un certain point les grands mouvemens dans les Spectateurs, ou les produire dans les interlocuteurs.

Faut-il l'imputer au genre de cette Paſſion, à celui de la Tragédie, ou au génie des Auteurs ? c'eſt une queſtion que je n'oſe décider.

Après cette courte juſtification, que le crédit du feu Journaliſte ſur bien des eſprits rendoit néceſſaire, pour diſſiper les préjugés qu'il a pû faire naître contre ma *doctrine* Théâtrale, & contre les ouvrages d'un Auteur digne de plus d'indulgence par rapport au ſiecle où il a vécu : je paſſe à mes deux nouveaux volumes, dans leſquels j'ai fait entrer, tant en Traduction qu'en Sommaires, tout ce qui nous reſte des Ouvrages de Shakeſpeare.

Mon premier plan étoit, de ne donner qu'un certain nombre des meilleures Pieces de chacun des Auteurs qui ont brillé le plus ſur la Scene Angloiſe : ce que je croyois ſuffiſant pour ſatisfaire le Lecteur François & pour remplir mon titre. Mais la vue des cinq premieres Pieces de Shakeſpeare, ayant fait naître l'envie à un grand nombre de perſonnes

de connoître toutes les productions de ce génie auſſi fecond que ſingulier, j'ai crû devoir me conformer à leur déſir, quoique cette condeſcendance m'expoſât à un travail de ſurérogation, auſſi long que pénible. Il eſt vrai cependant (& je le ſens bien mieux depuis que ma tâche eſt remplie) que ſi je m'étois borné à ne faire connoître Shakeſpeare, que par les cinq Pieces qu'on a déja lues, & par les cinq autres que je donne aujourd'hui, plus d'un Lecteur auroit peut-être regretté de n'avoir vû que la moindre partie des Ouvrages de ce grand homme; d'autres ſe ſeroient défié de la bonté de mon choix dans les Pieces que j'ai traduites; d'autres enfin, auroient penſé, que je ne leur ai montré Shakeſpeare que par ſon beau côté, & que je regarde le reſte de ſes Ouvrages comme peu dignes de paroître dans notre langue.

Sans prétendre qu'aucun deux auroit eu tort de penſer ainſi, il me ſuffit que ces objections euſſent pû m'être faites, pour rendre grace aux perſonnes éclairées, qui m'ont conſeillé d'entreprendre ce travail.

L'analyſe, ou le ſommaire des vingt-ſix Pieces que je ne traduis point, don-

nera du moins une idée de ces mêmes Pieces, de leur fond hiſtorique ou fabuleux, de leur conduite, de leurs beautés & de leurs défauts.

Le Lecteur intelligent, déja au fait de Shakelpeare, & de ſa maniere de peindre les objets, ſoit dans le grand, ſoit dans le ſimple, le patétique, ou le ridicule, ſaiſira au premier coup d'œil dans ces eſquiſſes, le dégré du mérite du tableau, & ſera à peu près en état de l'apprécier à ſa valeur intrinſeque.

Nos Auteurs Dramatiques y trouveront peut-être le germe de quelque ſujet capable de plaire ſur la Scene Françoiſe, étant refondu & manié par une main habile. Une ſeule Scene, une ſeule ſituation, ſuffit ſouvent à un génie véritablement Dramatique, pour créer une intrigue théâtrale & intéreſſante. Ce n'eſt pas l'eſprit ni le goût qui manquent à notre ſiécle. Mais s'il eſt vrai qu'il n'en ſoit pas de même de l'invention, pourquoi rougirions-nous d'y ſupléer, en puiſant dans des ſources dont nos voiſins ont fait, ſelon nous, ſi peu d'uſage? Eſt-ce un crime de ſe ſaiſir d'un bien abandonné, & ne devient-il pas propre à celui qui l'embellit? On ne niera pas, du

moins, que la ſociété ne lui ſoit redevable, & c'eſt toujours bien mériter d'elle que de travailler à l'accroiſſement de ſes plaiſirs.

Les bornes que je me ſuis preſcrites, dans cet Ouvrage, ne m'ayant permis de traduire que dix Pieces de Shakeſpeare, j'ai tâché, du moins, de les diverſifier de façon, à mettre le Public en état de juger de ſa maniere d'écrire dans tous les différens genres, dont le ſtile Dramatique eſt ſuſceptible.

L'Amour & ſes fureurs ſont peintes dans *Othello*, l'ambition & la vengeance dans *Henri VI.* la politique & la ſcelerateſſe dans *Richard III.* la piété filiale dans *Hamlet*, & les remords qu'inſpirent les grands crimes dans *Macbeth.*

Ces deux nouveaux volumes vont offrir aux yeux des objets abſolument différens. La vertu triomphante, du malheur & de la calomnie, préſentera peut-être, dans *Cymbeline*, un tableau auſſi intéreſſant que varié. Cette Piece prouvera du moins, que Shakeſpeare n'a pas toujours eu beſoin d'employer le ſang & le carnage, pour émouvoir & toucher ſes Spectateurs.

La Tragédie de Jules Céſar, déja fa-

meuſe pour avoir donné l'être à celle que nous avons vue en François *, ſous le même titre, n'a pas beſoin d'autre apologie, pour exciter la curioſité des Amateurs du Théâtre. La vue de l'original, ne peut que faire honneur à la copie & forcer l'envie à convenir que, *c'eſt être Créateur que d'imiter ainſi.*

On s'étonnera peut-être, de ce que je n'ai verſifié aucune des belles Scenes de cette Tragédie. Je n'en cacherai pas la raiſon : la piece Angloiſe fera ſans doute relire la Françoiſe. Je connois trop mes intérêts.

La *Cléopatre*, en général, ne m'a paru digne d'être traduite qu'à cauſe de ſa ſingularité. Le ton Bourgeois qui regne dans cette Piece, & l'air un peu *Bourguemeſtre* ** des principaux perſonnages, forment une peinture naïve des mœurs anciennes, qui, relativement à celles de notre ſiécle, portent une eſpece de caractère de *nouveauté* capable d'amuſer.

Le Timon *Miſantrope*, qui, ſans être Tragédie, Tragicomédie, ni Comédie,

* Par M. de Voltaire.

** Expreſſion du P. Brumoy, *dans ſes Réflexions ſur l'Alceſte d'Euripide.*

tient pourtant de toutes les trois, méritoit à ce que je crois, d'être traduit, ſur-tout de la maniere dont il a été remis au Théâtre par M. *Shadwell*. L'intéret continuel, & la chaleur qui anime cette Piece, me ſont des garans de ſa réuſſite, dont j'aurois peine à me défier.

Je finis, enfin, par une Comédie * que Shakeſpeare a faite, par exprès commandement, de la Reine Elizabeth, & qui ſe joue encore avec ſuccès, ſur le Théâtre de Londres, où cette eſpece de farce eſt regardée à peu près du même œil que notre *Pourceaugnac* l'eſt en France. Shakeſpeare n'a eu ici d'autre but que de faire rire la Reine & ſes Sujets, & ne comptoit peut-être pas lui-même, que cette Piece dût paſſer à la poſtérité. N'importe, pour faire connoître entiérement le génie & le goût de cet Auteur, il falloit un échantillon de ſon comique : j'ai choiſi, dans ce genre, celui de ſes Ouvrages qu'on eſtime encore aujourd'hui le plus, j'eſpere qu'il ſuffira pour m'acquiter de mes obligations à cet égard.

On verra peut être enſuite, avec quelque plaiſir, une Tragicomédie ** en un

* *Les femmes de bonne humeur de Windſor.*
** La Pucelle.

Acte, compoſée primitivement par *Fletcher*, Auteur & Comédien, contemporain de Shakeſpeare, & depuis refondue & miſe en vers rimés par le célebre *Waller*. Je comptois donner cette Piece dans mon cinquieme volume, avec quelques autres de *Fletcher* & *Baumont* : mais après avoir cherché inutilement le recueil de leurs Ouvrages, à Paris, & déſeſpérant de l'avoir ſi-tôt d'Angleterre dans les circonſtances préſentes, je me ſuis déterminé à placer ce petit Ouvrage à la ſuite de ceux de Shakeſpeare.

Le Lecteur s'appercevra ſans doute, que ces deux nouveaux volumes contiennent beaucoup moins d'*Extraits*, dans la traduction des Pieces, que les précédens. Je me ſuis conformé, en cela, au goût & au ſentiment unanime d'un grand nombre de perſonnes, qui ont paru regretter pluſieurs Scenes, dont j'avois cru devoir leur épargner la lecture & les longueurs, dans mes deux premiers Tomes. Ceux qui connoiſſent à fond, mon original, ſentiront ce que cet acte de docilité a dû me coûter. On ne pourra, du moins, me reprocher après ce que j'ai dit ſur ce ſujet dans mon diſcours préli-

minaire*, de n'avoir pas ſenti les inconvéniens d'une traduction trop étendue des ouvrages de cet Auteur **. Il n'en ſera pas tout-à-fait de même de ceux de *Bon-johnſon*, auxquels je vais paſſer dans le cinquieme volume, encore moins de ceux des bons Auteurs du regne de *Charles II.* dont le génie plus méthodique eſt moins ſuſceptible des écarts & des intercadences de ſtile, qu'on peut avec raiſon, reprocher ſouvent à Shakeſpeare.

* Tome premier, depuis la page 108, juſqu'à 112.

** Conſultez là-deſſus M. *l'Abbé le Blanc*, dans ſes *Lettres d'un François*, Ouvrage auſſi judicieux qu'eſtimable.

CYMBELINE,

TRAGEDIE

DE

SHAKESPEARE.

PERSONNAGES.

CYMBELINE, Roi de la Grande Bretagne.
CLOTEN, Fils de la Reine.
LEONATUS-POSTHUMUS, marié ſecrettement avec la fille du Roi.
GUIDERIUS, } fils du Roi, mais crus fils de Bellarius.
ARVIRAGUS, } ſous les noms de Polidore, & de Cadwal.
BELLARIUS, Seigneur Breton exilé, ſous le nom de Morgan.
PHILARIO, Seigneur Italien, ami de Poſthumus.
JACHIMO, ami de Philario.
CAIUS-LUCIUS, Ambaſſadeur de Rome.
PISANIO, Domeſtique de Poſthumus.
UN GENTILHOMME FRANÇOIS, ami de Philario.
CORNELIUS, Médecin.
DEUX SEIGNEURS BRETONS.
LA REINE.
IMOGENE, fille du Roi, d'un premier Mariage.
HELÉNE, ſuivante d'Imogéne.

COURTISANS, SUIVANTES, SÉNATEURS ROMAINS, TRIBUNS, UN DEVIN, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, &c.

La Scene, dans quelques parties des trois premiers Actes, eſt à Rome, & dans le reſte de la piéce en Bretagne.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Palais de Cymbeline. Deux Seigneurs paroiſſent.

L'UN deux eſt étonné de la triſteſſe dans laquelle toute la Cour eſt plongée. L'autre lui apprend, que tous ces dehors ne ſont affectés par les Courtiſans que pour paroître partager le chagrin qui dévore le Roi. Ce Prince n'avoit qu'une fille, pour héritiere apparente de ſes Etats : il la deſtinoit à Cloten, fils de la Reine. Mais on a découvert qu'un Mariage ſecret, unit cette Princeſſe à un Gentilhomme peu riche, & qui n'a d'autre éclat que celui qu'il tire de ſes vertus. Le Monarque furieux, vient d'exiler ſon gendre, & de faire arrêter ſa fille. Toute la Cour paroît conſterné, mais le Roi ſeul, eſt ſincérement touché de cet événement ; & ſi la Reine & ſon fils y ſont ſenſibles, c'eſt uniquement par le regret de voir leurs eſpérances trompées. Le reſte du Royaume applaudit en ſecret à ce mariage, parce que l'Epoux qu'a choiſi la Princeſſe Imogene, eſt auſſi généralement eſtimé que Cloten eſt mépriſé. Son nom eſt Poſthumus, fils d'un Héros nommé Sicilius, qui s'eſt autrefois ſignalé contre les Romains, ſous les ordres de Caſſibellan, & qui a mérité le ſurnom de Leonatus. Ce Seigneur, en mourant à la guerre, avoit laiſſé ſon épouſe enceinte d'un fils, que le Roi Cymbeline a fait élever ſoigneuſement à la Cour, & auquel il a donné le nom de Leonatus-Poſthumus. Son éducation a été brillante, & ce

jeune orphelin, a tellement paſſé l'eſpérance de ſes maîtres, qu'il fait l'admiration de tous ceux qui le connoiſſent. La Princeſſe Imogene s'eſt laiſſée toucher par tant de vertus, & la crainte d'être ſacrifiée à Cloten, l'a déterminée à s'aſſurer l'objet de ſa tendreſſe, par un hymen ſecret.

Celui à qui l'on fait ce récit, dit, qu'il croyoit que le Roi avoit encore d'autres enfans. Il eſt vrai, (répond l'autre Interlocuteur) qu'il a eu deux fils : mais ils lui ont été enlevés au berceau, ſans qu'on ait ſçu comment, & malgré toutes les recherches qu'on a pu faire, il y a plus de vingt ans, que leur ſort eſt ignoré..... » Mais taiſons-nous, j'apperçois la Reine, avec la Princeſſe & » Poſthumus.....

SCENE II.

LA REINE, IMOGENE, POSTHUMUS, SUITE.

LA REINE.

VENEZ, conſolez-vous, ma fille, je ne ſuis que votre belle-mere : mais malgré les préjugés odieux que ce titre inſpire aux enfans, ne craignez rien de moi, comptez même ſur ma tendreſſe. Si le courroux du Roi vous rend aujourd'hui ma captive, mon amitié remet en vos mains les clefs de votre priſon..... Quant à vous, Poſthumus, ne jugez de mes ſentimens que lorſque le tems m'aura permis de travailler ſur l'eſprit du Roi. Laiſſons calmer le feu de ſa colere, & ſi vous m'en croyez, obéiſſez au plutôt à ſes ordres.

POSTHUMUS.

Quoi Madame ! faut-il partir dès-aujourd'hui ?

LA REINE.

Vous voyez le danger, consultez vous.... Les mouvemens que la pitié m'inspire, pour de malheureux Amans, vont sans doute m'exposer à la fureur du Roi..... N'importe, je vous laisse encore pour un instant. *

IMOGENE.

Complaisance perfide! avec quel art la cruelle sçait-elle flatter les victimes qu'elle immole! ..... Ah, cher époux, je crains le couroux de mon pere, mais je frémis encore plus des maux que la rage de son épouse nous prépare! .... Il faut que vous partiez? Malheureuse! & je reste en ces lieux en bute à la fureur de mes parens, & aux regards dédaigneux d'une Cour irrité, sans appui, sans espoir, & ne tenant plus à la vie, qu'autant que je sçaurai que l'objet de mes vœux respire encore!

POSTHUMUS.

Chere épouse, ou plutôt chere amante! sois plus ferme que moi, retiens tes pleurs: cache-les-moi, du moins, chere Imogene, ou ma foiblesse va me rendre indigne de toi. Le sort jaloux m'arrache de tes bras, mais sa rigueur n'aura jamais persecuté d'époux ni d'amant plus fidele! ..... C'est à Rome, où je vais traîner une vie languissante, Un ami de mon pere, Phidario, m'offre un azile. Adresse-lui tes lettres, chere épouse; dussent-elles m'aporter la mort, je les dévore dès à présent les sacrés caracteres!

LA REINE *rentre.*

Hâtez-vous, Seigneur. Si le Roi vous trouvoit en ces lieux, jugez à quoi vous m'expo-

* La Reine passe dans le jardin à côté.

ſeriez ! .... * Je ferai pourtant bien en ſorte qu'il t'y ſurprendra. Je chéris trop en toi l'unique objet de ma vengeance ! **

POSTHUMUS *à Imogene,*

Hélas, duſſent nos adieux durer toute la vie, le terme me paroîtroit encore trop court ! .... Adieu, Madame ! ....

IMOGENE.

Ah, de grace, un inſtant ! duſſions-nous n'être pas malheureux ; duſſai-je eſperer de te revoir ce ſoir, ce départ me paroîtroit encore trop précipité ! ... Approche, cher époux ; écoute & remplis les derniers vœux de ton Imogene. Cette bague appartint à ma mere : reçois-la de ma main ; conſerve-la juſqu'à ma mort, & qu'elle ne ſorte jamais de ton doigt, que pour orner celui d'une autre épouſe.

POSTHUMUS.

D'une autre épouſe ? ô dieux ! conſervez, rendez-moi l'aimable Imogene ! & puiſſe le lien qui m'attache à elle, ne ſe briſer qu'avec le fil de mes jours ! .... Cher & ſuperbe gage de ſa foi, *** je ne te quitterai jamais qu'avec la vie ! .... Mais que puis-je à mon tour vous offrir d'auſſi précieux ? Mon tendre amour fait toute ma richeſſe, & vous la poſſedez ! C'eſt mon deſtin d'être en reſte avec Imogene, & j'y trouve mon bonheur. Ne dédaignez donc pas ce bracelet : quoique ſimple & peu riche, aimez-le, portez-le, conſervez-le, ſur-tout, comme un garant de ma flamme eternelle ! Souffrez que je l'attache à votre bras ; & regardez-le toujours

* A part.
** Elle ſort.
*** En mettant la bague dans ſon doigt.

toujours comme un lien dont notre amour vient de ſerrer les nœuds.

IMOGENE.

Dieux tout-puiſſans, hélas! quand nous rejoindrez-vous?

SCENE III.

Cymbeline entre, avec pluſieurs Courtiſans.

CYMBELINE.

QUOI, vil mortel, je te revois encore? Fuis, malheureux, où l'arrêt de ta mort va ſuivre ta déſobéiſſance.... fuis, dis-je, ta ſeule préſence eſt un poiſon pour moi!

POSTHUMUS.

Que le Ciel veille toujours ſur mon Roi; qu'il le comble de ſes bienfaits!... adieu, Seigneur, je pars. *

IMOGENE.

O mort, tes traits les plus aigus me ſeroient-ils plus douloureux?....

CYMBELINE.

Perfide! ma tendreſſe pour toi, me faiſoit revivre Ton ingratitude & ta honte, me précipitent dans le tombeau.

IMOGENE.

Epargnez-vous, Seigneur, des reproches inutiles, Imogene ne ſçait plus craindre, & l'excès de ſa douleur la rend inſenſible à tout autre ſentiment.

* Il ſort.

CYMBELINE.

Trop indigne de mes bontés, gémis ſous mon pouvoir.

IMOGENE.

Hélas ! mon déſeſpoir ne peut que vous irriter encore davantage ! Mais, que peut-on craindre, quand on n'eſpere rien ?

CYMBELINE.

Toi, que je deſtinois au fils unique de la Reine !....

IMOGENE.

Je rends grace aux Dieux, de m'en avoir préſervée !

Dût ma mort vous venger d'un feu qui vous irrite,
Le choix n'eſt point douteux entre Achille & Therſite.

CYMBELINE.

Ton Achille ne poſſede rien que le nom que tu lui donnes. Son indigence eût avili mon ſceptre.

IMOGENE.

Dites, plutôt, Seigneur, que ſon courage & ſes vertus l'euſſent illuſtré... hélas ! ſi je l'aimai, vous ſeul en fûtes cauſe ! Elevée avec lui, tous deux également chéris de vous, nous étions vos enfans ! ... Si ſes vertus ont ſéduit mon jeune cœur, ha, Seigneur, n'eſt-ce pas votre ouvrage ? & ſi le mérite & la naiſſance ont droit de prétendre à tout, Poſthumus étoit-il indigne d'aſpirer juſqu'à moi ?

CYMBELINE.

Ciel, qu'entens-je ? Oſes-tu ſans rougir ?..

IMOGENE.

Hélas, Seigneur ! je me perds, je le vois..., ſoutenez-moi, grands Dieux ! .... faut-il qu'un Roi m'ait donné l'être ?

CYMBELINE, *à la Reine qui entre.*

J'avois confié la Princeſſe à vos ſoins, Madame ; & je viens de la ſurprendre avec Poſthumus. Je vous croyois plus attentive..... Otez-la de mes yeux, je vous la livre encore, vous m'en répondrez.

LA Reine feint de vouloir appaiſer Cymbeline, & d'exciter ſa pitié en faveur d'Imogene. Cet artifice acheve d'irriter le Roi, qui ſort en ordonnant à la Reine d'enfermer Imogene.

Piſanio vient dire que Cloten a inſulté Poſthumus, & que les deux Rivaux ſe ſont battus. La Reine marque ſa crainte pour ſon fils, & Imogene ſon indignation contre Cloten : mais on a ſéparé les Combattans. Piſanio, dit à Imogene, que ſon Maître l'a renvoyé, pour demeurer auprès d'elle. La Princeſſe lui ordonne de revenir dans une demie heure, pour recevoir les ordres qu'elle a à lui donner.

SCENE IV.

CLOTEN *paroît avec deux Courtiſans.*

CLOTEN échaufé du combat, vient faire des rodomontades. Les deux Courtiſans le raillent, ſans qu'il s'en apperçoive. Il laiſſe éclater ſon dépit contre Imogene ; & il ſort pour aller, dit-il, changer de linge.

SCENE V.

IMOGENE, PISANIO.

IMOGENE interroge Piſanio, & ſa tendreſſe inquiete veut être inſtruite des moindres paroles de Poſthumus avant ſon embarquement. Le récit de ce Domeſtique fidel

acheve de la convaincre de la tendreſſe & des regrets de ſon époux. Elle gémit d'en être ſéparée, elle apréhende que quelque beauté Romaine ne lui enleve ſon cœur ; & ſa douceur ingénieuſe lui fait craindre de n'avoir pas aſſez marqué ſon déſeſpoir à Poſthumus, en lui diſant adieu.

Une ſuivante vient avertir Imogene, que la Reine la demande. Imogene feint d'avoir donné quelques ordres à Piſanio, qui ſort pour les exécuter. Elle va trouver la Reine.

SCENE VI.

La Scene eſt à Rome

PHILARIO, Jachimo, & un François, s'entretiennent de la prochaine arrivée de Poſthumus, qu'ils ont connu en Bretagne, & en France. Philario, qui a dû plus d'une fois la vie au pere de Poſthumus, aſpire au moment d'embraſſer le fils de ſon bienfaiteur.

Poſthumus arrive. Le François lui rappelle un ſervice qu'il lui a rendu autrefois à Orleans. Il s'agiſſoit d'une querelle que Poſthumus s'étoit faite avec quelques jeunes gens, en ſoutenant que ſa Maîtreſſe étoit plus belle, plus vertueuſe, plus ſpirituelle, & d'une condition plus élevée qu'aucune Dame Françoiſe.

Jachimo dit, que cette femme ne vit plus ſans doute, ſans quoi il demanderoit à Poſthumus s'il la prétend auſſi ſupérieure aux Dames Italiennes, qu'aux Françoiſes ?

Poſthumus répond, qu'elle eſt vivante, & qu'il ſoutiendroit en Italie, ce qu'il a ſoutenu en France, ſi quelqu'un oſoit encore le pouſſer ſur ce point, avec auſſi peu de ménagemens. Jachimo, jaloux de l'honneur de ſa patrie, & frappé de la beauté d'une bague qu'il voit au doigt de Poſthumus, dit, que s'il ſe peut trouver hors de la Bretagne, un plus beau diamant, il peut auſſi ſe trouver une femme plus belle & plus vertueuſe, que celle dont Poſthumus exagere le portrait.... la diſpute s'échauffe par dégrés. Jachimo offre de parier dix mille ducats contre la bague, que la vertu de la Maîtreſſe de Poſthumus, ne tiendra point contre ſes pourſuites, ſi Poſthumus veut lui confier ſon diamant, & lui procurer quelqu'accès auprès d'elle : » Si je ſuccombe dans ma gageure, (dit-il,)

les dix mille ducats, la bague & la femme, ſont à vous; » mais ſi je réuſſis, ſi je parviens enfin, à vous donner » des preuves convainquantes de mon triomphe, je me contente de la bague, & de ma gloire.

Poſthumus outré de la témérité de Jachimo, conſent à lui prêter ſa bague, que l'autre regarde comme néceſſaire dans ſon entrepriſe. « Tu peux partir, ajoute-t-il, » je te donnerai toutes les facilités néceſſaires, pour abor- » der ma Maitreſſe; je l'eſtime trop pour te craindre. » Si tu reviens vainqueur & que tu m'en convainque, je » ceſſe d'être ton ennemi, parce que ma Maîtreſſe ceſſe » d'être digne de mon amour, au cas contraire, ton ſang » me vengera de ton inſolence.

Jachimo ſe ſoumet à tout. Philario s'efforce en vain de rompre la gageure : les Parties ſont trop irritées.

Ils ſortent pour aller rediger leurs conventions par écrit.

SCENE VII.

Le Théâtre repréſente le Palais de Cymbeline.

LA REINE *paroît avec ſa ſuite*, & CORNELIUS, *Médecin.*

Elle ordonne à ſes femmes, d'aller cueillir au plutôt les fleurs dont elle a beſoin, tandis que la roſée eſt encore ſur la terre. La Reine demande au Médecin, s'il a compoſé la drogue qu'il lui a promiſe ?

Cornelius la lui preſente dans un flacon : mais il feint d'être inquiet de l'uſage que la Reine prétend faire d'un poiſon auſſi dangéreux. Elle le raſſure, en lui diſant, qu'ayant toujours été curieuſe des ſecrets de la Nature, & ſur-tout des différentes qualités des herbes & des végétaux. Elle n'a d'autre intention que celle de faire des expériences des ſucs qu'il lui a préparés, ſur quelques animaux, &c.

Piſanio paroît dans l'enfoncement du Théâtre. « Tu » ſeras le premier, (dit-elle, à part,) qui en éprouvera » la vertu. Tu es trop attaché à ton Maître, pour n'être » pas l'ennemi de mon fils.

La Reine appelle Piſanio, elle lui parle à l'oreille; pendant ce tems, le Médecin témoigne ſon mépris pour la Reine. Ce n'eſt pas un poiſon qu'il lui a donné, il la croit trop capable d'en abuſer. C'eſt une drogue, dont l'effet eſt de plonger pour un tems celui qui la prend dans un ſommeil létargique, reſſemblant à la mort.

Après avoir congédié le Médecin, elle tente de ſéduire Piſanio, & de l'engager par les promeſſes les plus flatteuſes, à travailler de concert avec elle, pour détruire Poſthumus dans l'eſprit d'Imogene, & pour amener cette Princeſſe au point d'épouſer Cloten. Tandis que la Reine parle à Piſanio, elle s'apperçoit qu'il jette les yeux ſur le flacon que le Medecin a apporté. . . . . « Cette liqueur a, » (dit-elle,) des vertus divines; elle a déja ſauvé plus » d'une fois, le Roi, mon époux, d'une mort certaine. » Prends-la, mon cher Piſanio, comme un premier gage » de l'amitié que je te jure. Tu peux, avec confiance, » t'en ſervir au beſoin.

Elle achève d'inſtruire Piſanio de tout ce qu'il doit faire, pour détacher Imogene de Poſthumus; & elle ſe charge du ſoin de ſa fortune. . . . Les femmes de la Reine rentrent chargées de fleurs qu'elles viennent de cueillir. Elle ſort avec elles, en recommandant à Piſanio, de la ſervir promptement.

Piſanio, dit à part, en ſortant:

Cher Maître! on tente envain de corrompre mon zele:
Pour toi, juſqu'au tombeau, je porte un cœur fidele!

SCENE VIII.

IMOGENE, *ſeule.*

Fille d'un Roi cruel, & ſoumiſe au pouvoir
D'une Reine ſans foi, dont j'ai trompé l'eſpoir;
Arrachée aux tranſports d'un époux que j'adore,
Et livrée à l'ardeur d'un mortel que j'abhore;
Tremblante, craignant tout, ſans eſpoir, ſans ſoutien,
Grands Dieux, eſt-il un ſort plus affreux que le mien?
J'ai perdu mon époux, & quel époux? ... mon ame,
A ce nom ſi chéri ne contient plus ſa flâme,

Et la crainte, ſans fruit combattant ce tranſport,
Le verroit éclater dans les bras de la mort....
Freres infortunés ! ô vous, qui dès l'enfance
Fûtes privés des droits d'une illuſtre naiſſance ;
En éprouvant peut-être, un deſtin plus rigoureux,
Vous ignorez vos maux, vous êtes plus heureux !
Vous ne formez, du moins, que des vœux légitimes ;
Et, ſi j'en crois le Roi, tous les miens ſont des crimes !...
Quel eſt cet Etranger ? ....

SCENE IX.

IMOGENE, JACHIMO, PISANIO.

PISANIO.

De la part d'un époux,
Ce Chevalier Romain, a des lettres pour vous, Madame...

IMOGENE.

Qu'il approche ! hélas, qu'a-t-il à craindre ?

JACHIMO.

Poſthumus eſt vivant, & ne peut être à plaindre,
Puiſque de ſi beaux yeux daignent pleurer ſon ſort.
Il eſt heureux ! .... ſa main * confirme mon rapport....
Juſte Ciel ! ** ſi les traits dont brille ce viſage,
Des vertus de ſon cœur me préſentent l'image.
Je vois ſans doute en elle une Divinité !
Et que dois-je augurer de ma témérité ? ....
N'importe, il faut tenter ſon amour, ou ſa haine :
Le choix n'eſt plus douteux, quand la perte eſt certaine ;

* *Il lui donne la lettre de Poſthumus.*
** *A part, tandis qu'Imogene lit la lettre.*

Et lorſque l'imprudence a produit le danger,
Par l'audace, ou la ruſe, il faut s'en dégager.

IMOGENE *lit*:

.... C'eſt un des principaux de Rome, tant par la naiſſance, que par le mérite, & je lui dois beaucoup. Si vous m'aimez toujours, partagez ma reconnoiſſance.....

Imogene, tranſportée du reſtant de la lettre qu'elle a lu bas, fait à Jachimo l'accueil le plus gracieux. Il tombe dans une eſpece d'extaſe, à la vue des charmes d'Imogene, & il témoigne ſon admiration par les expreſſions les plus hyperboliques, mais dont le ſens obſcur échappe à la Princeſſe, qui le croit incommodé. Il ſe remet de ſon trouble, & il écarte Piſanio, en le priant d'aller chercher ſon domeſtique. La Princeſſe interroge Jachimo ſur tout ce qui peut regarder Poſthumus, ſur ſa ſanté, ſur ſon humeur, ſur ſes occupations. Jachimo lui dit, que ce Seigneur jouit d'une ſanté parfaite, qu'il eſt fort gai, & qu'il s'occupe agréablement à fronder les amans fideles & conſtans : il fait en un mot, les délices de Rome par ſon caractere amuſant, léger & enjoué.... Imogene auſſi inquiete que ſurpriſe, a d'abord de la peine à croire Jachimo, qui paroît attendri du ſort d'une Princeſſe, qui meritoit, (dit-il,) d'être plus heureuſe. Ces mots augmentent les allarmes d'Imogene. Elle preſſe Jachimo de s'expliquer plus clairement. Il feint de ne vouloir point trahir ſon ami....

Je ſçai ce que je dois, Madame, à l'amitié...
Hélas, contentez-vous de ma ſeule pitié!

IMOGENE.

Vous m'effrayez, Seigneur!... Ah, calmez mes allarmes:
Vos yeux fixés ſur moi, laiſſent couler des larmes;
Vous parlez de pitié?.... Dieux, de quels nouveaux coups.
Ai-je encore à gémir? Seigneur, expliquez vous?

JACHIMO.

Je vous plains.... C'eſt au Ciel à punir le coupable.

IMOGENE.

Vous augmentez encor la frayeur qui m'accable.
Le mal eſt ſans remede, ou peut en recevoir?
L'incertitude ſeule, interdit tout eſpoir.
Si vous n'oſez parler, vous auriez dû vous taire...

JACHIMO, *d'un air tranſporté.*

Ce qui charme les yeux, peut-il ceſſer de plaire?
Et pourquoi l'homme aveugle au comble de ſon bonheur,
Ne peut-il y trouver de quoi fixer ſon cœur? ...
Juſte Ciel! ſi le mien plus tendre, plus fidelle,
Avoit brûlé d'un feu qu'elle eût crû digne d'elle,
Si l'eſpoir d'être heureux avoit pû m'animer;
Si, plus heureux encor, j'avois pû l'enflammer,
Quel objet ſur la terre eût glacé dans mon ame
L'inaltérable ardeur d'une ſi belle flamme?
Que peut-on ſouhaiter quand on a tout à ſoi?
Pourquoi l'homme inconſtant....

IMOGENE.

Arrêtez; eſt-ce à moi
Que ce diſcours s'adreſſe?... & par l'amour liée
Au ſort de Poſthumus, en ſerois-je oubliée?
Parlez, je vous l'ordonne...

JACHIMO.

Hélas, c'eſt à regret
Que je laiſſe échapper ce funeſte ſecret!
Plus digne de mépris que d'un amour extrême,
Votre infidéle époux s'eſt oublié lui-même.
Une autre....

IMOGENE.

Epargnez-moi? j'en ai trop entendu?...

JACHIMO.

Votre douleur eſt juſte, & mon cœur éperdu
Eſt pénétré des maux qui déchirent le vôtre !

IMOGENE.

Après ce que j'ai fait, l'ingrat en aime une autre !
Après tant de ſermens !... le croirai-je ; grands Dieux !

JACHIMO.

Il en eſt mille fois plus coupable à mes yeux !...
De mon reſſentiment mon cœur n'eſt plus le maître,
Et la pitié me force à dévoiler le traître.
Oui, Madame, l'ingrat, le lâche Poſthumus,
Oubliant vos bontés, vos attraits, vos vertus,
Enyvré des faveurs d'une indigne maîtreſſe,
Signale dans ſes bras ſa honte, & ſa tendreſſe.

IMOGENE.

Dieux !...

JACHIMO.

Pouvez vous pleurer un ſi perfide époux !
Oubliez-le, Madame, ou plutôt vengez-vous :
Votre rang mépriſé, votre flamme trahie,
Son parjure odieux rompt le nœud qui vous lie.
Puniſſez un mortel par vous ſeule illuſtré,
Et qu'il rentre au néant, d'où vous l'avez tiré !

IMOGENE.

Qui moi, que je me venge, & que je le puniſſe ?
Que j'ajoute à mes maux un plus affreux ſupplice ?
Ah, duſſai-je éprouver le ſort dont je frémi,
Pourrois-je me venger d'un ſi cher ennemi.

JACHIMO.

Qu'entens je ? ah ſi jadis Ariane abuſée *
Victime des ſermens du parjure Théſée,

* Ceux qui ſavent l'Anglois verront que j'ai fait ici des changemens, ainſi que dans plus d'un endroit de cette

N'avoit montré qu'un cœur auſſi foible que vous,
Se fût-elle ſoumis un plus illuſtre époux ?
Vengez-vous d'un ingrat, puiſque tout le condamne :
Il imite Théſée, imitez Ariane ;
Et qu'un plus digne Amant, en eſſuyant vos pleurs,
Vous offre avec ſa main le plus tendre des cœurs !

IMOGENE.

O Ciel ! .... Piſanio ? ...

JACHIMO.

Si l'eſpoir de vous plaire,
Me flattoit un inſtant....

IMOGENE.

Arrête, téméraire ! ...
Leve-toi, ... fuis perfide, ou d'un monſtre odieux,
Mon courroux irrité ſçaura purger ces lieux.
Ton inſolent amour me dévoile ton ame,
Et je ne vois en toi qu'un délateur infame,
Qui de la calomnie apprêtant le poiſon,
En déchirant mon cœur, a ſurpris ma raiſon ....
Quoi je te parle envain ? quoi ta coupable audace,
Tranquille en ſa fureur, brave encor ma menace ? ...
Que fais-tu, malheureux ? penſes-tu, ſans effroi,
Que je dois te punir, & que mon pere eſt Roi ?
Oſes-tu te flatter, qu'un Citoyen de Rome,
S'il n'eſt pas vertueux, ſoit ici plus qu'un homme ?
Fuis, te dis-je, ou mon pere attiré par ma voix,
Lavera dans ton ſang, l'affront que je reçois ! ...
Hola, Piſanio ? ...

Scene, dont le fond eſt digne de Shakeſpeare, mais dont la forme & beaucoup d'expreſſions, n'auroient pas plû en France, ſur-tout en vers.

JACHIMO.

Calmez, belle Imogene,
Un courroux que j'admire, en cauſant votre peine;
Par un zele indiſcret, je ſervois mon ami;
Il eſt digne de vous, & vous l'êtes de lui!
Ne me refuſez pas le pardon que j'implore:
Je ſuis ſeul criminel, & votre époux l'ignore;
Je vois trop, que le Ciel unit pour Poſthumus,
Les vertus de Diane, aux attraits de Vénus!

Jachimo continue, & en faiſant l'éloge de Poſthumus & de ſa vive tendreſſe pour Imogene, il parvient enfin à appaiſer cette Princeſſe, qui lui offre ſa protection à la Cour de Bretagne. Jachimo dit, qu'il a été chargé de la part de Poſthumus, & de quelques Seigneurs Romains, d'acheter en France un préſent conſidérable en argenterie & en bijoux, qu'ils deſtinent pour l'Empereur Auguſte. Le coffre qui contient ces richeſſes, l'inquiete, & il voudroit pouvoir les dépoſer en quelque lieu ſûr, juſqu'à ſon départ. Imogene s'offre à garder le coffre. » » Il ſuffit, dit-elle, que mon époux y ait intérêt: faites-» le porter dans mon appartement: je veux qu'il ſoit ſous » mes yeux, juſqu'au moment de votre départ.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLOTEN, DEUX COURTISANS.

L'EXTRAVAGANT Cloten vient de jouer à la boule, où il a beaucoup perdu. Il eſt fâché de ce que ſon rang ne lui ait pas permis de ſe battre contre ceux qui l'ont gagné. On lui apprend l'arrivée de Jachimo, qu'on dit être ami de Poſthumus. Cloten, inquiet, veut le voir, & ſe flatte de regagner avec lui ce qu'il vient de perdre. Il ſort, dans ce deſſein avec l'un des Courtiſans. L'autre reſte, pour faire un Monologue, dans lequel il s'étonne qu'une femme auſſi ſpirituelle & auſſi dangéreuſe que l'eſt la Reine, ait donné la naiſſance à un fils auſſi ridicule que mépriſable. Il plaint le ſort de l'aimable Imogene, expoſée au courroux d'un pere qui ne penſe & n'agit que par les inſpirations de ſa femme, & forcée de recevoir les vœux d'un Amant tel que Cloten. Il prie le Ciel de la réunir à Poſthumus, qu'il croit digne de régner avec elle ſur les Bretons.

SCENE II.

Le Théâtre repréſente un magnifique appartement, dans un côté duquel, on apperçoit un grand coffre. On voit Imogene, liſant dans ſon lit, & une de ſes femmes dans l'éloignement.

IMOGENE quitte ſon livre, & demande l'heure qu'il eſt? On lui dit qu'il eſt minuit paſſé. Le ſommeil l'acca-

ble ; elle ordonne à la ſuivante de s'aller coucher, de laiſſer brûler le flambeau, & de la venir éveiller à quatre heures. La Princeſſe prie les Dieux d'écarter d'elle, les mauvais génies qui troublent le ſommeil, & s'endort. Un inſtant après, le coffre s'ouvre, d'où l'on voit ſortir Jachimo.

Tout eſt ici tranquille, & le Dieu du repos
Aux humains fatigués, prodigue ſes pavots....
Avançons, rempliſſons le déſir qui me preſſe :
Ainſi, *Tarquin*, jadis, approcha de *Lucreſſe*...
Quels mouvemens confus m'agitent tour à tour ?
Ciel ! eſt-ce une mortelle, ou la mere d'amour ?...
Jamais heureux Amant vit-il plus de merveilles ?
Le Rubis brille moins que ſes levres vermeilles,
La roſe en ſon printems montre moins de fraîcheur,
Et ſon teint, du lys même, efface la blancheur.

Jachimo pouſſe encore plus loin la deſcription des charmes d'Imogene ; cedant à l'ardeur qui le tranſporte, il lui donne un baiſer. La crainte d'éveiller cette Princeſſe l'intimide & l'arrête. Il ſe hâte d'examiner les meubles de l'appartement, afin d'en pouvoir rendre compte à Poſthumus. Il détache & prend le bracelet qu'il voit au bras d'Imogene ; & dans un mouvement qu'elle fait, en ſe retournant, il apperçoit un ſigne qu'elle a ſur la gorge... Satisfait de ces découvertes, & entendant ſonner trois heures, il ſe renferme dans ſon coffre, en diſant :

Pour un amant aimé, que ces lieux ſeroient chers !
Mais j'y vois à la fois le Ciel & les Enfers....
Sois propice à la voix du crime qui t'implore,
O nuit ! hâte ton cours, & fait place à l'Aurore...

SCENE III.

La Scene change, & repréſente le Palais de Cymbeline.

CLOTEN, qui a paſſé la nuit au jeu, paroît avec ſes deux Courtiſans. Il a fait avertir des Muſiciens, pour donner une ſérénade à Imogene. Les Muſiciens arrivent, & après un morceau de ſymphonie, l'un deux chante :

Entends l'alouette,
Qu'éveille l'amour,
Dans ſa chanſonnette
Annoncer le jour.

Déja la lumiere
Fait briller nos fleurs,
Et rend à la terre
Ses vives couleurs.

La Roſe naiſſante
Entr'ouvre ſon ſein,
Le Roſſignol chante
L'Aſtre du matin.

Toute la nature
Rend hommage aux Dieux
Joins à ſa parure,
L'éclat de tes yeux. *

* Je n'ai pû qu'imiter très-imparfaitement cette chan-

Cloten renvoie les Muſiciens. Le Roi & la Reine paroiſſent, auxquels il ſe plaint de l'inſenſibilité de la Princeſſe. Le Roi le conſole, en lui diſant qu'elle eſt ſans doute encore trop touchée de la perte de Poſthumus. La Reine exhorte ſon fils à tâcher de meriter l'eſtime d'Imogene, par ſa conduite & par ſes aſſiduités.

On vient annoncer au Roi l'arrivée de *Caius Lucius* Ambaſſadeur de Rome. Cymbeline a de l'eſtime pour lui, & ſe propoſe de le bien recevoir, quoiqu'il ſcache que cet Ambaſſadeur ait des propoſitions déſagréables à lui faire. Il dit à Cloten de ſe rendre à l'audience qu'il doit donner à *Lucius*, dès que ce Prince aura rendu ſa viſite à Imogene.

Cloten reſte ſeul. Il frappe à l'appartement de la Princeſſe, & fait un monologue ridicule ſur la puiſſance de l'or, qui fait tomber les grilles & les verroux. Une ſuivante lui répond, & le raille; enfin, Imogene paroît. Elle ſupporte avec peine les fadeurs & les impertinences de Cloten. La vanité de ce Prince en eſt bleſſée; il s'en venge, en parlant de Poſthumus avec mépris. Imogene outrée, lui jure une haine éternelle. Elle s'apperçoit alors, qu'elle a perdu ſon bracelet, & elle ordonne à Piſanio de le faire chercher par tout. Cloten furieux, dit qu'il ſe plaindra au Roi, & qu'il ſera vengé. « Porte auſſi » tes plaintes à ta mere, (répond Imogene,) ſon amitié pour moi n'en ſera ſans doute que plus vive..... » Adieu.

ſon, dont je joins ici l'original, pour ceux qui ſçavent l'Anglois.

Hark, hark the lark! at heav'n's gate ſings
And Phœbus' gins ariſe,
His ſteeds to water at thoſe ſprings
On cha'ic'd flowers that lyes:
And Winking *Mary*-buds begin
To ope their golden eyes;
With every thing that pretty is,
My lady ſweet, ariſe:
Ariſe, ariſe!

SCENE IV.

SCENE IV.

La Scene eſt à Rome.

PHILARIO, POSTHUMUS.

Ils s'entretiennent de la gageure, & du voyage de Jachimo, ſur quoi Poſthumus eſt ſans inquiétude. La colere de Cymbeline, & la crainte de ne pouvoir l'appaiſer l'inquiete davantage. Philario lui parle de l'Ambaſſadeur que l'Empereur Auguſte a envoyé à Cymbeline. Poſthumus croit que cette Ambaſſade ne produira qu'une guerre entre les Bretons & les Romains. » Nos Peuples ſont plus diſciplinés, (dit-il,) qu'ils ne l'étoient lorſque Céſar ſe » mocquoit de leur ignorance, en admirant leur courage. » Ainſi ne comptez plus ſur le Tribut que l'Empereur reclame.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. JACHIMO.

PHILARIO.

Que vois-je? Jachimo!...

POSTHUMUS, *à Jachimo.*

Seigneur, j'admire votre diligence.... Vous avez ſans doute été porté ſur les aîles des vents.

PHILARIO.

Soyez le bien venu, Seigneur.

POSTHUMUS.

Ce prompt retour annonce qu'il a peu de choſe à nous dire.

JACHIMO.

Seigneur, rien n'eſt ſi beau que votre épouſe!..

POSTHUMUS.

Ajoutez, ni ſi vertueux : la beauté ſeule ne doit tromper que des cœurs faux comme elle.

JACHIMO.

Voilà des lettres de ſa part.

POSTHUMUS.

Elles ſont ſûrement ſinceres.

JACHIMO.

A peu près.

POSTHUMUS.

Caius Lucius étoit-il arrivé en Bretagne avant votre départ ?

JACHIMO.

Non, Seigneur, on l'attendoit.

POSTHUMUS.

A la bonne heure.... Mais ce diamant brille-t-il encore dans votre doigt comme étant à vous? ou plutôt ne commencez-vous pas à le trouver peu digne d'être porté ?

JACHIMO.

S'il n'étoit point à moi, j'en payerois la valeur. Mais je l'ai gagné, & je ferois encore bien volontiers le double du chemin, pour goûter les mêmes plaiſirs qu'il m'a procurés.

POSTHUMUS.

Seigneur, la raillerie n'eſt plus de ſaiſon. Vous oubliez peut-être que nous avons ceſſé d'être amis ?

JACHIMO.

Seigneur, ou vous ne gardez pas vos promeſſes, ou nous devons encore l'être. Si j'avois échoué dans mon entrepriſe, j'avouerois mes torts: mais j'apporte des preuves de mes ſuccès aſſez fortes pour vous convaincre que votre maîtreſſe ne m'appartient pas moins que votre bague.

POSTHUMUS.

Qu'entends-je?... ſi tu prouves ce que tu oſes dire, garde ma bague, & prens encore ma main. Au cas contraire, ta mort, la mienne, ou celle de tous deux, va bientôt expier l'offenſe qui flétrit la vertu d'Imogene!

JACHIMO.

Seigneur, les garans de ma victoire ſont ſi certains, que vous m'épargnerez ſans doute la peine de recourir à des ſermens, pour achever de vous convaincre.

POSTHUMUS.

Parle.

JACHIMO.

D'abord, l'appartement d'Imogene eſt décoré d'une tapiſſerie tiſſue de ſoye & argent, qui repréſente l'entrevue d'*Antoine & Cleopatre*, ſur les bords du fleuve *Cydnus* : ouvrage auſſi riche qu'admirable, où l'art humain s'eſt tellement épuiſé, que les perſonnages y ſemblent animés...

POSTHUMUS.

Cela eſt vrai, mais vous pouvez l'avoir ouï dire. Paſſons....

JACHIMO.

Le tableau de la cheminée qui eſt au midi, offre aux yeux, une *Diane* dans le bain; c'eſt un morceau fini, au mouvement près, l'artiſte a ſurpaſſé la nature.

POSTHUMUS.

Cette piece eſt encore ſi renommée, que vous pouvez en avoir entendu parler.

JACHIMO.

Quatre Chérubins d'or paroiſſent ſoutenir le plafond de cette chambre. Deux *Cupidons* d'argent ſemblent en garder la cheminée, tandis

qu'ayant un pied en l'air, ils y ſervent en même tems de chenets.

POSTHUMUS.

Qu'eſt-ce que tout cela prouve?... En ſuppoſant que vous l'ayez vu, j'applaudis à votre mémoire; mais notre gageure ne dépend point d'un pareil inventaire.

JACHIMO.

Eh bien, pâliſſez donc. Connoiſſez-vous ce bijou * ... l'avez-vous bien vu? je le reſſere, avec votre diamant: tous les deux ſont à moi, je les garde.

POSTHUMUS.

O Jupiter!... permets que je le voye de plus près? Quoi, ſeroit-ce en effet le bracelet que je lui donnai en partant?

JACHIMO.

C'eſt du moins ſur ce pied que je lui en marquai ma reconnoiſſance, lorſqu'elle en dépouilla ſon bras pour l'attacher au mien. Dieux! je la vois encore, les graces qui accompagnoient le préſent, ſurpaſſoient le préſent même, & l'enrichiſſoient à mes yeux:.. » je l'eſtimois, (dit-» elle,) avant que je te viſſe; rien n'auroit pu » me l'arracher... je te le donne.

POSTHUMUS.

Mais.... ne pourroit-elle pas te l'avoir confié pour me le remettre?

JACHIMO.

En ce cas, la lettre que vous tenez doit vous en avertir. Voyez:.. eh bien, en eſt-il queſtion?

POSTHUMUS.

Non, grands Dieux! non! je commence à te

* Il lui montre le bracelet d'Imogene.

croire! ... Tiens, prens encore ceci, * je ne puis en ſoutenir la vue! .... oh ne cherchons plus la vertu, partout où nous verrons la beauté; ni l'amour véritable dans un climat où plus d'un homme exiſte! .. que les ſermens des femmes ne paroiſſent pas plus ſacrés à l'avenir à ceux qui les recevront, que ces mêmes ſermens ne le ſont à celle qui les fait! ah perfide!

PHILARIO.

Prenez garde Seigneur; votre bague n'eſt peut-être pas encore perdue. Imogene n'a-t-elle pas pû égarer le bracelet? n-a-t-il pas pû lui être enlevé par quelque domeſtique infidele?...

POSTHUMUS.

Attends, cher ami. Oui, je le crois; oui je l'eſpere!... rends-moi ** ma bague; ou donne-moi d'autres preuves... Ce bracelet a été volé.

JACHIMO.

Par *Jupiter* c'eſt de ſon bras que je l'ai eu!

POSTHUMUS.

Ah, cher Philario, je ſuis perdu! C'eſt *Jupiter*: qu'il atteſte! puis-je douter encore de mon malheur?... il m'a dit vrai. .. Tiens *** garde la bague... Il m'a dit vrai. Oui, je ſuis certain qu'elle n'a pû le perdre; je connois ſes domeſtiques incapables de ſe laiſſer corrompre, & ſurtout par un étranger.... Tout m'annonce mon malheur, le crime d'Imogene & le triomphe de mon rival!... Cruel, garde ton ſalaire, & va le partager avec les enfers qui t'ont ſi bien ſervi!

Jachimo acheve de déſeſperer Poſthumus, en lui parlant du ſigne qu'il a remarqué ſur le ſein d'Imogene. Poſ-

* Il lui donne la lettre d'Imogene.
** A Jachimo.
*** A Jachimo.

thumus convient d'avoir perdu la gageure. Il ſort en menaçant ſon épouſe d'une vengeance ſanglante. Philario & Jachimo ſuivent Poſthumus pour tâcher de le calmer.

SCENE VI.

POSTHUMUS *rentre ſeul.*

Il revient exhaler ſes fureurs dans un monologue, où le ſexe eſt extrêmement maltraité. Il en fait un portrait aſſez affreux, pour déplaire à tous ceux qui n'ont pas autant de raiſon que lui d'en être mécontent.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Palais de Cymbeline.

LE ROI, LA REINE, CLOTEN, *& les Courtiſans arrivent d'un côté;* CAIUS LUCIUS *& ſa Suite paroiſſent de l'autre.*

LE ROI.

DITES-nous maintenant, Seigneur, ce qu'Auguſte Céſar exige de nous?

LUCIUS.

Seigneur, lorſque Jules Céſar (dont le nom fameux vivra toujours dans la mémoire des hommes) vint en Bretagne & la conquit; *Caſſibelan* votre oncle, qui avoit mérité par ſes exploits l'eſtime de ce Heros, ſe ſoumit ainſi que ſes ſucceſſeurs, à payer aux Romains un tribut annuel. * Vous le ſçavez, Seigneur? & vous avez négligé de vous en acquitter?

LA REINE.

N'en ſoyez plus ſurpris, Seigneur; on le négligera toujours.

CLOTEN.

Rome aura plus d'un Céſar avant de retrouver un *Jules*. Sçachez, Seigneur, que la Bretagne

* Three thouſand pounds. 3000 l. ſterlins.

par ſa ſituation, eſt un monde en elle-même; & que nous n'avons rien à payer aux Romains pour en reſpirer l'air.

LA REINE.

S'ils ont profité d'un moment favorable pour exiger ce tribut, nous en profitons aujourd'hui pour nous en affranchir. Rappellez-vous, Sire, la gloire de vos ancêtres, la bravoure en tous tems naturelle aux Peuples de cette Iſle chérie de Neptune; que ce Dieu ſemble avoir miſe à l'abri des inſultes du reſte de l'Univers, par les rochers innacceſſibles & les ondes mugiſſantes dont il l'a environnée..... Votre Céſar, * il eſt vrai, crut d'abord en avoir fait la conquête: mais ſa fameuſe bravade, *je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, n'a pas flatté long-tems ſon orgueil. Bientôt vaincu pour la premiere fois, repouſſé honteuſement juſques ſur ſes Vaiſſeaux après deux batailles perdues; les flots & les rochers ont achevé notre vengeance. Vous le ſçavez, Seigneur? Et la Ville de *Lud* bâtie par le fameux *Caſſibelan*, ſera dans tous les tems un monument de notre gloire, & de votre defaite

LE ROI.**

Seigneur, nous étions libres avant que l'avarice de Rome nous impoſât ce tribut deshonorant. L'audacieux Céſar, dont la vaſte ambition a fait gémir l'Univers, nous ſoumit à ſon joug: ſon droit fut celui des Tyrans. Le nôtre eſt naturel;

* A Lucius.

** Je ſupprime ici, (comme en quelqu'autres endroits,) deux propos de Cloten qui ne ſont pas intéreſſans, même par leur extravagance, ſon caractère eſt déja aſſez connu.

turel ; nous reclamons un bien que la force ous avoit ôté. Les Bretons ne ſont point rébel- s;ils ſe livrent aux ſentimens qu'inſpire la natu- à un peuple auſſi guerrier que généreux. Dites onc à Céſar que Cymbeline deſcend de ce fa- eux *Mulmutius* premier Legiſlateur des Bre- ons ; que les loix de ce grand Homme ont reçu lus d'une atteinte depuis l'invaſion des Ro- ains ; & que ſon petit-fils uſera toujours de oute la puiſſance qu'il tient des Dieux, pour emettre ces loix dans leur ancienne vigueur. u'il ſçache encore que ſi ce même *Mulmutius* t auſſi le premier Breton qui ceignit ſa tête une Couronne d'or, Cymbeline ſon petit-fils en ternira pas la ſplendeur.

LUCIUS.

Songe bien, Cymbeline, que cet Auguſte ue tu braves, commande à plus de Rois que u ne compte d'Officiers dans tes armées. Gé- is, d'être obligé de te regarder comme ſon nnemi !... Mais mon devoir l'exige ; & puiſ- ue tu le veux, je le remplis. Je t'annonce donc n ſon nom, la guerre & le carnage ! Tu peux attendre aux coups de ſa fureur, & t'apprêter ſuccomber.... Après t'avoir ainſi défié de ſa art, reçois maintenant de la mienne les remer- imens que je te dois.

LE ROI.

Soyez le bien venu, cher *Caius* ! Je dois eaucoup à Céſar, il m'a fait chevalier ; j'ai ueilli quelques lauriers ſous lui dans ma jeu- eſſe ; & ſi je ſuis ingrat, c'eſt qu'il veut les létrir. Mais la gloire ne parle pas aux Bretons euls : les *Pannoniens* & les *Dalmatiens*, ont uſſi pris les armes pour recouvrer leur liberté.

César verra bientôt qui d'eux ou de nous, sçavent mieux la défendre.

LUCIUS.

Seigneur, l'avenir nous l'apprendra.

Cloten invite *Lucius* à passer deux ou trois jours en retagne. L'Ambassadeur y consent. Ils sortent ensemble.

SCENE II.

PISANIO, *une lettre à la main.*

QUE vois-je? Il l'accuse d'adultere..., Dieux, quels sont donc ses accusateurs? pourquoi ne pas me les nommer? O mon cher Maître, quel dangereux poison vient de se glisser dans ton ame? Quel perfide Italien s'est emparé de ton oreille, & de ton cœur? Imogene infidelle? Affreuse calomnie tu noircis l'innocence même! Moins femme que Déesse, Imogene connut-elle jamais les foiblesses de son sexe?... Rougis, rougis, cher Posthumus: les idées que tu oses concevoir de ton épouse sont maintenant aussi basses que ta fortune l'étoit jadis!.. Mais Ciel! qu'exige-tu de moi, en me rappellant que j'ai juré de t'obéir en tout?... d'immoler?... ton épouse?.. qui, moi, je percerois son sein?... Non cruel! non barbare! si c'est à ce prix que tu chéris mon zele, je préfére ta haine je renonce à toi!..., que dis-je; qu'ai-je fait pour me croire capable de ce comble d'inhumanité?... *Obéis*... ce que je lui demande t'en procurera*

* Pisanio continue de lire la lettre.

l'occaſion.... Exécrable papier ! plus noir que l'encre même, dont tu portes l'empreinte, ſerois-tu complice d'un pareil attentat, ſi tu n'étois pas inſenſible ?... Mais hélas, je la vois, j'ai tout oublié !

IMOGENE, *entre.*

Eh bien, Piſanio, que veux-tu ?

PISANIO.

Madame.... voici une lettre de mon Maître.

IMOGENE.

De ton Maître ? ah, dis plutôt du mien. Donne.... Oui, c'eſt ſa main ! Si l'Aſtronomie connoiſſoit les étoiles comme je connois ſon caractère, l'avenir ſeroit toujours préſent à ſes yeux. Faites, grands Dieux, que ce nouveau gage de ſon amour calme mes inquiétudes, & m'aſſure qu'il ſeroit heureux, ſi nous n'étions pas ſéparés!...

Elle lit :

.... Tout ce que j'ai à craindre du courroux de votre pere me ſeroit moins inſupportable que votre abſence. Mais la plus tendre des épouſes daigne partager ma peine, & ſe prêter à l'impatience de mes déſirs. J'arrive au Port de Milford, je vous en donne avis ; puiſſe l'amour vous en donner un autre ! vous remplirez les vœux de celui qui n'en fait que pour votre félicité, & dont la tendreſſe eſt auſſi vive que fidelle.

LEONATUS POSTHUMUS.

Que ne puis-je voler dans tes bras ?... Tiens, Piſanio, lis, il eſt à Milford... Ecoute, parle-moi : ce port eſt-il bien éloigné ?... S'il étoit à huit journées d'ici pour tout autre, doit-il en

être à plus d'une pour moi? ... Parle vîte, mais crains de m'affliger ! c'eſt pour moi que je te conſulte, & mon amour abrege le chemin .... Milford ! Port déſiré, que ne vois-je déja tes murs? ... Mais, comment nous échapper d'ici? quelle excuſe trouver pour juſtifier mon abſence? .... l'artons toujours, nous y penſerons après. ... Dis-moi donc, je t'en conjure, ſi le chemin eſt auſſi long que je le crains?

PISANIO.

Madame, il n'eſt que de vingt lieues : il peut ſe faire entre deux ſoleils ; mais c'eſt beaucoup trop pour vous.

IMOGENE.

Ah, que dis tu ! ſi j'allois á la mort, pourrois-je y aller plus lentement? Dieux, que n'ai-je un de ces courſiers ailés, ſi renommés dans la fable? ... Mais c'eſt déſirer en vain! ... Cours, vole, cher Piſanio; dis à mes femmes que je ſuis malade, & que je ne vois perſonne. Que mon pere même en ſoit inſtruit, & le croye.... Trouve-moi au plutôt un cheval: qu'il ſoit bon, ne t'embaraſſe pas du reſte.

PISANIO.

Mais, Madame, daignez réfléchir....

IMOGENE.

Ne cherches pas à combattre mon projet, tes efforts ſeroient vains. Pars, te dis-je, exécute mes ordres;

Je cede à mon penchant, & dans cet heureux jour,
Je ne vois, je n'entens, je ne ſuis que l'amour.

SCENE III.

Le Théâtre repréſente une forêt, dans laquelle on voit une caverne obſcure. BELLARIUS *en ſort d'abord, & bientôt après* GUIDERIUS & ARVIRAGUS, *habillés en ſauvages.*

BELLARIUS.

De ces rayons naiſſans l'éclatante lumiere,
Nous invite à quitter cette ſombre taniere.
Rendons graces, mes fils, à la bonté des Cieux.
Le Soleil luit pour nous, comme pour les heureux.
Tout en ſortant d'ici, votre poſture même, *
Vous force à rendre hommage à cet Etre Suprême,
Tandis que traverſant les portes d'un Palais,
L'audacieux Turban ne ſe baiſſe jamais....
Beau Ciel, reçois nos vœux! nous vivons ſous la terre;
Mais puiſque nous t'aimons, pouvons-nous te déplaire?

GUIDERIUS, ET ARVIRAGUS.

Beau Ciel, reçois nos vœux!

BELLARIUS.

Approchez mes Enfans;
Occupons nos loiſirs par des jeux innocens,
De ce mont orgueilleux, allez gagner la cime.
Lorſque vos yeux de-là, me croiront dans l'abîme,
Songez que les mortels ne doivent leur éclat
Qu'au poſte que le ſort leur donne dans l'état.
Rappellez-vous alors ces traits, dont ma mémoire
Mille fois en ces lieux vous a tracé l'hiſtoire;

* *En ſortant de la caverne.*

Ces intrigues de Cour, ces projets renverſés,
Ces ſervices rendus & mal récompenſés;
Ces innocens punis, ces fortunés coupables,
Des caprices du ſort, *exemples mémorables*....
C'eſt ainſi que tout homme amuſant ſon loiſir,
Doit ſçavoir allier la ſageſſe au plaiſir.
Le monde aux yeux du ſage, offre ſans ceſſe un livre:
Voir & ſentir, c'eſt être, & refléchir, c'eſt vivre!
Vivez donc, mes enfans, & n'oubliez jamais
Que c'eſt pour être heureux que le Ciel vous a faits;
Que votre ame, au-deſſus des miſeres humaines,
Doit avoir ſes plaiſirs ſi le corps a ſes peines;
Que l'homme vertueux a ſon bonheur en lui,
Et que Roi de lui-même, il eſt le Roi d'autrui!

GUIDERIUS.

Tu le dis; je le crois.... Mais ſans expérience,
Un mortel par lui-même a-t-il cette ſcience?
De tes maux, de tes pleurs, ces lieux ont retenti;
Et ſi tu crains le mal, c'eſt que tu l'as ſenti.
Mais nous, qu'avons nous vu, malheureux que nous ſommes?
A peine ſçavons-nous s'il exiſte des hommes!
Dans le fond des forets, vivant avec les Ours,
La miſere & l'ennui filent nos plus beaux jours:
Enfans de la nature, étrangers ſur la terre,
Une pareille vie a-t-elle de quoi plaire?
Ton âge, tes malheurs te la font préferer:
Mais nous, nous ſommes nés pour toujours ignorer?
Quel crime expions-nous? Ces humains peu ſinceres,
Moins que les animaux ſeroient-ils donc nos freres?

ARVIRAGUS.

Dans ces déserts affreux, tristes dans leur printems,
Quel sera notre sort dans l'hiver de nos ans?
Hélas qu'y ferons nous? ... du moins dans ta vieillesse,
La mémoire à tes yeux retrace ta jeunesse;
Tu revis, tu renais: tes souvenirs amers
Sont du moins adoucis par ceux qui te sont chers;
Mais lorsque sans plaisir le passé se rappelle,
Le présent est pour l'homme une mort éternelle!
Hélas dès aujourd'hui nous éprouvons le sort
D'un Vaisseau qui périt sans s'éloigner du Port.
Courageux sans valeur, & vainqueur par surprise,
Sur de vils animaux notre force s'épuise;
Et la faim qui nous presse, a borné nos exploits
A troubler le repos des hôtes de ces bois! ...
Non, l'homme n'est point fait pour haïr son semblable;
Et c'est ton malheur seul, qui te le peint coupable,

BELLARIUS.

Ainsi, pour vous sauver tous mes efforts sont vains! ...
Ah, si vous connoissiez ces perfides humains!
Ces monstres déguisés, dont la face riante
Masque un cœur envieux où la haine fermente;
Que leur seul intérêt anime & fait mouvoir,
Petits par le mérite & grands par le pouvoir;
Ces lâches courtisans, cet art si difficile,
Qui s'il en éleve un, en fait trébucher mille;
Ces superbes mortels l'un par l'autre immolés,
Aujourd'hui triomphans, & demain accablés:
Si, frémissant encor des horreurs de la guerre,
Fatigués de lauriers, de playes & de miseres,
Vous aviez vu l'adresse, ou d'indignes rivaux,

Enlever à vos yeux le prix de vos travaux ;
Si, pour comble de maux, vous aviez dû paroître
Ne point blâmer le choix d'un imbécile maître :
O mes fils ! pourriez-vous regretter ces mortels ?
A vos yeux moins qu'aux miens, seroient-ils criminels ? ...

Bellarius entre dans le détail de son histoire. Il s'étoit signalé contre les Romains ; son corps est couvert de leurs blessures, & il avoit tout à espérer de la faveur de Cymbeline, lorsqu'accusé faussement par deux de ses ennemis, d'être d'intelligence avec ces mêmes Romains, il n'a évité la mort qu'en se sauvant dans ces forêts, où il vit depuis vingt ans. Les sentimens pieux dont il orne ce détail, achevent de ramener l'esprit de Guiderius & d'Arviragus. Il les engage enfin à reprendre leurs exercices ordinaires... » Parcourez, (dit-il,) cette montagne, & moi cette val-» lée. Le premier de nous dont la chasse sera heureuse, » est Seigneur de la fête : il sera servi par les deux autres, » & ne craindra pas le poison dont les Grands de ce monde » sont toujours menacés.....

BELLARIUS, *seul.*

DIEUX, qu'il est difficile d'étouffer les sentimens de la nature !... Ces enfans ne croyent guères être les fils du Roi ; & Cymbeline les croit morts depuis long-tems. Ils me regardent comme leur pere ; & quoiqu'élevés durement dans cette caverne, je les vois à chaque instant mettre au jour des pensées dignes de leur naissance ! Malgré la simplicité de leurs occupations, il semble qu'un sentiment intérieur leur inspire tout ce qui peut les anoblir. Quand je vois ce *Polydore*, cet héritier de la Couronne, que Cymbeline a nommé *Guiderius*, écouter le détail de mes exploits, je lis dans ses regards tous les transports de son ame. Je vois son sang

échauffer par dégrés, & ſon corps prendre inſenſiblement toutes les attidudes dont mon réit eſt ſuſceptible. Il agit quand je parle, & ſon me combat !...

Le jeune *Cadwal* ſon frere, (que Cymbeline nommoit *Arviragus*) eſt auſſi vif, auſſi ſenſible, & conçoit encore p'us fortement. Mais finiſſons, je les entens, & la chaſſe commence...

O Cymbeline ! Le Ciel & ma conſcience me ſont garants de l'injuſtice que tu m'as faite ! tu m'as ravi mes biens; tu m'as forcé de te ravir tes fils !.. O ma chere *Eriphile*, tu leur donnas ton ſein, tu fus leur mere ! ton tombeau eſt tous les jours baigné de leur larmes !... Et ſous le nom de *Morgan*, ils me regardent comme leur pere & leur ami.... Allons les joindre.

SCENE IV.

Le Théâtre repréſente la même forêt.

IMOGENE, PISANIO.

IMOGENE.

HELAS, tu me diſois qu'il étoit en ces lieux !
Quel obſtacle fatal le dérobe à mes yeux ?
Ami, calme le feu de mon impatience,
Montre-moi mon époux.... Tu gardes le ſilence ?
Tes regards égarés glacent mon cœur d'effroi....
D'où vient qu'avec horreur tes yeux tombent ſur moi ?..
D'où naiſſent ces ſanglots, cet air ſombre & farouche ?
Ce mots entrecoupés qui ſortent de ta bouche ?

Que vas-tu m'annoncer ? & quel eſt ton deſſein ? . . .
Quel funeſte papier tires-tu de ton ſein ?
Parle, donne, voyons, . . C'eſt la main de ton maître !
Quel eſt donc ce ſecret que je n'oſe connoître ? . .
Quel noir preſſentiment ? . . . j'ai perdu mon époux !
O Rome, que j'ai craint, ce ſont là de tes coups. . .
Quelque ſoit ce malheur que je frémis d'apprendre,
Ami, parle plutôt, * je crains moins de t'entendre !

PISANIO.

A quel affreux emploi me vois-je deſtiné ? . . . .
Vous voyez des humains le plus infortuné. . . .
Liſez, Madame. . . .

IMOGENE *lit :*

Ta maîtreſſe m'a trahi, mon cher Piſanio ; le perfide m'a deshonoré. J'en ai des preuves ſanglantes, & dont ma ſeule douleur peut égaler le poids : elles ſont en un mot auſſi certaines, que le deſir que j'ai de m'en venger. C'eſt à toi que j'en remets le ſoin ; & ſi ta fidélité n'a pas été corrompue par ſes artifices, c'eſt par tes mains que l'ingrate doit périr : le voyage de Milford t'en procurera l'occaſion ; je lui demande de s'y rendre. Si tu balances, ſi ta pitié t'empêche de frapper, je te regarde comme complice de ſa honte, & comme auſſi infidéle à ton maître, qu'elle l'eſt à ſon mari.

POSTHUMUS.

PISANIO.

Après qu'Imogene a lu.

Hélas, s'il faut qu'elle périſſe,
L'excès de ſa douleur ſuffit pour ſon ſupplice. . . .

* Elle veut lui rendre la lettre.

toi, que dans leur ſein ont conçu les enfers,
onſtre dont le poiſon infecte l'Univers,
ont la langue perfide, auſſi lâche que prompte,
es humains innocens fait circuler la honte,
tale calomnie! à quoi m'expoſe-tu?
e verra-t-on toujours attaquer la vertu?
n'eſt donc point d'azile à l'abri de ta rage?
ſques dans le tombeau tu portes ton ravage;
s morts & les vivans, les Rois & les Sujets,
e ta ſourde fureur éprouvent les effets....
h, revivez Madame....

IMOGENE.

Il me nomme infidelle;
t ce crime a dicté ma ſentence mortelle....
Quel eſt ce crime, hélas! & quel en eſt l'objet?
ſt-ce d'avoir brûlé du feu le plus parfait?
ſt-ce d'avoir nourri de fiel & d'amertume
Un cœur que nuit & jour ſon abſence conſume?
D'avoir tout oublié pour être toute à lui?...

PISANIO.

O Ciel...

IMOGENE.

Si l'innocent trouve en vous quelqu'apui,
Soutenez-moi, grands Dieux!..... Ah je commence à croire.
Tout ce que Jachimo m'a dit contre ta gloire,
Volage Poſthumus! l'abſence & mon malheur,
Ont aidé les enfers à me ravir ton cœur!
Pour affranchir ce cœur d'un éternel ſupplice,
Si tu te ſens ingrat, il faut que je périſſe:
On hait bientôt l'objet qu'on rougit de trahir,

Et qui ceſſe d'aimer n'eſt pas loin de haïr....
Toujours ſûrs du triomphe, en ſéduiſant nos ames,
Les ſermens des ingrats ſont la perte des femmes !

PISANIO.

Daignez du moins m'entendre....

IMOGENE.

Eh, que me diras-tu,
Le vice, de tous tems a trompé la vertu :
Obéis à ton Maître ; immole ſa victime ;
Son exemple manquoit, pour anoblir ce crime !
Sois-lui fidele, toi. Frappe, voilà mon ſein....
Tu trembles ?... Tiens, reçois ce poignard de ma main ;
Perce ce triſte cœur, victime d'un volage.
Acheve, ne crains pas d'y trouver ſon image,
Sa noire trahiſon vient de l'en effacer,
Et le deſeſpoir ſeul a pu la remplacer.

PISANIO.

Ma main avec horreur rejette cet office....

IMOGENE.

Tu le dois à ton maître.... acheve mon ſupplice,
Frappe, Piſanio ! ſans la crainte des Dieux,
Mon bras t'épargneroit ce devoir odieux.
J'offre à ton glaive un cœur fidéle & ſans défenſe !
Rends du moins témoignage à mon obéiſſance....
Que mon époux... ; attends, ceci peut arrêter
L'effort du coup mortel que tu vas me porter.... *
Infideles témoins qu'enfanta l'impoſture,
Ne ſouillés plus un cœur dont la flamme étoit pure !
Hélas ! ſur ces garans, qui riſquera ſa foi,
Pourra peut-être un jour ſe ſouvenir de moi !...

* *Elle tire de ſon ſein un paquet de lettres de ſon mari.*

t toi, qui de mon ſort es aujourd'hui l'arbitre !
qui mon amour ſeul a pû donner ce titre ?
oi, pour qui j'ai trahi mon pere & mon devoir ;
our qui, de plus d'un Roi, j'ai pû tromper l'eſpoir ;
u ſentiras un jour qu'une ſi belle flamme
allume rarement dans le cœur d'une femme !
ruel ! en expirant, je gémis des tranſports
où te pourront livrer de trop juſtes remords !
dieu ! je meurs à toi ! .... quel obſtacle t'arrête ? *
mi, tu peux frapper, & la victime eſt prête !

PISANIO.

Qui, moi, grands Dieux ? que j'oſe attenter à vos jours...,
Que ne puis-je des miens en allonger le cours !
Malheureuſe Princeſſe, adorable Imogene !
Regardez-moi plutôt partager votre peine !
Me croyez-vous un cœur dans le crime endurci ? . . ,

IMOGENE.

Qu'entends-je ? & pourquoi donc m'as-tu conduite ici ;
Pourquoi ſur un eſpoir que je croyois ſincère,
Oſes-tu m'arracher de la Cour de mon pere ?
Pourquoi m'attire-tu dans ces ſauvages lieux ?
Quel eſt donc ton deſſein ? . . .

Piſanio aſſure la Princeſſe qu'il n'a penſé qu'à lui ſauver la vie, en la tirant de la Cour, où quelqu'autre auroit pu ſervir le reſſentiment de ſon mari, qui a ſans doute été indiſpoſé contre elle par quelque Seigneur Romain. Il veut que Poſthumus la croye morte ; & pour l'en convaincre, il ſe propoſe de lui en envoyer quelque ſanglant témoignage.... Imogene conſent à tout, & n'eſt embaraſſée que d'un azile. Piſanio lui conſeille de ſe cacher ſous des habits d'homme, qu'il a apportés, & de s'embarquer pour l'Italie, avec l'Ambaſſadeur Romain qui doit arriver le

* *A Piſanio.*

lendemain à *Milford*, Il prétend qu'elle ſera plus en ſûreté à Rome que partout ailleurs, & plus à portée de veiller ſur les démarches de ſon mari. Il combat les répugnances de la Princeſſe par tant de raiſons, qu'elle ſe détermine enfin à tout ce déguiſement, & à ſe préſenter à *Lucius*, dont l'extrême probité eſt généralement connue. Piſanio la quitte, pour retourner à la Cour, de crainte qu'une plus longue abſence ne le faſſe ſoupçonner d'avoir enlevé la Princeſſe. Il lui laiſſe en partant, le prétendu antidote dont la Reine lui a fait préſent, en exhortant Imogene à s'en ſervir comme d'un ſpécifique contre les maux dont elle pourra être atteinte pendant le voyage qu'elle va entreprendre.... Imogene ſe retire dans le fond du bois pour ſe déguiſer; & Piſanio la quitte en la recommandant aux Dieux.

SCENE V.

Le Théâtre repréſente le Palais de Cymbeline.

LE ROI, LA REINE, CLOTEN, LUCIUS, *Suite.*

LUCIUS prend congé de Cymbeline, & lui demande une eſcorte juſqu'au port de *Milford*. On la lui accorde. *Il part.*

Cymbeline donne ſes ordres pour les préparatifs de la guerre, parce qu'il prévoit que les légions Romaines, qui ſont dans les Gaules, ne tarderont pas à paſſer la mer, pour le venir attaquer.... Il demande enſuite des nouvelles de ſa fille, qu'il s'étonne de n'avoir point vue depuis deux jours, & il ordonne qu'on l'appelle. La Reine dit qu'Imogene vit en ſolitaire depuis le départ de Poſthumus, & qu'il faut attendre que le tems la conſole. Elle ſupplie le Roi de ne point maltraiter cette Princeſſe, dont la douceur & la ſenſibilité méritent de grands ménagemens.

On vient apprendre au Roi, que l'appartement d'Imogene eſt fermé, & qu'on ne ſçait qu'en croire. Ce Prince y vole; & la Reine dit à Cloten de le ſuivre.

Elle ſoupçonne Piſanio, qu'elle n'a point vu depuis quelques jours. Cependant elle ſe rappelle la drogue qu'elle lui a donnée, & elle croit que l'uſage qu'il en a pu faire eſt peut être la cauſe de ſon abſence. Quant à Imogene, la Reine s'embarraſſe peu qu'elle ſoit morte, ou qu'elle ait pris la fuite pour aller rejoindre Poſthumus : le trépas de cette Princeſſe, ou ſon deshonneur, aſſurent également la Couronne à Cloten.

Il rentre, & dit à ſa mere que la Princeſſe a pris la fuite, que le Roi eſt furieux, & que perſonne n'oſe l'approcher... » Plaiſe aux Dieux, (dit la Reine en ſortant,) que cette » nuit l'exempte des peines du lendemain !

Cloten fait un court monologue, dans lequel il dit qu'il aime Imogene, parce qu'elle a tous les charmes & toutes les vertus de ſon ſexe, dans un dégré ſupérieur ; mais qu'il la hait en même tems, parce qu'elle lui a préféré Poſthumus, &c.

SCENE VI.

CLOTEN, PISANIO.

Cloten employe les menaces les plus vives & les plus dures, pour ſçavoir de Piſanio ce qu'Imogene eſt devenue. Ce domeſtique lui donne un papier qui contient, dit-il, tout ce qu'il ſçait touchant cette fuite. Cloten preſſe Piſanio de s'attacher à lui, & d'abandonner le ſervice de Poſthumus. Il lui fait les promeſſes les plus ſéduiſantes. Piſanio feint de ſe rendre ; & pour preuve de ſa bonne foi, il conſent de donner à Cloten un des habits de ſon Maître, que l'autre lui demandoit avec inſtance. Tandis que Piſanio eſt ſorti pour aller chercher cet habillement, Cloten ſe propoſe d'aller à *Milford*, de tuer Poſthumus ; de ſe préſenter à Imogene ſous les habits de ſon mari ; & de ſe venger d'elle, en la ramenant à la Cour de ſon Pere, &c.

Piſanio revient. Cloten lui ordonne de porter les habits dans ſon appartement, & de garder un ſilence inviolable ſur ce qui vient de ſe paſſer entr'eux. Ce Prince ſort, dans le deſſein de partir pour *Milford*. Piſanio reſte ſeul, pour faire entendre aux ſpectateurs qu'il trompe Cloten, & qu'Imogene eſt à l'abri de ſes pourſuites.

SCENE VII.

Le Théâtre repréſente la Forêt & la Caverne, qu'on a déja vues à la Scene troiſieme.

IMOGENE, *ſous un habit d'homme.*

J'EPROUVE maintenant, par ma laſſitude, que la vie de l'homme eſt laborieuſe; & que les deux nuits que j'ai paſſées dans ces déſerts auroient épuiſé mes forces; ſi le courage m'avoit abandonné! hélas, j'appercevois *Milford*, du haut de la montagne où Piſanio m'avoit conduite.... O Jupiter! pourquoi les lieux où les infortunés eſperent du ſoulagement, ſemblent-ils s'éloigner toujours d'eux?... Cher Poſthumus, je penſe à toi! j'oublie ma faim, je ſuis moins fatiguée!.. Mais que vois-je? * approchons, & ſuivons ce ſentier.... Dieux! c'eſt la caverne de quelque Sauvage.... Oſerai-je appeller?... Non: la terreur m'éteint la voix.... Cependant la faim donne de l'audace aux plus timides, tandis que l'abondance affoiblit les héros.... Eſſayons: le beſoin eſt ſans doute le pere du courage.... qui eſt là? Si tu es homme, parle.... point de réponſe?.. Entrons.... Ne négligeons pourtant pas le ſecours que je puis tirer de mon épée. Si mon ennemi en craint la vue, autant que je la crains moi-même

* Elle apperçoit la Caverne.

même, je n'ai rien a redouter. O Ciel! daigne
e m'offrir qu'un pareil adverſaire !.... *

Bellarius revient de la chaſſe avec les deux jeunes Prin-
s. Il annonce que *Polydor* ** eſt le héros de la fête. Il
diſpoſe à le ſervir, conjointement avec *Cadwal*. *** La
faim qui les preſſent, les engage à aller chercher quel-
ues viandes froides dans la Caverne, en attendant que
gibier qu'ils viennent de tuer ſoit apprêté. ....

BELLARIUS, *appercevant Imogene.*

Arrêtez, mes enfans.... Dieux! ſi je ne ſe
oyois pas mangeant nos triſtes reſtes, je croi-
ois voir en lui quelqu'immortel!

GUIDERIUS.

Que voyez-vous, Seigneur?

BELLARIUS.

Ah, c'eſt ſans doute un Ange! ou du moins
beauté égale la leur.... Approchez, mes fils.
oyez l'image de la Divinité ſous les traits
un jeune homme!

IMOGENE, *ſortant de la Caverne.*

Hélas, ayez pitié de moi! la ſeule néceſſité
'a fait pénétrer dans ces lieux. Si j'y avois
rouvé quelqu'un, mon deſſein étoit de deman-
er ou d'acheter ce que j'ai oſé y prendre....
e ne ſuis point voleur: j'en atteſte votre or
eſt encore diſperſé ſur la terre.... Tenez,
outez-y le mien pour payer mon repas. C'eſt
moins que je doive à ceux qui m'ont racheté
vie! Je vous le deſtinois en partant d'ici....

GUIDERIUS.

De l'or! à nous, jeune homme?

---

* *Elle entre dans la Caverne.*
** *Guidérius.*
*** *Arviragus.*

ARVIRAGUS.

Puiſſent tous ces vils métaux retourner plutôt en argile.... Ce ne ſont point les plus riches idoles, qui reçoivent les vœux des ames innocentes.

IMOGENE.

Je vous vois irrités contre moi!.... Hélas, ſçachez du moins, ſi mon crime mérite la mort, que je périſſois ſi je ne l'avois pas commis!

BELLARIUS.

Où portes-tu tes pas?

IMOGENE.

Au port de Milford.

BELLARIUS.

Quel eſt ton nom?

IMOGENE.

On me nomme *fidéle*. J'allois joindre un parent qui s'embarque à Milford, pour paſſer en Italie, lorſque preſſé par la faim, j'ai oſé...

BELLARIUS.

Raſſure-toi, mon fils, tu as rencontré des humains. Ne juge point de nous ſur les apparences, & ſois le bien venu.

La nuit approche: ſuis-nous. Tu ſeras mieux traité que tu n'oſois l'eſpérer; & ſi nous ne pouvons t'arrêter plus long-tems, nous te regretterons.... Embraſſez-le, mes fils.

GUIDERIUS, *à Imogene.*

Trop aimable étranger! Si ton déguiſement me cachoit une femme, mon reſpect ſçelleroit l'hommage de mon amitié... qui que tu ſois, je te l'offre...

ARVIRAGUS.

Enfin je trouve un homme: je m'ennuierai moins; il ſera mon ami!... Oui, tu ſeras pour

moi un second frere ; que cet embrassement t'en soit le gage : après une longue absence, il n'en recevroit pas de plus tendre..... Ah, calme tes frayeurs, puisque nous t'aimons.

IMOGENE.

Vous m'aimez ? hélas, j'avois des freres..... Plût aux Dieux que leur destin n'eût pas été si long-tems inconnu !..... Volage * Posthumus, tu m'aurois peut-être moins aimée !...

BELLARIUS.

Il est agité de quelqu'ennemi secret.

GUIDERIUS.

Que ne puis-je l'en distraire !

ARVIRAGUS.

Que ne puis-je le partager !

BELLARIUS.

Ecoutez, mes enfans.... **

IMOGENE, *à part.*

Quels grands du monde réduits dans cet état, livrés à eux-mêmes ; quel homme vertueux ; mépriſant la grandeur, & le vain encens de la multitude, pourroit se comparer à ces deux aimables mortels !... Ah, puisque mon époux n'est plus digne de moi, je ne désire plus rien que de vivre avec eux... Pourquoi faut-il, hélas, que mon sexe....

BELLARIUS.

Cela sera, mes fils.... Allons préparer notre festin. Entrez, cher ami : *** Tout discours est trop long, lorsque la faim se fait sentir.

---

* A part.

** Il parle à l'oreille des deux Princes.

*** *A Imogene.*

Quand nous aurons ſoupé, vous nous raconterez ce que vous voudrez de votre hiſtoire; ſoyez certain d'avance, qu'elle nous intéreſſera beaucoup.

SCENE VIII.

N. B. *Cette Scene eſt apocryphe ſuivant M. Pope.*

Ce ſont deux Senateurs Romains, & les Tribuns, qui déclarent la volonté de l'Empereur concernant la guerre qu'on va faire aux Pannoniens, aux Dalmatiens & aux Bretons révoltés. Lucius eſt nommé Proconſul, & les ordres ſont donnés pour aſſembler l'armée qu'il doit commander.

SCENE IX.

Le Théâtre repréſente le Palais de Cymbeline.

Le Roi paroît avec quelques Courtiſans, & Piſanio. Il eſt inquiet de la maladie de la Reine, cauſée par l'abſence de ſon fils Cloten, qui eſt diſparu. Il regrette ſa fille; & la guerre dont Rome le menace eſt encore un malheur qui le chagrine..... Il menace Piſanio des tourmens les plus cruels, s'il s'obſtine à cacher la retraite d'Imogene. Ce domeſtique eſt inébranlable, & remet ſa vie entre les mains du Roi, qui n'en peut rien tirer de ſatisfaiſant. On dit à Cymbeline que les Légions Romaines des Gaules ſont débarquées dans ſon Royaume. Il ſort pour aſſembler ſon Conſeil, afin de pourvoir à ſa défenſe.

Piſanio reſte ſeul, & s'étonne de n'avoir pas de nouvelles de Poſthumus, depuis qu'il lui a mandé la mort d'Imogene; il eſt encore plus ſurpris de n'en pas recevoir

de cette Princeſſe qui avoit promis de lui écrire ſouvent ; & il craint tout de Cloten. Tous ces évenemens le troublent, ainſi que la guerre qui va déſoler ſon pays. Mais en ſe propoſant d'être fidéle à ſon maître, à la Princeſſe & à ſon Roi, il ſe remet aux Dieux du dénouement de la piece.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Forêt.

CLOTEN paroît ſeul, couvert d'un des habits de Poſthumus; il eſpere de le rencontrer bientôt, ainſi qu'Imogene. Son projet eſt de tuer l'un, & de ſurprendre l'autre, & de la punir de ſes mépris. Il ſe propoſe enſuite, de la renvoyer à la Cour de ſon pere; & d'obtenir le pardon de ſon crime par le crédit & l'empire de la Reine ſur l'eſprit du Roi.... Il entre dans le bois, l'épée à la main, après avoir attaché ſon cheval à un arbre.

SCENE II.

BELLARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS & IMOGENE, *ſortent de la caverne*

BELLARIUS, *à Imogene.*

TU me parois indiſpoſé, rentre mon ami: dès que la chaſſe ſera finie tu nous reverras.

ARVIRAGUS.

Demeure, mon cher frere; & daigne me permettre un nom ſi doux!

IMOGENE.

Il devroit être commun à tous les hommes ; mais l'argile qui les compoſe, quoique formée de la même pouſſiere, s'attribue des dégrés de ſupériorité proportionnés aux poſtes où l'aveugle fortune les place.... Mais je ſens en effet que je ſuis indiſpoſé....

GUIDERIUS.

Allez chaſſer, vous autres. Je ne le quitte point.

IMOGENE.

On peut être indiſpoſé ſans être véritablement malade. Je ne reſſemble point à ces voluptueux & timides Citoyens qui ſe croyent morts avant d'avoir ſenti le mal. N'interrompez donc point pour moi vos exercices journaliers : l'infraction des uſages entraîne ſouvent des ſuites dangereuſes. Votre préſence ne me guérira point ; & la compagnie ne ſoulagera pas un malheureux, qui ſe croit à charge à la ſociété. Laiſſez-moi ſeul, je vous en prie ! la maladie n'eſt point déſeſpérée quand on la ſent, & qu'on en raiſonne.... laiſſez-moi donc, de grace : je n'ai rien à emporter d'ici, que moi-même.... je ſçaurai ſupporter ma miſere, en expirant ſans murmurer.

GUIDERIUS.

Je t'aime, cher ami !.... mon pere même ne m'eſt pas plus cher que toi !.. que ne puis-je ?..

BELLARIUS.

Qu'entends-je.... Ah, que dis-tu, mon fils ?...

ARVIRAGUS, *à Bellarius.*

Si mon frere eſt coupable en te parlant ainſi, je partage ſon crime. J'ignore d'où procede le penchant qui m'attache à cet inconnu : mais

quelle qu'en ſoit la cauſe, je la chéris & j'en fais gloire... ne nous as-tu pas parlé mille fois toi-même de ces coups de ſympatie qui étonnent la raiſon? Tu vas en voir un éclatant exemple. Je ſuis ſincere; tu m'aimes tel?.. Eh bien! ſi la mort même me demandoit l'un de vous d'eux, ce ne ſeroit pas lui que mon cœur nommeroit.

BELLARIUS, *à part.*

O ſuprême intelligence! ô nature, j'admire avec tranſport ta nobleſſe & ta grandeur! je ne ſuis point leur pere, ils l'ignorent; ils me le font pourtant ſentir. Et cette préference, en faveur d'un inconnu, m'étonne & me confond!... Mes fils, * il eſt neuf heures; partons.

ARVIRAGUS.

Adieu, mon frere!

IMOGENE.

Je fais des vœux pour tes plaiſirs.

ARVIRAGUS.

Et moi, pour ta ſanté!... Allons, Seigneur.

IMOGENE, *à part.*

Quelle humanité, quelle candeur!... que vous m'en impoſiez, infideles Courtiſans en m'inſinuant que la Cour ſeule pouvoit offrir des humains raiſonnables! je ſens pourtant que mon cœur s'affoiblit autant que mes maux augmentent.... Eſſayons les vertus du remede de Piſanio. **

GUIDERIUS, *à part.*

Je n'oſe réſiſter à ſa volonté?.. Tout *** ce que

* Haut.
** Elle boit.
*** Haut, *à Arviragus.*

ue j'ai pu tirer de lui, c'eſt qu'il eſt bien né, ais malheureux, & qu'il eſt perſécuté ſans tre coupable.

ARVIRAGUS.

Il m'en a dit autant avec promeſſe de m'en pprendre davantage dans la ſuite.

BELLARIUS.

Aux champs, mes fils, allons... Toi, mon mi, rentre, & tâche de te repoſer en attendant otre retour.

Imogene rentre. Les deux jeunes Princes continuent e faire l'éloge de leur nouveau compagnon, qu'ils ont eine à quitter. Bellarius les excite de nouveau à partir.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. CLOTEN *paroît dans le fond du Théâtre.*

CLOTEN, *à part.*

QUOI, je ne trouverai point ces perfides uyards?.. Piſanio m'en impoſoit ſans doute : & je ſuccombe de laſſitude....

BELLARIUS.

Des fuyards, dit-il?... eſt-ce de nous qu'il arle?... je crois le reconnoître.... je crains uelqu'embuche... Oui, c'eſt Cloten, c'eſt le ls de la Reine; & les années que j'ai paſſées ans le voir n'ont point effacé ſes traits de ma mémoire..... Il nous traiteroit en proſcrits : uyons.

GUIDERIUS.

Il eſt ſeul, pourquoi le craindre ?... tâchez, avec mon frere, de découvrir le reſte de ſa ſuite, & laiſſez-moi le ſoin de l'obſerver.... *

CLOTEN, *à Guiderius.*

Arrêtez ; pourquoi me fuir ? qui êtes-vous ? quelques vils montagnards ſans doute... Eſclave, parle : quel es-tu ?

GUIDERIUS.

Eſclave ?... ſi jamais je le fus, c'eſt depuis que mon bras tarde à répondre à ton inſolence.

CLOTEN.

Mépriſable mortel, connois ton maître ; cede, ou reçois le prix de tes forfaits.

GUIDERIUS.

De mes forfaits ? qui peut s'en plaindre ?... Toi ? qui donc es-tu ? ton bras eſt-il plus nerveux que le mien ? Ton cœur eſt-il plus magnanime ?... je conviens que ta voix eſt plus forte : mais la langue eſt toujours ce qu'un lâche a de plus redoutable.... Dis-moi donc de quel droit eſpere-tu m'aſſervir ?

CLOTEN.

Tremble, ſcélérat : tu vois Cloten.

GUIDERIUS.

Cloten, qu'à donc ce nom de ſi redoutable ?

CLOTEN.

Tu reconnoîtras bientôt, par ma vengeance, que le fils de la Reine n'aura pas été offenſé impunément.

GUIDERIUS.

Si telle eſt ta naiſſance, j'en ſuis fâché : tout en toi la dément.

---

* Bellarius & Arviragus ſortent.

CLOTEN.

Quoi, tu ne frémis point ?

GUIDERIUS.

Je ne crains que celui qui m'inſpire du reſpect, le ſage ; je reſpecte peu l'inſenſé : je le mépriſe.

CLOTEN.

Tombe donc ſous mes coups.... *

SCENE IV.

BELLARIUS & ARVIRAGUS *rentrent.*

Ils n'ont rencontré perſonne. Bellarius eſt pourtant ſûr d'avoir reconnu Cloten ; & Arviragus craint que ſon frere n'ait eu quelque différend avec lui pendant leur abſence. Guiderius vient les rejoindre. Il a tué Cloten, à qui il a tranché la tête. Bellarius en eſt effrayé, à cauſe des ſuites que cette mort peut entraîner. Guiderius ſort pour aller jetter le corps de Cloten dans la mer. Arviragus approuve ce que ſon frere a fait : il envie même ſa gloire ; & il ſort pour aller voir Imogene, dont la maladie l'inquiete. Bellarius fait un monologue, dans lequel il admire encore les ſentimens que la nature ſeule inſpire aux deux jeunes Princes, & où il exprime la crainte qu'il reſſent des nouveaux malheurs dont la mort de Cloten les menace tous.

Guiderius rentre. Il vient de jetter le corps de Cloten du haut d'un rocher ſur le rivage. On entend tout à coup une muſique extraordinaire. Bellarius en eſt d'autant plus frappé que cet inſtrument ne peut être touché que par Arviragus, qui vient de le quitter dans le moment.... » hé-» las, (dit Guiderius,) depuis la mort de ma mere nous » n'avons point entendu de ſi lugubres ſons ! que nous » annoncent-ils ? quel peut en être l'objet ?...

* Ils ſortent en combattant,

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. ARVIRAGUS *paroît, portant* IMOGENE *dans ſes bras.*

Ils déplorent tendrement la perte de cette Princeſſe, qu'ils prennent toujours pour un homme... Arviragus dit, qu'il l'a trouvé mort dans la caverne, où il le croyoit endormi.

Les deux Princes ſe déterminent enfin à inhumer Imogene auprès d'*Eriphile*, (épouſe de Bellarius,) & à répeter dans les obſéques, les mêmes chants funébres qu'ils avoient faits pour elle. Bellarius leur repréſente que Cloten ne doit pas être privé de la ſépulture; que s'il s'eſt montré leur ennemi, il n'en étoit pas moins fils de la Reine; que ſa mort a expié l'offenſe qu'il leur a faite; & qu'un ennemi mort doit toujours être reſpectable. Après cette leçon, à laquelle les deux Princes ſe rendent, il ſort pour aller chercher le corps de Cloten, au cas que la mer ne l'ait pas encore emporté.

Dès qu'il eſt parti, ils commencent la cérémonie des funérailles d'Imogene, en jettant des fleurs ſur ſon corps, & en récitant cette chanſon dialoguée.

CHANT FUNEBRE.

GUIDERIUS.

Ne crains plus l'ardeur du Soleil,
Ni des hyvers l'affreux ravage;
Rien ne troublera ton ſommeil,

Nota. *Je regrette ſincerement de n'avoir point trouvé d'équivalents dans notre langue, pour rendre tout le patétique & le naturel des expreſſions de cette Scene. Je l'aurois dégradée en la traitant médiocrement.*

La mort de tous ſoins te dégage.
Jeunes & vieux, Bergers & Rois,
Naiſſent pour tomber ſous ſes loix.

ARVIRAGUS.

Exempt de crainte & d'eſpérance,
Des humains tu braves l'orgueil;
Et la diſette, & l'abondance,
Sont égales dans le cercueil.
Tout ce qu'éclaire ta lumiere,
Soleil! n'eſt que vaine pouſſiere.

GUIDERIUS.

Ne crains plus le feu des éclairs.

ARVIRAGUS.

Envain pour toi la foudre gronde.

GUIDERIUS.

Rien n'altere ta paix profonde.

ARVIRAGUS.

Que t'importe cet Univers?

GUIDERIUS.

O mort! tout ce que je reſpire,
Eſt ſoumis à ton empire.

ENSEMBLE.

Reſpectez ce ſacré tombeau,

Charmes affreux, noirs maléfices;
Que la Terre, le Ciel & l'Eau,
Pour lui ſoient à jamais propices;
Et que les ſiecles à venir,
En chériſſent le ſouvenir.

Bellarius revient avec le corps de Cloten. On le place à côté de celui d'Imogene. On les couvre d'herbes & de fleurs.

SCENE VI.

IMOGENE, *ſeule.*

Elle ſe réveille par dégré du ſommeil léthargique, dans lequel la liqueur de Piſanio l'avoit plongée. Elle ſe rappelle confuſément tout ce qui lui eſt arrivé depuis deux jours, & s'imagine que c'eſt un ſonge. . . En ſe relevant elle apperçoit un corps ſans tête à côté d'elle; mais rien n'égale ſa ſurpriſe & ſa douleur, en reconnoiſſant les habits de Poſthumus. C'eſt ſon mari qui eſt maſſacré! elle n'en doute pas, & c'eſt Cloten qu'elle accuſe de ce forfait. Piſanio même lui devient ſuſpect. Il a pu être d'intelligence avec Cloten, pour la perdre dans l'eſprit de ſon mari, & les lettres qu'elle a vu, ont ſans doute été fabriquées par l'impoſture. . . . Elle cherche par-tout la tête de ſon cher Poſthumus, & maudit mille fois la drogue que Piſanio lui a donnée; les effets qu'elle en a reſſentis, lui confirment la perfidie de ce domeſtique. . . . Epuiſée enfin, par les tranſports de ſa douleur, elle tombe évanouie ſur le corps de Cloten.

SCENE VII.

LUCIUS, *Général Romain, paroît avec pluſieurs Officiers, & un Devin.*

Lucius eſt arrivé au port de *Milfort*, où les légions des Gaules ont débarqué par ſes ordres. On lui apprend, qu'il lui vient un renfort compoſé de Nobleſſe Romaine, ſous les ordres de Jachimo.. ... Il conſulte le devin ſur le ſuccès de ſon entrepriſe contre les Bretons. Cet homme lui raconte une viſion, qu'il a eu la nuit derniere, & dont il augure un ſuccès favorable pour les Romains. Lucius l'interrompt tout à coup, en voyant le corps ſanglant de Cloten, & celui d'Imogène qu'il croit auſſi ſans vie. On apperçoit bientôt qu'elle n'eſt qu'évanouie; on la fait revenir; & Lucius qui la prend pour un domeſtique du défunt, l'interroge ſur ce qui a cauſé la mort de ſon maître Imogène, profitant de l'erreur de Lucius, dit qu'elle appartenoit en effet à ce Seigneur, l'un des plus puiſſans parmi les Bretons, qui a été attaqué & tué par des Brigands qui infeſtent ces montagnes. Elle gémit du ſort de ſon maître; & Lucius, attendri par ſes pleurs & par ſa fidélité, lui propoſe de la prendre à ſon ſervice. Elle y conſent, pourvû qu'il lui permette d'enterrer auparavant le corps de ſon prétendu maître. Lucius donne ordre à ſes gens d'aider *fidele* (Imogène conſerve toujours ce nom) à achever ce pieux office..... Ce fait, on s'en va.

SCENE VIII.

BELLARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS.

GUIDERIUS.

SEIGNEUR, le bruit des armes retentit ici de toutes parts.

BELLARIUS.

Cherchons à l'éviter.

ARVIRAGUS.

Eh Seigneur! l'homme n'eſt-il pas fait pour agir? Et qu'eſt-ce qu'une vie dépouillée de toute eſpéce d'évènemens?

GUIDERIUS.

Quel eſt donc notre eſpoir, en nous cachant? Serons-nous plus recommandables aux yeux des Romains, qu'à ceux des Bretons? Les uns & les autres n'auront-ils pas droit de nous regarder comme de Barbares Montagnards, inutiles & dangéreux poids de la Terre? Nous croiront-ils dignes de vivre?

BELLARIUS.

Retirons-nous, mes fils, ſur le ſommet de ces montagnes; nous y ſerons en ſureté. L'eſpoir de ſervir notre Roi nous eſt interdit; la mort de Cloten eſt trop récente; notre air ruſtique & ſauvage exciteroit la curioſité; nous parlerons ſans doute; & le moindre ſoupçon nous expoſeroit à des tortures, qui en nous

rrachant ce fatal ſecret, ſeroient ſuivies des plus cruels ſuplices.

GUIDERIUS.

Ah! la crainte d'un peril ſi douteux, dans un tems où la Patrie a beſoin de nos bras, n'eſt pas plus digne de celui qui la fait paroître, que de ceux à qui on en fait part.

ARVIRAGUS.

Les Bretons, uniquement occupés à ſe défendre contre un ennemi formidable, ont-ils aſſez de tems à perdre pour interroger tous ceux qui viennent les ſecourir?

BELLARIUS.

Mais je ſerai connu dans l'armée.... N'ai-je pas reconnu Cloten, que je n'avois vû que dans ſon enfance?.... Que dis-je? Ce Roi que vous voulez ſervir, n'a-t-il point perdu, par ſon injuſtice, tous les droits qu'il avoit ſur mon zèle, & ſur mon amitié? Ne m'a-t-il pas exilé, quoiqu'innocent & mon exil ne vous a-t-il pas privé de l'éducation dûe à votre naiſſance?.. Enfans trop malheureux d'un plus infortuné pere! étiez-vous nés pour ſentir, en ſortant du berceau, toutes les miſeres qu'entraîne la pauvreté?

GUIDERIUS.

Cet état, il eſt vrai, eſt tout au plus préférable au néant.... Mais puiſque nous exiſtons, manifeſtons notre être: menez-nous à l'armée; qu'on ſçache que nous vivons..... Quand à vous, une ſi longue abſence a dû vous effacer de la mémoire des hommes, & ſurtout de celle des Courtiſans.

ARVIRAGUS.

Par ce brillant Soleil, mon parti eſt pris:

je pars.... Je rougis trop, de n'avoir jamais vu mes mains teintes que du ſang des timides animaux; de n'avoir jamais preſſé d'autres flancs, que ceux d'un courſier indompté, auſſi peu fait au ſervice de l'homme, que j'étois peu capable de l'aſſervir à mes volontés..... Divin Soleil! je te le jure encore: j'ai rougi mille fois d'avoir joui ſi long-tems de tes ſacrés rayons, ſans m'en être rendu digne.

GUIDERIUS.

Cher frere, je te ſuis.... Si vous êtes mon pere, béniſſez-moi, & laiſſez-moi partir. Si je ſuis né pour périr, ſous les coups des Romains je remplirai mon ſort.

ARVIRAGUS.

Cher frere, je penſe comme toi.

BELLARIUS.

Puiſque nul frein ne vous arrête, puiſque la vie a pour vous ſi peu de charmes; puis-je chérir encor la mienne?.... Vous le voulez? partons, mes fils; votre ſort ſera le mien: ſi vous mourez; je meurs.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un champ, qui ſépare les Armées Romaines & Bretonnes.

POSTHUMUS, *tenant à la main un mouchoir enſanglanté.*

Témoin triſte & ſanglant des effets de ma rage,
Monument de ma honte, étendart du carnage!
D'où vient que ton aſpect m'attriſte, & m'interdit?
Puis-je déſavouer la main qui te teignit?...
O vous, dont l'hymenée a conſacré les chaînes,
Si vos ſens renfermoient des ames inhumaines,
Que de jeunes beautés, moins coupables que vous,
Verroit-on chaque jour expirer ſous vos coups?
Et toi, dont ma fureur ſçut enflamer le zèle,
Cruel Piſanio! tu me fus trop fidèle:
Seul auteur des remords dont mon crime eſt ſuivi,
En m'obéiſſant moins, tu m'aurois mieux ſervi.
Dieux! Si tonnant ainſi ſur ma premiere offence,
Vous aviez dans mon ſang éteint votre vengeance,
Vous m'euſſiez épargné l'horreur de mes regrets;
Et peut-être Imogene eût pleuré ſes forfaits!...

Ah! ſi prompt à punir, votre courroux ſévère
Souvent ſemble annoncer un Juge plus qu'un Pere,
On ſe trompe ſans doute; & de tels châtimens,
Pour les moindres forfaits, préviennent les plus grands!
Ciel! malheur aux mortels qu'épargne ta juſtice;
Ta lenteur leur prépare un affreux ſupplice.....

Poſthumus annonce, en continuant ſon monologue, qu'il a été entraîné dans l'Armée Romaine, pour combattre contre les Bretons: il ne peut s'y réſoudre «. C'» bien aſſez (dit-il) d'avoir maſſacré leur Souveraine! Il ſe propoſe de fuir dans le camp de Cymbeline, ſous l'habillement d'un Payſan, & de mourir au ſervice de ce Monarque. Il offre ſa mort à Imogene, en priant les Dieux de raſſembler en lui la valeur de tous ſes Ancêtres & de la rendre funeſte aux Romains.

Lucius, Jachimo, & l'Armée Romaine paroiſſent d'un côté; l'Armée Bretonne paroît de l'autre. Poſthumus ſuit la derniere, vêtu en ſimple ſoldat. Toutes deux traverſent le Théâtre, & ſortent chacun d'un côté oppoſé. Bientôt après Jachimo, & Poſthumus rentrent en ſe battant. Jachimo eſt vaincu & déſarmé.

JACHIMO, *ſeul.*

Eh quoi, le poids du crime abbat-il le courage?
Depuis que j'ai touché ce funeſte rivage,
Ai-je perdu ma force? & le Ciel irrité
Venge-t-il Imogene, & mon indignité?....
Par qui ſuis-je vaincu, grands Dieux, puis-je le croire?
Un malheureux Soldat?... Quelle tache à ma gloire!..

s Chefs en valeur égalent les Soldats,
nains, que cherchez-vous dans ces fatals Climats?
re courage en vain conquit d'autres Royaumes:
r la premiere fois vous attaquez des hommes ! *

La Bataille continue; les Bretons fuient; & le Roi
mbeline eſt pris.... Bellarius, Guiderius & Arviragus
ivent à ſon ſecours; Poſthumus les ſuit. Ils combat-
t & délivrent le Roi, qu'ils emmenent avec eux.
Lucius paſſe au travers du Théâtre avec Jachimo, &
ogene. Il exhorte la Princeſſe à ſe ſauver. La bataille
perdue.

SCENE II.

POSTHUMUS, UN SEIGNEUR BRETON.

POSTHUMUS racontre à ce Seigneur, l'un des fuiards
l'Armée, de quelle maniere la Bataille, qui étoit per-
e par les Bretons, vient d'être regagnée. Ce ſont trois
connus, qui ont arrêté les fuiards dans un étroit paſſa-
; qui les ont forcés de retourner au combat; & qui
r des prodiges de valeur, après avoir enfoncé les Ro-
ains, ont ſauvé le Roi de leurs fers, & remporté une
ctoire complette....
Après ce récit, Poſthumus raille vivement le Seigneur
reton ſur ſa fuite, & trouve par-là le moyen de s'en
faire.

POSTHUMUS, *ſeul.*

Quelle honte ! un Guerrier, un des Chefs

C

* Je ſçais que la rime n'eſt pas forte régluliere : mais je
'en ai point trouvé qui rendiſſent mieux le ſens de mon
riginal.

de la Nation, oſe ſur le champ de Bataille même, demander des nouvelles du combat à un miſérable ſoldat!.. combien de ſes ſemblables ont aujourdhui ſacrifié leur honneur au ſoin de leur vie, & n'ont peut-être pas moins perdu l'un & l'autre? Et moi, malheureux, qui cherchois par tout la mort, qui la voyois, qui l'entendois par tout, je n'ai pû rencontrer ſes traits! .... Eh quoi, ce monſtre inſatiable, ce ſubtil & dangereux Protée, qu'on trouve tous les jours dans les boiſſons les plus délicieuſes, dans les lits les plus voluptueux, dans les diſcours emmielés des traîtres, fuit un infortuné dans un combat? .... les Guerriers ſont-ils les moindres miniſtres de ce cruel Vautour? .... mon déſeſpoir ſçaura par tout le rencontrer. Je ne ſuis plus Breton, je redeviens Romain, & le reſſentiment des premiers me promet une mort certaine. L'un & l'autre parti m'eſt égal : ma vie eſt ma rançon; & mon ſang ſeul peut appaiſer les mânes d'Imogene!

Deux Officiers de l'Armée de Cymbeline arrêtent Poſthumus, qui ſe dit Romain. Il les irrite par l'audace de ſes réponſes. Ils le conduiſent au Roi, qui le remet entre les mains d'un Geolier.

SCENE III.

Le Théâtre repréſente une priſon, dans laquelle on enferme Poſthumus.

POSTHUMUS, *ſeul regardant ſes fers.*

FUNESTES inſtrumens de la captivité,
Vous devenez pour moi ceux de la liberté :
Vous m'annoncez la mort !..... plus heureux dans mes chaînes,
Qu'un infirme mortel, qu'environnent les peines,
Qu'abandonne l'eſpoir, qu'un frein ſacré contraint :
J'invoque, & je chéris le reméde qu'il craint !
Mon corps chargé de fers, ſouffre moins que mon ame.
Ah ! ſi du repentir la dévorante flâme
Peut la purifier de ſon iniquité,
Ciel ! il me reſte encor des droits ſur ta bonté.....
Entens mes cris ! L'enfant appaiſe ainſi ſon Pere :
Daigne être encor le mien, puiſque je ſuis ſincére,
Où je marche ſans crainte, où je me ſuis livré !
Que voudrois-tu de plus ? & que peut faire encore
Un mortel malheureux, qui te craint & t'adore ?.....

Poſthumus continue ſa priere avec la même ardeur, & ſur le même ton, juſqu'à ce que ſon accablement le plonge dans le ſommeil....*

* *Dans certaines Editions de Shakeſpeare, & même dans celle de M. Theobald, on voit ici*

SCENE IV.

Le Théâtre repréſente la Tente de Cymbeline.

CYMBELINE, BELLARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS, PISANIO, *Courtiſans & Suite du Roi.*

CYMBELINE,

APPROCHEZ-VOUS de moi, vous que les Dieux ont fait naître pour être les reſtaurateurs de ma gloire, & les ſoutiens de cet Empire!... il ne manque plus à ma joie, que de voir ce pauvre ſoldat inconnu dont les exploits ont étonné mes yeux: ce héros, qui n'offrant à l'ennemi qu'un eſtomach découvert, n'avoit d'autre bouclier que ſon courage; & dont le

une apparition du pere, de la mere, & des deux freres de Poſthumus, &c. mais M. Pope croit que cet Epiſode, qui allonge ſans néceſſité ce cinquiéme Acte, n'eſt pas de cet Auteur, & n'a été ajouté que pour amener un ſpectacle capable d'amuſer le peuple. J'ai crû pouvoir me diſpenſer de le rapporter, & avec d'autant moins de ſcrupule, que ces Scènes apocryphes ne contiennent rien d'intéreſſant.

bras

bras terrible portoit partout la mort..... quoi! je le chercherois envain ?..... qu'on ne ſe laſſe point. Celui qui me l'amenera peut compter ſur la fortune la plus brillante.

BELLARIUS.

Jamais tant de valeur ne fut cachée ſous de ſi foibles apparences !

PISANIO.

On l'a cherché vainement parmi les morts & les vivans : ſes traces même ſont ignorées.

CYMBELINE.

Hélas ! je reſte donc chargé de ce que je lui dois.... Vous en profiterez vous autres, à qui je dois autant qu'à lui.... Mais que je ſçache du moins ſur qui vont tomber les effets de la reconnoiſſance la plus légitime. Parlez : qui êtes-vous ?

BELLARIUS.

Seigneur, nous ſommes Gentilshommes ; la *Cambrie* nous a vû naître : c'eſt toute notre Hiſtoire. Nous ne pourrions, ſans bleſſer la modeſtie, ou la vérité ; en dire d'avantage. J'ajouterai ſeulement, que nos actions ne nous ont jamais fait rougir.

CYMBELINE.

Fléchiſſez le genou.... Votre Roi vous fait Chevaliers. Soyez à l'avenir mes amis & mes compagnons d'armes. Vous recevrez bientôt les titres & les dignités que je dois à vos vertus.

Le Médecin, & les femmes de la Reine, viennent apprendre à Cymbeline que cette Princeſſe eſt morte dans les horreurs du déſeſpoir, aprés avoir confeſſé publiquement tous ſes crimes. Elle haiſſoit le Roi, qu'elle n'avoit épouſé qu'à cauſe de ſa Couronne ; Imogene lui étoit odieuſe ; ſans ſa fuite, elle 'auroit fait périr par le po-

ſon; & elle en préparoit autant à ſon mari, dès qu'elle auroit pû parvenir à lui faire reconnoître Cloten pour héritier du Throne : mais la perte de ce fils chéri, ayant renverſé tous ſes projets, le déſeſpoir l'a conduite au tombeau.

Cymbeline frémit à ce récit, qu'il ne croit qu'après avoir interrogé les femmes de la Reine. Il pleure le ſort de ſa fille, en priant le Ciel de lui être favorable.

SCENE V.

Les mêmes Auteurs. LUCIUS, JACHIMO, *& les Priſonniers, ſont amenés devant le Roi.* IMOGENE *eſt à leur ſuite; &* POSTHUMUS *paroît le dernier.*

CYMBELINE.

TU ne viens plus ſans doute, Lucius, pour me demander un tribut honteux? nos Bretons, quoiqu'il leur en ait coûté, viennent de s'en affranchir. Mais le ſang des Guerriers, victimes de la gloire de leur patrie, nous demande vengeance. Celui des priſonniers doit appaiſer leurs mânes irrités. Vous m'entendez, Lucius: ſongez à vous y préparer.

LUCIUS.

N'abuſe point, Seigneur, des faveurs de la fortune. Tu connois les hazards de la Guerre : eux ſeuls t'ont rendu vainqueur. Si les Romains l'étoient, le ſang des vaincus ne ſouilleroit point leurs lauriers..... Mais puiſ-

qu'un ſort fatal les ſoumet à payer leur rançon de leur ſang, il eſt prêt à couler. Un cœur vraiment Romain ne connoît ni la plainte, ni l'abaiſſement... Songe pourtant qu'Auguſte vit, & qu'il eſt Empereur! je n'en dirai pas plus; & tu peux diſpoſer de moi.... mais j'oſerai te demander une grace. Ce jeune homme * eſt né ton ſujet: daigne fixer le prix de ſa rançon. Jamais maître n'eut un ſerviteur plus doux, plus vigilant, ni plus fidèle. Il n'a point combattu contre ſa patrie: que ſa vertu te touche & t'attendriſſe: tu me dois ſa vie ſi tu portes un cœur ſenſible. Après cela, diſpoſe de la mienne: je ſuis vaincu; je ſais mourir.

CYMBELINE, *regardant Imogene.*

Ces traits ne me ſont pas inconnus.... Ils me ſont même familiers..... je te pardonne, & je te prens à mon ſervice..... j'ignore cependant pourquoi je te fais grace, & pourquoi tu me plais?... n'importe, mon cœur s'émeut pour toi: vis, & aime ton nouveau maître. S'il te faut des bienfaits pour t'attacher à lui, tu peux dès à préſent faire l'épreuve de mes bontés. Parle: je t'accorde tout ce qui peut te plaire. Tu peux même choiſir parmi ces captifs celui que tu veux ſauver.

IMOGENE.

Ah, Seigneur! comment puis-je vous remercier?

LUCIUS, *à Imogene.*

Je ne te préviens pas, je vois ce que tu vas faire.

---

* Montrant Imogene.

IMOGENE, *à Lucius, après avoir apperçu Posthumus.*

Hélas! Seigneur, vous vous trompez!..... ce que je viens de voir, (quoiqu'à mes yeux plus cruel que la mort), ôte tout-à-coup à mon cœur la liberté du choix!...

LUCIUS.

Qu'entens-je? l'ingrat m'abandonne..... O jeunesse légère, doit-on compter sur toi?... Mais je le vois chancelant, interdit!..... quel objet l'a frappé?

CYMBELINE, *à Imogene.*

Eh bien, qu'attens-tu? parle, ne crains rien: mon amitié, que chaque instant augmente, n'a rien à te refuser.... Celui que tu regardes, t'est-il connu? t'est-il cher? prononce, il te devra la vie.

IMOGENE.

Hélas, Seigneur! c'est un Romain, qui m'est mille fois plus cher que je ne puis vous l'être... Il est né votre vassal, & peut-être vous touche-t-il encore de plus près.

CYMBELINE.

Les regards que tu jettes sur lui, excitent ma curiosité.

IMOGENE.

Vous sçaurez tout, Seigneur..... mais daignez m'entendre en particulier?....

CYMBELINE.

J'y consens.... quel est ton nom?

IMOGENE.

On me nomme *fidelle.*

CYMBELINE

Sois-le toujours pour moi: tu seras désor-

mais mon Page..... viens je ſuis prêt à t'entendre..... *

BELLARIUS.

Ciel, que vois-je? & quai-je entendu? les morts ſortent-ils du tombeau?.... *Fidele*!.....

ARVIRAGUS.

Jamais pareille reſſemblance n'a frappé mes yeux... qu'en penſez-vous, mon frere?

GUIDERIUS.

Ah! c'eſt lui-même!....

BELLARIUS.

Paix, mes enfans! il nous regarde? nous pouvons nous tromper..... ne nous auroit-il point parlé?...

PISANIO *à part.*

Grands Dieux, c'eſt ma Maîtreſſe!...

CYMBELINE *revient à Imogene.*

Allons, prend place à mes côtés: parle..... Et toi, ** ſonge à répondre nettement, ou je jure par mon Sceptre que les tourmens les plus cruels arracheront bien-tôt la vérité de ta bouche.... Allons, parle-lui ***.

IMOGENE *à Jachimo.*

Dis-moi d'abord, d'où tu tiens cette bague?

POSTHUMUS *à part.*

Hélas! quel intérêt peut-il y prendre?

CYMBELINE *à Jachimo.*

Eh bien, répondras-tu?

---

* Le Roi & Imogene ſe promenent dans le fond du Théâtre.

** A Jachimo.

*** A Imogene.

JACHIMO.

Si tu me vois balancer, toi ſeul en eſt la cauſe.

CYMBELINE.

Moi?

JACHIMO.

Puiſque tu me forces à révéler un ſecret que mes remords cachoient encore, apprend donc que cette bague vient de Poſthumus, que tu as jadis banni injuſtement; & que c'eſt par une trahiſon que j'en ſuis devenu poſſeſſeur... hélas! oſerai-je en dire davantage?....

CYMBELINE.

Acheve ...

Jachimo fait un recit fort détaillé de la maniere dont il a trompé Poſthumus & Imogene. Lorſqu'il eſt prêt à le finir, il reconnoît Poſthumus qui s'étoit approché pour l'entendre.... Ce malheureux Prince entre en fureur, & maudit mille fois Jachimo. Il s'accuſe lui-même au Roi, d'avoir été le meurtrier d'Imogene. Il demande la mort; & dans ſon déſeſpoir, il frappe cette Princeſſe qu'il ne reconnoît pas, & qui l'interrompoit: elle tombe évanouie.

PISANIO.

Ah! Seigneur, ſecourez ma maîtreſſe & la votre!... O Poſthumus! O mon cher maître!... Ce n'eſt que de ce moment, que tu as tué ta chere Imogene!.....

CYMBELINE.

Ciel! veillai-je!...

POSTHUMUS.

Je chancelle, & mon corps ſuccombe ſous le poids des mouvemens qui l'agitent!....

IMOGENE *à Piſanio*

Perfide, ôte-toi de mes yeux! ſouviens-toi du poiſon que tu m'as donné?....

CYMBELINE.

C'eſt Imogene! C'eſt ma fille! je reconnois ſa voix.....

PISANIO.

Ah! Madame, ceſſez de m'accuſer. Si la liqueur que je vous ai donnée étoit un poiſon, je l'ai reçûe de la Reine... la barbare m'avoit trompé....

CORNELIUS.

Je puis juſtifier Piſanio, Madame, La Reine l'a trompé, mais je l'avois trompée elle-même; & au lieu de lui donner les poiſons qu'elle me demandoit, elle n'a reçû de moi qu'une liqueur, dont l'effet, ſans être dangereux, arrêtoit pour un tems l'activité des reſſorts de la vie.

BELLARIUS.

Ah, mes fils!.....

GUIDERIUS.

Ah, mon cher *Fidele*!

IMOGENE *à Poſthumus.*

As-tu pû, cruel, ſoupçonner ton épouſe, & t'en ſéparer pour jamais?

POSTHUMUS.

Digne fruit de mon amour! viens te rejoindre à ton arbre, & n'en tombe jamais tant qu'il vivra?

CYMBELINE.

O ma fille! O mes enfans! accourez dans mes bras, retrouver un pere *.

---

* Imogene ſe jette aux pieds de ſon pere.

BELLARIUS, *à Guiderius & Arviragus.*

Vous aimiez tout deux *Fidele*, mes fils!... je n'en ſuis plus étonné.

CYMBELINE *à Imogene.*

Les pleurs que je répans te ſont garants de ma tendreſſe..... je te la rends toute entiere, la Reine ne vit plus : j'ignore même ce que ſon fils eſt devenu.

PISANIO.

Je puis maintenant, Seigneur, vous dire la vérité. Après le départ de ma maîtreſſe, Cloten m'eſt venu menacer de la mort, ſi je refuſois de lui apprendre le lieu de ſa retraite. J'avois une lettre de Poſthumus, par laquelle il mandoit à Imogene qu'elle le trouveroit au port de *Milfort*. Je donnai la Lettre à Cloten, qui me força de lui prêter en même tems un des habits de mon maître, avec lequel il eſt parti, dans l'affreux deſſein de faire périr le mari, & de ramener la femme..... ce qu'il eſt devenu je l'ignore.

GUIDERIUS.

Je finis ſon Hiſtoire..... Je l'ai tué.

CYMBELINE.

T'en préſervent les Dieux!....

GUIDERIUS.

Je l'ai dit : je l'ai fait.

CYMBELINE.

Qu'entens-je? J'en gémis pour toi. Il étoit Prince: ton aveu te condamne, & t'expoſe à la rigueur des Loix. Malheureux, tu es mort!.....

BELLARIUS.

Arrête, Cymbeline!.... Celui que tu condamnes

lamnes, eſt plus noble que Cloten & auſſi noble que toi. Ordonne qu'il ſoit libre : ſes bras ne ſont point faits pour l'eſclavage.

CYMBELINE.

Prens garde, vieux ſoldat?..... ton audace abuſe de la reconnoiſſance que je te dois. Crains d'allumer ma colere, en comparant mon ſang à celui d'un avanturier inconnu.

BELLARIUS.

Je ne m'en dédis point.

CYMBELINE.

Eh bien! tu périras.

BELLARIUS.

Nous mourrons donc tous trois; mais du moins, avant ma mort, je te ferai connoître que je te diſois vrai..... Te ſouvient-il, ô Cymbeline, d'un de tes ſujets, nommé Bellarius?

CYMBELINE.

Un malheureux banni? un traître?....

BELLARIUS.

Oui, ſans doute, un malheureux banni: mais il ne fut point traître.... Tu le vois.

CYMBELINE.

Dieux! qu'on l'arrête; qu'il périſſe!..... l'Univers entier ne pourroit le ſauver....

BELLARIUS.

J'y conſens. Mais du moins, avant ma mort, paye-moi la nourriture de tes fils...

CYMBELINE.

De mes fils!.... où ſont-ils?....

BELLARIUS *montrant Guiderius & Arviragus.*

Les voilà.

CYMBELINE

Qu'entens-je!.... O Ciel!.... Explique ce miſtére?...

BELLARIUS.

J'étois innocent du crime dont tes flateurs m'avoient accuſé. Le déſeſpoir d'être puni pour avoir été trop fidéle, m'inſpira le déſir de me venger de toi, en te privant de ta poſtérité. Eriphile ſeconda mon deſſein: elle fut leur nourrice; & depuis vingt ans, je leur tiens lieu de pere.... Juge ſi les ſentimens que je leur ai donnés ſont indignes de toi!..... prononce maintenant ſur leur ſort, & ſur le mien.

CYMBELINE.

Tu pleures!.... Ah, que crains-tu?.... puis-je aſſez te récompenſer? Quoi.... je retrouverois mes fils!..... Quoi, je les verrois devant mes yeux? ce ſeroient ces braves guerriers?

BELLARIUS.

Il eſt aiſé de t'en convaincre.

CYMBELINE

Oui, ſans doute: Guiderius, mon fils aîné apporta en naiſſant une étoile ſanguine derriere le col?

BELLARIUS.

Reconnois ton ſang, en voyant cette marque..... tous les deux ſont à toi.

CYMBELINE

Quel heureux Roi, quel heureux pere, vit jamais luire un jour plus fortuné? mon cœur ne contient plus ſa joie!... Cher Bellarius! ô mes fils! ô ma fille! je meurs, & je renais dans ces tendres embraſſemens!... cependant, ma chere Imogene, cet heureux jour te coûte une couronne?

IMOGENE.

Non, Seigneur : j'y gagne plutôt deux Empires..... Ah! mes aimables freres, euſſions-nous crû de nous revoir ainſi ? Ce nom de frere, m'étoit jadis bien doux : il l'eſt bien plus encore.

CYMBELINE.

Quoi, vous vous connoiſſiez ?.....

ARVIRAGUS.

Oui, Seigneur : c'eſt dans notre caverne, où le hazard l'avoit conduite, qu'elle a pris ce prétendu poiſon de la Reine, & que nous l'avions crû morte.

CYMBELINE.

Rare effet du hazard, & de la force du ſang !.. quand pourrai-je entendre tout le détail d'une hiſtoire auſſi intéreſſante ?.... Comment, & où vous avez vêcu ; comment ma fille ſe trouve au ſervice de Lucius ; le motif de ſa ſéparation d'avec ſes freres ; comment elle les a rencontrés d'abord ; pourquoi elle s'eſt ſauvée de la Cour ; ce qui vous a fait quitter vos forêts, pour venir à la guerre ; & mille autres circonſtances dépendantes de tant d'événemens ?.... mais le tems ni le lieu, ne me le permettent pas..... Regardez Poſthumus enyvré de la vue d'Imogene ! Regardez-là jetter les plus tendres regards ſur lui, ſur ſes freres, ſur Lucius & ſur moi ! Un nouveau Soleil ſemble éclairer ces lieux : tout en un inſtant vient d'y changer de face !... Courons au Temple ; que les autels fument de notre encens, & de nos ſacrifices. Et toi, Bellarius, ſois à jamais mon frere !.... Vous, captifs, ſoyez libres, partagez ma joie.

IMOGENE *à Lucius.*

Seigneur, attendez tout déformais de ma reconnoiſſance.

LUCIUS.

Je ſuis heureux, en vous voyant heureuſe!

CYMBELINE.

Il ne manque plus ici que le pauvre ſoldat, qui m'a ſi bien ſervi dans la Bataille.

POSTHUMUS.

Vous le voyez, Seigneur,..... Jachimo que j'ai déſarmé, & que j'aurois pû tuer, peut en parler mieux qu'un autre.

JACHIMO.

Je ſuis encor à ta merci!..... mon ame déchirée combattoit contre moi..... de grace, prens cette vie que je rougis de te devoir! Tiens voilà ta bague, & le bracelet de la plus vertueuſe femme de l'univers.

POSTHUMUS.

Léve-toi! je ne veux d'autre avantage de ma victoire, que celui de te pardonner... vis, & ſois plus ſincere.

CYMBELINE.

Couronnons ce grand jour, par une heureuſe paix..... Lucius, quoique vainqueur, je veux bien acquiter le tribut, que je dois à Céſar: la Reine ſeule m'en avoit empêché..... que cette paix ſoit annoncée à mes ſujets; que les aigles Romaines ſe mêlent aux enſeignes Bretonnes, en traverſant la Ville de *Lud* pour aller au Temple du Grand *Jupiter*, & que les fêtes les plus brillantes ſoient le ſceau de notre union, & de notre joie!

JULES-CÉSAR,

TRAGEDIE

DE

SHAKESPEARE.

PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR.
OCTAVE-CÉSAR.
MARC-ANTOINE.

BRUTUS.
CASSIUS.
CASCA.
CICERON.
TREBONIUS.
LIGARIUS.
DECIUS-BRUTUS.
CIMBER.
CINNA.
FLAVIUS.
MURELLUS.
} Sénateurs, conjurés contre Céſar.

ARTEMIDORE, Aſtrologue.

MESSALA, TITINIUS, } Amis de Brutus, & de Caſſius.

CINNA, le Poëte.

LUCIUS, Domeſtique de Brutus.

CALPURNIE, femme de Céſar.

PORCIE, femme de Brutus.

PLÉBÉÏENS, GARDES, SUITE, &c.

La Scene eſt à Rome, à Sardis, & dans les champs de Philipes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Rue de Rome.

FLAVIUS, MURELLUS.

CES deux Tribuns, jaloux de la gloire de Céſar, dont le triomphe ſe prépare, parcourent les rues de Rome, dans le deſſein, d'empêcher le peuple de s'aſſembler & d'augmenter la pompe de cette Fête. Quelques artiſans * plus entêtés, & plus curieux que les autres, paroiſſent ne ſe rendre qu'avec peine aux ordres des Tribuns, qui leur parlent ainſi :

MURELLUS.

Quel eſt donc, Plébéïens, le motif de votre joie ?... Quelles richeſſes votre Ceſar appor-

* *Un Charpentier entr'autres, & un Savetier.*

te-t'il? Quels Rois captifs attachés à son ch
vont illuſtrer ſon Triomphe?... Qu'admirez-
vous en lui, ſtupides que vous êtes? Avez
vous donc oublié Pompée, ou ne l'avez-vo
vous point connu?... O Peuple ingrat! com
bien de fois n'avez-nous point monté ſur l
faîte de nos maiſons, de nos Temples, & d
nos tours, pour jouir de ſa vûe? Combien d
fois, courant à ſa rencontre, avec vos enfan
dans vos bras, n'avez-vous pas fait retenti
les airs de vos acclamations, & de ſes louan-
ges? Jamais le Tibre, fidele écho de vos chant
de victoire, en a-t-il répété de plus fréquens,
& de plus ſincères?..... Et pour qui donc
quittez-vous aujourd'hui vos travaux? Pou
qui vous vêtez-vous de vos habillemens le
plus riches? pour qui ces fleurs dont vous
jonchez les rues? Eſt-ce pour cacher le ſang
de Pompée qui les baigne encore, & pour
applaudir aux forfaits de ſon boureau?.....
Fuyez, malheureux! Rentrez dans vos mai-
ſons. Couvrez-y vos têtes de cendre! & ſonge
à calmer les Dieux, que votre ingratitude ir-
rite, & fait tonner ſur nous?... *

* Les Tribuns contens de l'effet de leur harangue, vont en faire autant dans les autres quartiers de Rome, où il ſe propoſent d'arracher les images de Céſar, & de renverſer ſes trophées. Tout ce qui peut frapper les yeux du peuple, & diſpoſer ſon cœur en faveur de ce Héros, leur paroît trop dangéreux pour être épargné.

* *Le peuple ſe retire.*

SCENE II.

CÉSAR *se préparant au triomphe, avec* ANTOINE, CALPURNIE, PORCIE, DECIUS-BRUTUS, CASSIUS, CASCA, *un* ASTROLOGUE, *& à leur ſuite*, MURELLUS & FLAVIUS.

CÉSAR appelle Calpurnie. Il la prie de ſe placer de maniere que le Char d'Antoine puiſſe la toucher en paſſant *..... On entend une voix dans la foule, qui appelle Céſar à pluſieurs repriſes. Céſar fait approcher cet homme, qui lui dit de ſe défier des *Ides de Mars*. Il le traite de viſionnaire, & continue ſa marche.

* Les Romains croyoient qu'une femme ſtérile devenoit féconde, ſi elle étoit touchée par le Char d'un Triomphateur allant au Capitole, par la voie ſacrée *.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS.

CASSIUS.

VOULEZ-VOUS voir toute la cérémonie?

BRUTUS.

Moi ? non.

CASSIUS.

Si je vous en priois ? . . .

BRUTUS.

Ces sortes de fêtes m'ennuyent. Elles pourroient m'amuser, si je ressemblois à Antoine, & si j'avois sa legereté. . . Mais je ne veux pas vous gêner, cher Cassius : Je vous quitte.

CASSIUS.

Je vous observe depuis quelque temps, Brutus ; & je ne vois plus dans vos yeux cet air de candeur & de confiance auquel vous m'aviez accoutumé ! . . . Vous devenez trop froid, & trop réservé avec vos amis.

BRUTUS.

Vous vous trompez, cher Cassius : Mes amis me sont toujours chers ; mes regards sombres ne tombent que sur moi-même. J'ai, depuis peu, l'esprit agité de différentes passions ; & mes chagrins particuliers influent peut-être sur mon extérieur, Mais, aux Dieux ne plaise, que mes amis se ressentent de la guerre

teſtine qui déchire le cœur du malheureux rutus !

CASSIUS.

Ami, je me ſuis donc trompé ; & cette mé-iſe fatale a renfermé dans mon ſein des ſen-mens & des idées dont j'ai craint de te faire art. ... Dis-moi, Brutus, vois-tu quelquefois on viſage ?

BRUTUS.

Non. L'œil ſe voit-il lui-même, ſi ce n'eſt ar la réflection de quelque matière étrangè-e ?... Que prétens-tu dire ?

CASSIUS.

Il eſt triſte pour toi, & plus encore pour ous, que Brutus manque d'un miroir fidéle : y verroit ſans doute l'ombre de ſa grandeur u'il ignore lui-même, & qui n'eſt cachée qu'à es yeux. ... que de nobles Romains (excepté e Grand Céſar) forment des vœux ſincères our que Brutus apprenne enfin à ſe connoî-re ;

BRUTUS.

Hélas, à quoi veux-tu m'expoſer ?... Suis-e ſûr de trouver én moi, ce que tu prétends ue j'y cherche ?

CASSIUS.

Daigne donc écouter ton ami : il va t'appren-re à te connoître. Mes mœurs ne te ſont oint ſuſpectes, je ne ſuis point flatteur : d'où aîtroit ta défiance ? .... *

BRUTUS.

O Ciel ! qu'entends-je ?.... Céſar ſeroit-il Roi ?

* On entend des cris d'acclamation derriere le Théâtre.

CASSIUS.

Le choix t'affligeroit, puiſque tu paroi
craindre.

BRUTUS.

Je l'avoue. J'aime pourtant Ceſar !... Ma
pourquoi me retenir ici ? qu'as-tu donc à m
dire ? s'il s'agit du bien de la République
parle : que la mort, & l'honneur paroiſſe
dans tes yeux : Tu me verras braver l'une, e
me livrant à l'autre.

CASSIUS.

Je retrouve Brutus !... Ecoute : C'eſt l'hon
neur ſeul qui va te parler.... j'ignore ce qu
tu penſes de cette vie, & le ſentiment du vu
gaire à cet égard m'eſt encore plus indifférent
mais quant à moi, cher ami, j'aime autan
ne pas être, que de vivre ſoumis aux loix d
mon égal. Nous ſommes nés libre comm
Ceſar, nous avons eu la même éducation, &
le froid des hyvers ne nous épouvante pas plu
que lui... Un jour, que le Tibre en fureur,
ſembloit menacer nos murailles : Oſerois-tu,
me dit Ceſar, affronter comme moi le péril,
de le traverſer à la nage ?... Il n'avoit point
achevé ſon défi, que j'étois dans le fleuve.
Il m'y ſuivit, je l'avoue, & ſes bras nerveux
ſembloient d'abord aſſujettir l'Onde mugiſſante.
Mais ſes forces ceſſerent bien-tôt de ſeconder
ſon courage : il implora mon aide. Cet *An-
chiſe* trouva en moi un nouvel *Enée* ; mon dos
le porta ſur la Rive ; & cet homme, que nous
regardons aujourd'hui comme une Divinité,
ſeroit mort depuis long-temps, ſi Caſſius eût été
moins généreux !... Que dis-je ? Ne l'ai-je
pas vu, depuis, ſur le bord du tombeau, lors-

il fut malade en Eſpagne? N'ai-je pas été moin de ſa foibleſſe? N'ai je pas vu ce Dieu oderne, tremblant & prêt à ſuccomber ſous poids de ſes infirmités?... Dieux immorls! ſouffrirez-vous long-temps qu'une ſi foie créature uſurpe l'encens & les honneurs ui ne ſont dûs qu'à vous?...*

BRUTUS.

Encore des acclamations! Encore des cris e joie!... Quels ſont donc ces nouveaux onneurs?

CASSIUS.

C'eſt un nouveau Coloſſe, quî prétend acbler l'univers de ſon poid. Ce n'eſt plus que ous lui qu'il nous ſera permis de traîner une vie nguiſſante; & la mort ſeule pourra fixer un erme à notre honte!... Les Romains autrefois étoient maîtres de leur ſort: Ceſar, pour ux, n'auroit été qu'un homme. Ils ſont eſclaves aujourd'hui! Eſt-ce au deſtin qu'il faut 'en prendre? Non, Brutus; non, cher ami, 'eſt à nous ſeuls!... *Brutus*.... *Ceſar*.... Qu'a donc ce dernier nom de plus formidable que l'autre? Frape-t-il l'ame d'un ſon plus impoſant? Imprime-t-il plus de reſpect?... Quel eſt donc le fatal caractère qui rend Ceſar ſi grand à nos yeux?... O honte de nos jours! O Rome! Qu'eſt devenue la vertu de nos peres? O murs ſacrés! eſt-ce d'un ſeul mortel que vous tirez votre gloire? Fûtes-vous élevés, pour garder un Tyran?... Jadis un autre Brutus ſçut vous venger!

* On entend de nouvelles acclamations.

BRUTUS.

Arrête, Caſſius.... Ton amitié ne m'eſt point ſuſpecte ; & je t'entends. Ceſſe de m'émouvoir ; je te dévoilerai bientôt mon ame. Le temps n'eſt pas encore arrivé. Nous nous reverrons bientôt, & tu trouveras ma réponſe digne de moi.... En attendant, apprens du moins, que Brutus n'eſt point né pour ſervir.

CASSIUS.

Brutus, il me ſuffit. Je rends graces aux Dieux, de ce que ma foible éloquence a pu échauffer le cœur de mon ami.

SCENE IV.

CÉSAR *traverſe le Théâtre, en Triomphe.*

BRUTUS, CASSIUS.

BRUTUS.

LA cérémonie va finir : Ceſar retourne chez lui.

CASSIUS.

Arrêtons Caſca au paſſage ; quand ſa mauvaiſe humeur ſera diſſipée, il nous rendra compte de tout ce qui vient de ſe paſſer.

BRUTUS.

J'y conſens.... Mais, que vois-je, chez

Caſſius ? Regarde Ceſar : le chagrin eſt peint ur ſon viſage ; chaque pas ſemble épaiſſir les ides de ſon front ; ſes flateurs ont l'air conſ- erné ; Calpurnie pâlit ; & jamais le Capitole e vit lancer, à Ciceron contredit, des regards lus enflamés.

CASSIUS.

Caſca nous dévoilera bientôt tout ceci.

CESAR.

Antoine ? .... ne laiſſez approcher de moi ue des hommes bien nourris, & d'une phi- ionomie riante. L'auſtére & maigre Caſſius, ne lance des regards qui me déplaiſent. Il rêve rop. Ces ſortes de caractères attrabilaires ſont oujours dangereux.

ANTOINE.

Ne le crains pas, Ceſar : il eſt auſſi vertueux ue noble.

CESAR.

Je ne l'appréhende pas, mais je voudrois u'il eût plus d'embonpoint. ... Si j'étois uſceptible de crainte, ce ſeroit le ſeul hom- me que je voudrois éviter. Il lit beaucoup ; l refléchit encore plus ; & il étudie trop es hommes. Son humeur eſt différente de la ienne, mon cher Antoine.

Caſſius n'aime ni la muſique, ni les plaiſirs ; on front rarement ſe déride ; & lorſqu'il fait ant que de rire, il ſemble qu'il ſe moque de ui-même ; & qu'il ſe le reproche comme une oibleſſe. Cette eſpece d'hommes, en un mot, ne porte jamais un cœur ouvert ; leur caractère eſt toujours dangereux, & ne ſouffre qu'impa- iemment un Supérieur. Quoiqu'il en ſoit, je 'indique plutôt ce qu'on peut craindre, que ce

que je crains : Je rougirois, si je ceſſois d'ê
Ceſar. . . . Je veux pourtant que tu me diſes f
cérement ce que tu penſes de lui.

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

CASCA, *à Brutus.*

VOUS m'avez tiré par le manteau ? . . .
Qu'ayez-vous à me dire ?

BRUTUS.

Dis-nous cher Caſca ce qui eſt arrivé, &
cauſe de la mauvaiſe humeur de Céſar.

CASCA.

Pouvez-vous l'ignorer ? N'avez-vous p
ſuivi le triomphe ?

BRUTUS.

T'interrogerions-nous ?

CASCA.

Eh bien, apprenez donc qu'on a préſent
une couronne à Ceſar ; qu'il l'a rejettée d'u
ſigne de main ; & que le peuple charmé de ſ
modération, a fait retentir l'air de mille cris d
joie. Cette comédie a été jouée à trois diffé
rentes repriſes : Antoine a toujours offert l
couronne à Ceſar, Ceſar l'a toujours refuſée, &
le

peuple a toujours applaudi à ſon refus. Quoi-
il en ſoit, Ceſar n'en étoit que plus piqué
ntre le peuple; & ſon dépit a été porté au
oint; qu'il a été ſuivi d'un évanouiſſement
ngereux. . . .

Caſca achéve d'inſtruire très-amplement Brutus & Caſ-
s de tout ce qui s'eſt paſſé en cette occaſion. Mais j'ai
û pouvoir abréger cette Scène, qui n'a plus rien d'in-
reſſant, ni de néceſſaire pour l'intelligence de la Piéce.
utus invite Caſca à dîner chez lui pour le lendemain.
ès que ce dernier eſt ſorti, Brutus ne peut s'empêcher
témoigner à Caſſius combien il eſt étonné de la fé-
cité, & de la péſanteur de Caſca. Caſſius répond, qu'il
en vaut que mieux pour l'exécution, & que cette ruſ-
cité n'empêche pas Caſca d'être bon patriote, & plein
jugement.

Brutus ſort, en donnant rendez-vous chez lui à Caſſius.
aſſius reſte ſeul.

Il eſt charmé d'avoir ébranlé Brutus, parce que ce
omain eſt aimé de Céſar, & qu'il à un accès libre
près de lui..... Il ſe propoſe de faire écrire, dès-la
uit même, pluſieurs billets, par différentes mains, dans
ſquels il paroîtra que Rome n'a plus de reſſource que
ns la vertu de Brutus, pour s'affranchir du joug de
éſar. Il veut faire jetter ces billets dans la Maiſon de
utus; & il ſe flatte d'achever, par ce moyen, d'aigrir
d'élever ſon ame.

SCENE VI.

On entend plusieurs coups de Tonnerre; CASCA *paroît, à la lueur des éclairs, l'épée à la main;* CICERON *paroît ensuite.*

CICERON.

BON soir, Casca. Venez-vous de reconduire Cesar ?... Pourquoi donc vous vois-je tout essoufflé ? Quel est cette terreur peinte dans vos regards ?

CASCA.

Quoi ! les fondemens de la terre sont ébranlés, & Ciceron est tranquille ?... J'ai vu d'horribles tempêtes, & l'Océan furieux prêt à engloutir l'Univers : mais je ne vis jamais le Ciel d'accord avec les autres Elémens, seconder leur fureur par un déluge de feu !... Ou les Dieux sont divisés entr'eux, mon cher Ciceron, ou les crimes des mortels ont enfin forcé les Dieux à jurer leur ruine. Quels sinistres objets viennent de frapper mes regards !

CICERON.

Quels sont donc ces autres objets, capables d'effrayer Casca ?

CASCA.

J'ai vu la main d'un esclave, élevée vers le Ciel, s'enflamer tout à coup & brûler comme une torche ardente, sans qu'il en ressentît

moindre douleur, ni que ſa main en fut of-enſée!.... Un inſtant après (mon épée n'eſt as rentrée depuis dans le foureau) paſſant au-rès du Capitole, je ſuis tout à coup frappé 'un trait de lumiere, & j'apperçois un Lion errible qui marche à mes côtés. Plus loin, e vois ſur un monceau de terre, un groupe de emmes glacées de frayeur, & dont l'aſpect hi-leux m'épouvante! Des hommes affreux, di-ent-elles, environnés de flammes, parcourent es rues de Rome: Tout frémit, tout fuit, out eſt confondu!...

CICERON.

Les hommes interprétent ſouvent de pareils événemens conformément à leurs idées, & cher-chent toujours du myſtère dans les choſes qui n'en ſont pas ſuſceptibles.... Ceſar va-t'il de-main au Capitole?

CASCA.

Oui. Il a dit à Antoine, de vous en avertir.

CICERON.

Bon ſoir Caſca. Le tems n'invite pas à reſter davantage dans la rue.

CASCA.

Adieu.

SCENE VII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

QUI eſt-là?

CASCA.

Un Romain..... C'eſt toi Caſſius?... Que dis-tu de cette nuit?

CASSIUS.

Elle eſt belle, pour un honnête homme.

CASCA.

Qui peut voir, ſans étonnement, le Ciel ſi courroucé?

CASSIUS.

Ceux qui connoiſſent les crimes du monde... Quand à moi, j'ai affronté tranquillement toutes les horreurs de cette nuit, en par courant les rues de Rome. Cet eſtomach, que tu vois découvert, bravoit ainſi la foudre: & quand le Ciel, ouvrant ſon ſein, vomiſſoit des torrens de feu, le mien étoit en butte à ſes coups redoublés.

CASCA.

Pourquoi braver le Ciel?... L'homme n'eſt-il point fait pour craindre & reſpecter la colere des Dieux? Leurs châtimens même, ne ſont-ils pas un gage de leur amour pour les mortels?

CASSIUS.

Tes ſens ſont engourdis, cher Caſca! Ces vives étincelles de grandeur, qu'exhale l'ame

un vrai Romain, ſont éteintes en toi, ou
illent ſans effet..... Tu trembles, tu pâlis,
tes regards troublés n'expriment plus rien
ue la ſurpriſe & la terreur. C'eſt le couroux
es Dieux qui t'épouvante; ce ſont des prodi-
es qui t'étonnent!... Mais ſi tu réfléchiſſois;
ton ame innocente, affranchie des préjugés
ulgaires, remontoit à la cauſe de ces événe-
ens, ils te frapperoient moins. Ces feux cé-
ſtes, ces monſtres inconnus, ces tombeaux
uverts, & tous ces autres prodiges, qui pa-
iſſent à tes yeux renverſer le cours ordinaire
la nature, ne ſeroient pas plus ſurprenans,
our toi, que tout ce que tu as vu faire à un ſeul
omme, à un mortel enfin, dont l'Eſtre n'eſt
s plus noble que le tien!.... La puiſſance du
iel te frappe; & celle d'un homme ne t'é-
nne pas? Le couroux de l'un, qui t'avertit,
effraye; & les fers que l'autre te forge à tes
eux, te trouvent inſenſible & ſtupide?.....
uvre les yeux, Caſca, Penſe, & ceſſe de
embler.

CASCA.

Eſt-ce de Céſar, que tu prétens parler?

CASSIUS.

Et qu'importe de qui, dès que les Romains
nt ceſſé d'être hommes!..... Nos bras ſont
ourtant auſſi vigoureux que l'étoient ceux
nos Pères; mais leur ame a dégénéré: C'eſt
lle de nos meres, qui nous anime aujour-
hui! Le joug que nous portons ſi lâchement,
ſuffit-il pas pour t'en convaincre?

CASCA.

Dieux!... Sçais-tu, que ce Céſar doit être
main élû Roi par le Sénat? Sçais-tu, qu'à

la réſerve de l'Italie, ſon front par tout ailleurs doit paroître orné d'une Couronne?

CASSIUS.

Non: Mais je ſçais ce que peut ce poignard *. Caſſius ſeul doit briſer les fers de Caſſius. C'eſt par ce fer, juſtes Dieux, que vous rendez le foible redoutable, aux plus forts! C'eſt par lui, que vous purgez la terre des Tyrans qui l'oppriment!.... Quelle tour inacceſſible, quels murs d'airain, quels donjeons, quelles chaînes l'induſtrie humaine peut-elle oppoſer à une ame mâle, que la vengeance inſpire & conduit? Eſt-il quelques obſtacles, pour qui ne craint point la mort!... Si Céſar eſt ton Roi, il ne ſera jamais le mien, tant qu'un ſeul coup pourra rompre mes chaînes.

CASCA.

Je le puis comme toi: chacun porte en ſon bras l'inſtrument de ſa liberté.

CASSIUS.

Eh pourquoi donc Céſar oſe-t-il aſpirer au Trône? pourquoi la tyrannie oſe-t-elle éclater?.... c'eſt qu'il connoît ta foibleſſe, mon cher Caſca: c'eſt qu'il mépriſe les Romains: Céſar n'eſt Tyran, que parce qu'il trouve partout des lâches. C'eſt un lion, qui n'eſt terrible, qu'autant qu'il ſe voit redouté.... Superbe Rome, qu'eſt devenue ta ſplendeur? Les rayons de ta gloire étoient-ils deſtinés pour faire briller Céſar ſeul?.... Mais que dis-je, ô douleur!

* Il le tire du fourreau.

ns quel abîme un transport dangereux va-t-il
e plonger? Je parle peut-être à un de ses es-
aves?... Eh bien, je prévois ta réponse.... Tu
ux frapper: je t'attends.

CASCA.

Tu parle à Casca: il n'est point délateur.....
assius, reçois ma main: sers, venge ta patrie.
es pas seront toujours suivis des miens.

CASSIUS.

Je reçois ta promesse: elle vaut un serment...
pprens maintenant, cher Casca, que l'Elite
e la Noblesse Romaine partage le danger de
tte entreprise. On m'attend même, à ce
oment, sous le portique de *Pompée*. Cette
uit affreuse favorise le secret de notre confé-
nce: profitons-en *.

CASCA *à Cassius.*

Arrête: cachons-nous; j'entens quelqu'un...

CASSIUS.

C'est Cinna: je le reconnois; il est de nos
mis... Où cours-tu, Cinna;

CINNA.

Je te cherchois..... qui est-là?... *Métellus*
Cimbert?.....

CASSIUS.

Non, c'est Casca, qui se joint à nous.

CINNA.

J'en suis charmé..... quelle nuit, chers
mis!...

CASSIUS.

Ne suis-je pas attendu?

* Cinna entre.

CINNA.

Oui, tu l'es.... O Caſſius! que ne peux-tu gagner le noble Brutus!.....

CASSIUS.

Tu ſeras ſatisfait. Prends ce papier, Cinna; jette-le dans la Chaire du Préteur: Brutus le trouvera. Jette celui-ci ſur ſa fenêtre; & colle cet autre à la ſtatue du vieux Brutus. Viens enſuite nous rejoindre au Portique de Pompée où nous t'attendrons tous *.

Viens, Caſca. Avant que le jour paroiſſe, nous irons chez Brutus. Encore cette tentative il eſt à nous.

CASCA.

Tu as raiſon: il eſt aimé du peuple. Ce qu'on blâmeroit en nous, ſera toujours reſpectable en lui.

CASSIUS.

Tu penſes comme moi... Partons: il eſt minuit ſonné. Eveillons-le avant le jour, & ſoyons ſûr de lui.

---

* Cinna ſort.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Jardin de Brutus.

BRUTUS.

LUCIUS, éveille toi? viens... je ne puis diſ-
rner, par des Etoiles, quelle heure il peut
re maintenant.... Lucius?.... que n'ai-je le
faut de dormir auſſi profondément!

LUCIUS.

Appellez-vous, Seigneur?....

BRUTUS.

Porte de la lumiere dans mon cabinet; &
ns m'avertir, lorſqu'elle y ſera.

Seul.

Il faut que Céſar meure..... non pas pour
oi, mais pour la République: ai-je quelque
et de le haïr?.... Il faut qu'il meure! quel
ſon crime? Il voudroit être Roi!.... Mais
déſir le rend-t-il coupable, dégrade-t-il ſon
e, avilit-il ſon caractére? c'eſt ce qu'il faut

examiner..... C'eſt, dit-on, la chaleur du Soleil qui fait éclore la vipére? arrêtons nous à cet objet..... Couronner Céſar! ne ſeroit-ce pas donner un dard au ſerpent? ne ſeroit-ce pas nous expoſer à ſa piqûure mortelle! le pouvoir d'agir impunément, n'eſt-il pas toujours dangéreux? ſans doute, c'eſt l'écueil de l'homme..... Rendons pourtant juſtice à Céſar; je n'ai guére vû ſa raiſon ſoumiſe aux premiers mouvemens de ſon cœur. Mais cela ne décide rien pour l'avenir..... Un jeune ambitieux, ne conſidére l'humilité, que comme un *eſcalier* qui mene à la fortune: il en franchit tous les dégrés ſans peine & ſans dégoût apparent. Mais en a-t-il atteint le terme, il regarde avec mépris l'inſtrument de ſa grandeur; il dédaigne la terre, & ſa tête ſuperbe eſt déjà dans les Cieux!..... Tel ſeroit Céſar. Il faut donc l'arrêter, & ce motif ſuffit pour juſtifier notre entrepriſe..... Ecraſons le Serpent, avant qu'il ſoit éclos.

LUCIUS.

Seigneur, vos ordres ſont exécutés.... Mais voici un papier que j'ai trouvé ſur votre fenêtre, & qui ſûrement n'y étoit pas hier.

BRUTUS.

Donne, & va te recoucher: il n'eſt pas jour encore..... Mais, dis-moi: n'eſt-ce pas demain les *Ides de Mars*?

LUCIUS.

Seigneur, je l'ignore.

BRUTUS.

Regarde le Calendrier, & reviens, me le

dire *..... Les ténèbres ne ſont pas aſſez épaiſſes pour m'empêcher de lire: voyons **....

Brutus, tu dors!.... Eveille-toi, ſonge à ce que tu es!.... Veux-tu que Rome?.... Parle, frappe, punis!

Ces reproches ſont juſtes: je le ſens.....: *Veux-tu que Rome?....* Ah, je puis ſuppléer à ce qu'on n'oſe dire ici! *Veux-tu que Rome gémiſſe ſous le joug d'un de ſes Citoyens? tes Ancêtres l'ont affranchie des fers de Tarquin: montre-toi digne d'eux.... Parle, frappe, punis!...* Oui! Rome je vais parler! oui Rome, je vais frapper! ſi ton ſalut dépend d'un homme, tu le tiendras de la main de Brutus!...

LUCIUS, *rentre.*

Seigneur, c'eſt aujourd'hui le quatorziéme jour du mois.

BRUTUS.

Tant mieux..... Mais on frappe?... vois qui c'eſt ***..... Depuis que Caſſius m'a parlé de Céſar, le ſommeil n'a pû fermer mes yeux... Que l'homme eſt foible! faut-il que l'intervalle qui ſe rencontre entre la réſolution d'un projet dangéreux & ſon exécution, ne ſoit jamais rempli que de ſonges ſiniſtres, & de chimères effrayantes?.... faut-il qu'il frémiſſe à chaque inſtant à l'aſpect des dangers qui ſe multiplient. Il les ſurmonte, il eſt vrai: mais ſon cœur ſemblable à un Etat que déchire une

* Lucius ſort.
** Il ouvre la lettre.
*** Lucius ſort.

guerre inteſtine, eſt-il moins accablé des divers mouvemens qui l'agitent encore?....

LUCIUS *rentre.*

Seigneur, Caſſius demande à vous voir.

BRUTUS.

Eſt-il ſeul?

LUCIUS.

Non, Seigneur, ſa ſuite eſt nombreuſe.

BRUTUS.

Te ſont-ils connus?

LUCIUS.

Ils ont le bonnet enfoncé dans la tête, & le viſage tellement couvert de leurs manteaux, que je n'ai pû reconnoître aucun d'eux.

BRUTUS.

Qu'ils entrent.... ce ſont les Conjurés.... O conſpiration, les ombres de la nuit même te trouvent timide, elles qui ſemblent raſſurer tous les autres crimes! quelle Caverne aſſez obſcure peut donc te dérober à la clarté du jour? ah, couvre ton viſage du maſque de la grandeur, & de la probité, ſans quoi l'*Erèbe* même n'eſt pas aſſez profond pour te cacher aux regards des mortels!

SCENE II.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS, TREBONIUS.

CASSIUS.

Bon jour, Brutus.... n'avons-nous point troublé votre repos.

BRUTUS.

Vous me trouvez debout; le ſommeil n'eſt plus fait pour moi. Vos compagnons me ſont-ils connus?

CASSIUS.

Oui: chacun d'eux vous honore; Chacun d'eux ne fait des vœux, que pour voir Brutus répondre à la haute idée que la nobleſſe Romaine a de ſes vertus. Voilà Trebonius, Décius Brutus, Caſca, Cinna, & Métellus, Cimber.

BRUTUS.

Ils ſont les bien venus..... Mais quelle affaire aſſez importante vous arrache au repos de la nuit?

CASSIUS *à ſes Compagnons.*

Lui dirai-je de quoi il s'agit? *.....

* *Ils lui marquent, par un ſigne, qu'il peut*

BRUTUS.

Amis, que chacun de vous me donne la main.

CASSIUS.

Jurons de nous être fidèles.

BRUTUS.

Non, Cassius, point de sermens. Si le danger de la République, si ce que nous souffrons, si ce que nous craignons de souffrir encore, ne sont pas des motifs suffisans pour enflâmer nos ames: rompons, dès-à-présent, un projet mal concerté; que chacun se retire chez soi, & que la tirannie exerce son empire sur des Citoyens dignes de l'esclavage... Mais si la crainte des opprobres est suffisante pour échauffer & ranimer les cœurs pusillanimes, pour endurcir celui des femmes mêmes: quels aiguillons, chers Citoyens, trouvez-vous plus pressans, & plus capables d'assurer à la fois la liberté de Rome & votre vengeance? un vrai Romain connoît-il d'autre lien que celui de sa parole? la probité qui s'engage, tient toujours sa promesse; la mort seule peut l'en affranchir. Laissons les sermens aux P.... aux lâches, aux perfides, à la vieillesse, & aux ames que la honte ou la misere ont avilies! que les courages douteux jurent de faire le mal: ils rempliront peut-être leur engagement.... Mais nous que l'honneur guide; nous, dont la gloire & le

---

parler. Pendant que Cassius parle bas à Brutus, les Conjurés diſſertent ſur la partie de l'hémiſphère où le Soleil ſe léve.

lut de la Patrie arme aujourd'hui le bras : ouillerons-nous tout ce qu'une telle entrepriſe de noble, en nous aſſurant les uns des autres, ar le honteux lien des ſermens?....

CASSIUS.

Ne conviendroit-il pas de nous aſſocier Cicéron?

METELLUS.

Oui, ſans doute: ſa réputation, & ſes cheveux blancs, peuvent beaucoup ſur l'eſprit du peuple. On croira que ſa tête dirige nos bras; & la gravité de ce grand homme, diſſipera les préjugés que notre jeuneſſe peut faire naître.

BRUTUS.

Gardez-vous de cet homme..... Un projet inventé par tout autre que lui, ne fut jamais de ſon goût.

CASSIUS.

N'y penſons donc plus.

DÉCIUS-BRUTUS.

Nous bornons-nous à Céſar ſeul?....

CASSIUS.

Décius a raiſon: Antoine aime trop Céſar; il en eſt trop aimé.... ſi nous l'épargnons, il peut nous perdre tous: qu'il tombe avec ſon idole!

BRUTUS.

Non, cher Caſſius: on nous croiroit barbares. Frapons la tête, & reſpectons les membres; Antoine n'eſt qu'un foible membre de Céſar. Soyons des Sacrificateurs, & non pas des Bourreaux. Nous n'en voulons qu'à l'ame de Céſar: ah, que n'eſt-il poſſible d'atteindre à

de chaſſer cette ame dangéreuſe, ſans percer le ſein qui la récéle! Mais hélas! ô malheureux Céſar, il faut que ton ſang coule!.. Tombe donc ſous nos coups, non comme un ennemi, mais comme une victime! non comme un criminel, mais comme une hoſtie digne des Dieux! Reſpectons ſes vertus en déteſtant ſes défauts; & que la haine ou l'animoſité des Sacrificateurs ne deshonore point le ſacrifice aux yeux des Aſſiſtans.... Pour Antoine, il n'y faut point penſer: il ſera moins à craindre que le bras de Céſar, quand Céſar ne ſera plus.

CASSIUS

Je crains pourtant que Céſar ne trouve en lui un vengeur?

BRUTUS.

Tu penſes trop bien d'Antoine. Il peut aimer Céſar; il peut mourir pour lui: c'eſt tout ce qu'il peut faire. Mais il eſt trop voluptueux, & trop diſſipé, pour être long-tems ſenſible....

On entend ſonner trois heures.

Amis, il eſt tems de vous retirer.

CASSIUS.

Il n'eſt pourtant pas ſûr que Céſar ſorte ce matin. Cet homme, jadis ſi ferme, devient ſuperſtitieux, & prête l'oreille aux bruits & aux erreurs populaires Les prétendus prodiges de cette nuit, & les rêveries de ſes Augures, peuvent le détourner de monter aujourd'hui au Capitole.

DECIUS.

Baniſſez cette crainte. Si ſon voyage eſt arrêté, je vous réponds qu'il le fera: je connois ſon foible, j'en ſçaurai profiter. Céſar aime la

flatterie : mais il rougiroit qu'on s'en apperçut.* Laiſſez-moi faire ; je ſçais comment le prendre : il ira au Capitole.

CASSIUS.

Nous nous y rendrons tous, à huit heures.

CINNA.

Que cela demeure arrêté ; & que perſonne n'y manque.

METELLUS.

Caïus Ligarius devroit être des nôtres. Céſar l'a maltraité pour avoir loué Pompée..... Comment l'avons-nous oublié ?

BRUTUS.

J'ai quelque crédit ſur ſon eſprit ; envoyez-le moi, cher Métellus : je vous en réponds.

CASSIUS.

Le jour paroît, ſortons. Adieu, Brutus ! adieu, mes amis !.... Diſperſons-nous : mais ſongeons à notre engagement, & montrons-nous Romains.

BRUTUS.

Soyons maîtres de notre intérieur ; craignons ſurtout que la ſombre inquiétude n'altére, ou n'obſcurciſſe, les traits de notre viſage !.... Nous ſommes enfans de Rome, ſoyons tranquilles. Adieu....

BRUTUS *ſeul.*

Lucius ?... tu dors encore !... eh bien, jouis des douceurs du ſommeil ; rien ne trouble ton ame, & tu goûtes en paix des plaiſirs dont mille ſoins me privent !

---

* *Je ſuprime ici quelques Vers, qui n'ajoutent rien au ſens du diſcours de Décius.*

SCENE III.

BRUTUS, PORCIE.

PORCIE.

AH! Seigneur, eſt-ce vous?

BRUTUS.

Que veux-tu, chere Porcie? pourquoi donc te lever avant l'aurore, & t'expoſer ainſi au froid de la nuit.

PORCIE.

Ce froid eſt-il moins dangéreux pour toi?... Hélas! quelle raiſon te déroba ſitôt d'auprès de moi? quelle funeſte inquiétude, te fit hier quitter bruſquement ton ſouper, pour te promener autour de la chambre, en pouſſant des ſoupirs, qui me perçoient le cœur? quel étoit le motif de tant d'agitations?... En vain je te le demandai! tu ne me répondis que par un ſilence farouche, & tes yeux égarés ne tomboient ſur moi qu'avec peine! j'oſai inſiſter; un mouvement d'impatience échappé malgré toi m'annonça que j'avois tout à redouter! ma tendreſſe allarmée ne craignit pourtant pas d'affronter ta colére; mais, Dieux, quel fruit en rapportai-je? un injurieux ſigne de main, m'impoſa ſilence, & me congédia! j'obéis en ſoupirant, plus effrayée du malheur de te déplaire, que des marques de ton couroux!... Quel eſt donc ce chagrin, mon cher Brutus? quelle eſt cette

peine aſſez vive, pour troubler ainſi tout-à-coup ton repos, & le mien? hélas! ſi ces fatals effets agiſſoient auſſi puiſſamment ſur ta figure, que ſur ton caractère, mes yeux reconnoitroient à peine mon époux!.... Parle donc, cher Brutus? ouvre-moi ton cœur, ſi tu chéris le mien!

BRUTUS.

Calme-toi.... mon corps ſeul eſt malade.

PORCIE.

Brutus eſt ſage; s'il étoit malade, il chercheroit à ſe guérir. Il ne braveroit pas (à demi nud) les mauvaiſes influences de la nuit, & le froid du matin... Non, Brutus, non cher époux; ce n'eſt point ton corps, c'eſt ton ame qui ſouffre, & d'autant plus hélas, qu'elle cache ſes maux!... Mais à qui les cache-t-elle? à moi! à un autre toi-même, à ton épouſe! quelle idée as-tu donc de ſa vertu?... C'eſt à tes pieds, cher époux, que je dois reclamer mes droits!... par ces foibles attraits, qui jadis te furent chers; par la ſincérité de ces ſoupirs qui m'ont rendu ſenſible; par ce nœud ſacrê, qui unit & confond nos ames. j'attends à tes genoux que tu m'ouvres la tienne!... Quels ſont tes maux, Brutus? quels ſont ces inconnus, que le miſtére & l'ombre de la nuit viennent d'introduire chez toi?... Si tu maimes encore, ſonge à ta réponſe.

BRUTUS.

Léve-toi, trop aimable Porcie!

PORCIE.

Ah, ſi j'étois encore à tes yeux ce qu'autrefois je fus, ta Porcie ſupplieroit-elle en

vain ?... Sois sincére, Brutus : l'himen a-t-il exclu cette aimable confiance qui rendoit nos pensées les plus secrettes communes à tous les deux ? As-tu maintenant droit d'en avoir, que je n'aie plus celui de partager ? Ce nœud fatal a-t-il mis des bornes à ta tendresse ; & n'est-ce plus qu'avec restriction, que je suis encore toi-même ? Ton épouse est-elle moins que n'étoit ton amante ? Seroit-elle assez malheureuse pour avoir perdu ton estime ? N'est-elle plus que l'instrument de tes plaisirs ? *

BRUTUS.

Aussi chere en un mot que le fatal secret,
Dont ton Epoux gémit, & qu'il cache à regret.

Tu m'es toujours la même, vertueuse Porcie ! toujours chere à mon cœur autant & plus encore que tu ne le fus jamais !....

PORCIE.

Dieux, s'il en est ainsi, pourquoi me le caches-tu ?... je suis femme, il est vrai : mais femme de Brutus, & fille de Caton ! avec ces titres, & tant d'exemples de vertus, peux-tu ne pas me croire au-dessus de mon sexe ? peux-tu me croire incapable de garder ton secret ?... Oublies-tu, que j'ai déjà surmonté la nature ? Oublies-tu enfin, cette blessure volontaire, qui a si hautement justifié la constance & la fermeté de ton épouse ? **

---

* *Non verbum reddere verbo.* C'est ici le cas, ou jamais.

** *Porcie s'étoit percé la cuisse, volontaire-*

BRUTUS.

Puiſſiez-vous, juſtes Dieux, me rendre digne d'elle !..... maîs quelqu'un vient....laiſſe-moi, pour un inſtant: tu liras bientôt dans le fond de mon cœur; tu partageras mon eſpoir & mes peines !..... Sors, te dis-je ? je vais te ſuivre.

PORCIE *ſort.* LUCIUS *entre, avec* LIGARIUS.

LUCIUS, *à Brutus.*

Seigneur, c'eſt un homme malade qui demande à vous parler ?

BRUTUS.

Qu'il paroiſſe.... Ah c'eſt Ligarius ? Metellus me l'envoie..

LIGARIUS.

Ma langue eſt foible, Brutus ! mais l'hommage de mōn cœur ne l'eſt point.

BRUTUS.

Ah, quel tems as-tu choiſi pour ſortir ? Plût aux Dieux que tu fuſſes en ſanté !

LIGARIUS.

Si Brutus a quelqu'action honorable à me propoſer, je ſuis guéri.

BRUTUS.

Tu aurois beſoin de toutes tes forces, pour en entendre ſeulement la propoſition.

LIGARIUS.

Par tous les Dieux que l'Univers adore ; tu me revois guéri !... ame de Rome, brave

---

ment, *pour prouver que la douleur & la crainte des tourmens n'étoient pas capables de l'ébranler.* Plutarque, Vie de Brutus.

Brutus! illuſtre rejetton de nos libérateurs! ta ſeule préſence diſſipe mes maux, & ranime mon corps... je me ſens prêt à tout. Parle, que faut-il faire?

BRUTUS.

Viens, ſuis-moi, je t'en inſtruirai.

LIGARIUS.

Ta voix me rend un nouvel être. Marche, Brutus : je te ſuis avec autant d'ardeur, que de confiance. C'eſt toi qui me conduis.

SCENE IV.

Le Théâtre repréſente le Palais de Céſar.

Le Tonnerre gronde, & CESAR *paroît, à travers les éclairs.*

CESAR.

QUELLE funeſte nuit! Le Ciel & la Terre ſe ſont unis pour en troubler le repos... la tremblante Calpurnie s'eſt éveillée trois fois, en criant *au ſecours on poignarde Céſar!*... qui eſt là? qu'on vienne?...

UN DOMESTIQUE.

Seigneur?...

CESAR.

Dis aux Prêtres, d'offrir un ſacrifice aux

Dieux ; & reviens au plûtôt m'en apprendre la réuſſite.

CALPURNIE, *entre.*

Quoi, Céſar prétend-il ſortir aujourd'hui ? non, cher époux, je n'y puis conſentir.

CESAR.

Il le faut, Madame. Les périls éloignés n'effraierent jamais Céſar. Sa préſence les a toujours diſſipés.

CALPURNIE.

Je ne fus jamais crédule, ni ſuperſtitieuſe : Vous le ſçavez Seigneur ? Mais aujourd'hui vous me voyez trembler. Ce que nous avons vû, ce que j'apprens à chaque inſtant eſt ſi terrible, qu'il m'épouvante avec raiſon... écoutez le rapport de votre Garde, & condamnez-moi !... Deux Lions ſont nés cette nuit dans les rues de Rome ! les tombeaux ſe ſont ouverts ! Des Guerriers enflamés ont été vûs combattans dans les Cieux ; les airs ont retenti du bruit de leurs armes, les cris des mourans ont frappé nos oreilles ; & leur ſang eſt tombé ſur le Capitole !... O Céſar ; ô cher époux, ces ſiniſtres évenemens ſont-ils naturels ? & peut-on ſans frémir en entendre le récit ?

CESAR.

Les décrets du deſtin ſont irrévocables. Quel mortel peut les éluder ? Céſar ſortira donc. Se flateroit-il que ces prodiges ne regardaſſent que lui ?

CALPURNIE.

Jamais cométe ne brilla pour un trépas vulgaire ; & le Ciel par ſes feux n'annonce que la mort des Grands.

CESAR

Un lâche, avant sa mort, l'a senti mille fois. Un grand cœur ne la sent, qu'au moment qu'il tombe... Si César fut jamais étonné, c'est de ce que l'homme pût craindre un sort inévitable...* Que disent les Augures?

LE DOMESTIQUE.

Ils voudroient, Seigneur, que vous ne sortissiez point aujourd'hui... Ils ont en vain cherché le cœur de la victime qu'on vient d'offrir aux Dieux...

CESAR.

Le Ciel se rit de leur crédulité... César lui-même se trouveroit sans Cœur, si leur foiblesse l'empêchoit de sortir.

CALPURNIE.

Ah, Seigneur, cette fatale témérité dément votre sagesse!.... Au nom des Dieux, accordez-moi ce jour! ayez pitié de mes terreurs: que votre fermeté céde à mes craintes! envoyez Antoine au Senat. Qu'il rejette votre absence, sur votre santé!... Je meurs à vos genoux, si vous me refusez cette grace!

CESAR.

Que me proposez-vous? un mensonge! à moi? à César?... Mais voici Decius; & je vais vous satisfaire.

---

* Le domestique rentre.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. DECIUS BRUTUS.

DECIUS.

LE Senat attend le grand Céſar ; & je viens pour le ſuivre.

CESAR.

Vous arrivez à propos... ſaluez le Sénat de ma part. Dites-lui, non pas que je ne puis aller, ce ſeroit un menſonge ; encor moins, que je n'oſe y aller, ç'en ſeroit un plus grand : dites-lui préciſément, que Céſar n'y veut point aller. Je vous le recommande expreſſément.

CALPURNIE.

Cher Decius, dites plûtôt qu'il eſt malade !...

CESAR.

On mentiroit pour moi?.... Après avoir ſignalé mon nom par tant de victoires, craindrois-je de dire la vérité à de vieux Sénateurs? Décius, dites-leurs, que telle eſt ma volonté.

DECIUS.

Permettez du moins, Seigneur, que je ſache la cauſe?...

CESAR.

La cauſe, vous dis-je, eſt dans ma volonté : c'eſt au Sénat à s'en ſatisfaire : que leur faut-il de plus?... Quant à vous, Décius, je vous ai-

me, & ce ſentiment ſeul m'engage à vous avouer, que je céde en cette occaſion au déſir de Calpurnie. Elle a rêvé, dit-elle, d'avoir vû ma Statue diſtillante des fontaines de ſang, dans lequel tous mes amis venoient plonger leurs mains. Cette viſion l'inquiéte, & ſemble lui préſager ma chûte. Ses larmes m'ont trouvé ſenſible : je cède à ſes inſtances.

DECIUS.

Seigneur, c'eſt mal interprêter un ſonge, qui n'annonce rien que de favorable. Ce ſang, dans lequel vos amis ſe baignoient les mains, ne peut ſignifier que la renaiſſance de la gloire de Rome, dont nous ſerons redevables au ſang du grand Céſar.

CESAR.

J'adopte l'interprétation.

DECIUS.

Et je la confirme, en vous apprenant que le Sénat vous deſtine au jourd'hui la Couronne... Mais que dira-t-il, en apprenant que Céſar la refuſe ? Le ſentiment actuel de cet auguſte corps eſt-il invariable ? Remettra-t on l'aſſemblée, juſqu'à ce qu'il plaiſe aux Dieux d'envoyer à la femme de Céſar des ſonges plus flatteurs ? Et la poſtérité ignorera-t-elle que Céſar fût ſuſceptible d'un ridicule effroi ?.... Pardonne moi, Céſar ! c'eſt un ami qui te parle ; & l'amitié ne ſçut jamais flatter.

CESAR.

Ami, tu me réveilles, & je rougis de ma foibleſſe !.... Laiſſez-moi Calpurnie.... qu'on me donne ma robe.... Je te ſuis, cher Décius.

SCENE VI.

Les *mêmes Acteurs.* BRUTUS, LIGARIUS, METELLUS, CASCA, TREBONIUS, CINNA, PUBLIUS.

CÉSAR.

BON jour, mes amis!..... Quoi Brutus, déja levé?..... Bon jour, Casca..... Caius Ligarius, la fiévre t'a fait beaucoup plus de mal, que César ne t'en a fait..... Quelle heure est-il?

BRUTUS.

Huit heures passées.

CÉSAR.

Je dois beaucoup à vos attentions....* Quoi, cher Antoine, déja debout, malgré les plaisirs de la nuit?..... Qu'on prépare tout pour mon départ.... Bonjour, Cinna.... Bonjour Métellus.... Trébonius, j'ai à vous parler en particulier. Ne me quittez pas, de crainte que je ne l'oublie.

TREBONIUS *à part.*

Je t'approcherai de si près, que tes amis auront lieu de me souhaiter plus loin....

* Antoine paroît.

CÉSAR.

Entrons un instant, mes amis; goûtons un doigt de mon vin; & de-là partons tous en bonne intelligence.

BRUTUS *à part.*

Tu te trompes, César! & le cœur de Brutus en souffre!....

SCENE VII.

Le Théâtre représente une rue de Rome.

ARTÉMIDORE, *lisant une lettre.*

CÉSAR, crains Brutus, aye l'œil sur Cassius; défie-toi de Casca, observe Cinna, ne crains pas Trébonius, sois en garde contre Métellus Cimber: songe que Décius Brutus te hait, & que tu as offensé Caius Ligarius. Tous ces hommes n'ont qu'une même ame, & cette ame est conjurée contre César! si tu crois n'être pas immortel, jette les yeux autour de toi: trop de sécurité t'expose. Que le Ciel te défende!

Ton ami ARTÉMIDORE.

J'attendrai ici César au passage: je lui donnerai cette lettre.... mon cœur déplore le sort de la vertu, toujours victime de l'envie!.... O César, si tu lis ce billet, tu vivras! si tu le

rebute, le deſtin eſt d'intelligence avec les traîtres!...*

SCENE VIII.

PORCIE, LUCIUS.

PORCIE.

DE grace Lucius, cours au Sénat... pas de replique : vole!... eh bien, que ne parts-tu?

LUCIUS.

Madame, j'attens vos ordres.

PORCIE.

Pars, dis-je? fuſſe tu déja de retour, quoique j'ignore pourquoi je t'y envoye.... O Conſtance! ne m'abandonne pas. Sois comme un mur d'airain, entre mon cœur & ma langue! je penſe en homme, mais je pourrois agir en femme. Rien ne leur peſe plus que de taire un ſecret!....** Quoi, tu n'eſt point parti?

LUCIUS.

Madame, j'attens vos ordres.... ne s'agit-il que d'aller au Capitole, & de revenir ici?

PORCIE.

Oui.... attens.... obſerve bien ton maître: il étoit malade en partant d'ici... vois ce que fait Céſar... écoute! que veut dire ce bruit?

---

* Il ſort.

** A Lucius.

LUCIUS.

Je n'entens rien.

PORCIE.

Prête l'oreille!... n'entens-tu pas quelque rumeur, du côté du Capitole?

LUCIUS.

Non, Madame.

SCENE IX.

PORCIE, ARTEMIDORE, LUCIUS.

PORCIE.

D'ou viens-tu, mon ami?

ARTEMIDORE.

De chez moi, Madame.

PORCIE.

Quelle heure eſt-il?

ARTEMIDORE.

Madame, il eſt neuf heures.

PORCIE.

Céſar eſt-il déja au Capitole?

ARTEMIDORE.

Pas encore, Madame: je vais l'attendre, pour le voir paſſer.

PORCIE.

As-tu quelque *requête* à lui préſenter?

ARTEMIDORE.

Oui, Madame. Si Céſar eſt aſſez ami de

lui-même pour m'entendre, il s'en trouvera bien.

PORCIE.

Connois-tu quelqu'un, dont il ait à ſe défier?

ARTEMIDORE.

Je ne connois que ce que je crains. Adieu, Madame..... * la rue eſt ici trop étroite. Un foible vieillard tel que moi ne pourroit ſans périr percer la foule qui environne Céſar. Cherchons un endroit plus ſpacieux **.

PORCIE.

Rentrons.... Grands Dieux, que la femme eſt foible!... O Brutus! Brutus! daigne le Ciel ſeconder ton entrepriſe... Lucius ne m'a-t-il point pénétrée? ne m'a-t-il point entendu?... Ami ***, je crains bien que Céſar n'accorde pas à Brutus ce qu'il doit lui demander.... Ciel je ſuccombe!... Cours, cher Lucius! dis à ton maître que je ſuis tranquille; & reviens dans l'inſtant m'apporter de ſes nouvelles.

---

* A part.
** Il ſort.
*** A Lucius.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Capitole.

CESAR *paſſe au bruit des fanfares, ſuivi de* BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DECIUS, METELLUS, TREBONIUS, CINNA, ANTOINE, LEPIDUS, ARTEMIDORE, POPILIUS, *& d'un Devin.*

CESAR *au Devin.*

EH bien, les *Ides de Mars* ſont pourtant arrivées?

LE DEVIN.

Elles ne ſont point paſſées.

ARTEMIDORE.

Céſar, lis ce papier.

DECIUS *à Céſar.*

Seigneur, Trébonius vous prie de jetter les yeux ſur ce *placet*.

ARTEMIDORE.

ARTEMIDORE.

O César, lis plutôt le mien. Il s'agit de toi-même....

CESAR.

Il doit donc être le dernier objet de mon attention.

ARTEMIDORE.

Ah, garde-toi de différer! lis au plutôt....

CESAR *regardant Artémidore.*

Cet homme est-il dans son bon sens?

PUBLIUS *écartant Artémidore.*

Retire-toi, n'embaraſſe pas la marche. Suis César au Capitole.

POPILIUS *à Caſſius.*

Je ſouhaite que votre entrepriſe réuſſiſſe aujourd'hui.

CASSIUS.

Quelle entrepriſe?

POPILIUS.

Adieu.

BRUTUS *à Caſſius.*

Que dit Popilius?

CASSIUS.

Il ſouhaite, dit-il, que notre entrepriſe réuſſiſſe.... je crains que nous ne ſoyons découverts!

BRUTUS.

Regarde: il aborde Céſar!....

CASSIUS.

Hâte-toi, cher Caſca: nous craignons d'être trahis!... Brutus, que ferons-nous?... ſi nous ſommes vendus, il faut que Caſſius ou Céſar meure. Je me percerai plutôt moi-même.

BRUTUS.

Raſſure-toi, Caſſius: Popilius ne parle point

de nous. Son visage riant, & la tranquillité de César, m'en convainquent.

CASSIUS.

Trébonius joue bien son rôle. Regarde comme il amuse Antoine, en l'écartant d'auprès de César.

DECIUS.

Où est Métellus Cimber? il est tems qu'il présente sa requête à César.

BRUTUS.

Il s'en approche... serrons-nous les uns contre les autres, pour le mieux seconder.

CINNA.

Casca, tu dois porter le premier coup...

CESAR.

Amis, êtes-vous prêts?.... Qu'a-t-on à proposer à César & au Sénat pour le bien de la République? Quels torts avons-nous à réparer?

METELLUS.

Très-grand, très-redouté & très-puissant César, * Métellus Cimber ose à tes pieds attendre une grace?...

CESAR.

Arrête, Métellus; ce ton suppliant, ces basses génuflexions peuvent flatter un homme ordinaire; elles peuvent l'émouvoir au point de changer ses résolutions; mais ne sois pas assez aveugle pour croire qu'elles ayent quelqu'empire sur l'ame de César: elle est inébranlable. Ton frere est banni, par un décret du Sénat. Si tu pries, si tu pleures, si tu supplies

* Il se jette à genoux.

pour lui, je ne te connois plus, & le mépris doit dicter ma réponse.... Apprens que César n'a jamais ni puni, ni pardonné sans cause.

METELLUS.

Hélas; n'est-il ici personne dont la voix plus puissante sur le cœur de César, daigne s'interesser pour mon malheureux frere?

BRUTUS.

C'est sans flatterie, César, que Brutus s'abaisse devant toi, pour te demander la grace de Publius Cimber!

CESAR.

Quoi Brutus même! ...

CASSIUS.

Grace, grace César! Cassius l'attend aussi à tes pieds!....

CESAR.

Si je vous ressemblois, vous auriez pû m'abattre. Mais César est inébranlable, & vous me forcez de le prouver. Si c'est avec justice que Publius fut banni, c'est aussi avec justice que César vous refuse son rapel. Qu'on ne m'en parle plus.

METELLUS.

O César!

CASCA,

Veux-tu forcer le Ciel?

DECIUS.

Magnanime César!...

CESAR,

Quoi Brutus à genoux!...

CASCA.

Amis, qu'on me seconde? à moi!...*

* Ils poignardent César.

CESAR.

Et tu Brute?... Ainſi tombe Céſar!...*

CINNA.

Liberté! liberté! la tyrannie expire... Courez, amis, que Rome retentiſſe de cet heureux événement!

CASSIUS.

Qu'on s'empare des tribunes; qu'on annonce au peuple le rétabliſſement de la République!...

BRUTUS.

Peuple! raſſurez-vous; Sénateurs! ne craignez rien. Ne fuyez pas.... l'orgueil à reçu ſon ſalaire.

CASCA.

Cher Brutus, cours à la Tribune aux harangues.

DECIUS.

Que Caſſius te ſuive.

BRUTUS.

Où eſt Publius?

CINNA.

Le voilà dans la foule.

METELLUS.

Tenons-nous, fermes enſemble... Je crains les amis de Céſar.

BRUTUS.

Au contraire, il faut agir..... Raſſure-toi, Publius! dis aux Romains, que nous n'en voulions qu'au Tyran.

CASSIUS.

Oui, va-t-en, Publius, de crainte que la populace ne pénétre juſqu'ici.

---

* Il meurt.

BRUTUS.

Que ce lieu ne ſoit ouvert qu'aux Conjurés.

SCENE II.

LES CONJURÉZ, TREBONIUS *entre.*

CASSIUS.

QU'EST devenu Antoine?

TREBONIUS.

Il s'eſt retiré chez lui.... hommes, femmes, enfans, tout pleure, tout crie, tout ſe ſauve, tout eſt en combuſtion dans la Ville?

BRUTUS.

O ſort! nous connoîtrons bientôt tes décrets.. Nous mourrons tous, ſans doute, nous le ſçavons: l'inſtant ſeul du trépas nous eſt caché!

CASSIUS.

Celui à qui l'on ôte vingt ans de vie, eſt délivré de vingt ans de crainte.

BRUTUS.

En ce cas la mort eſt un bien, & nous nous ſommes montrés amis de Céſar.

CASCA *aux Conjurés.*

Arrêtez, mes amis! arrêtez, Romains! il faut étonner, & frapper le peuple.... Que nos mains, & nos épées ſoient baignées dans le ſang du Tiran. Sortons enſuite, en criant tous enſemble paix! & liberté!

CASSIUS.

Allons, amis *.... combien de fois, dans les siécles à venir, cette scène terrible ne sera-t-elle pas célébrée, dans des Empires à naître, & dont le langage même est encore inconnu?..

CASCA.

Combien de fois ce fameux César, immolé maintenant aux pieds du grand Pompée, seignera-t-il encor par fiction, pour amuser nos neveux!

BRUTUS.

Nos noms présenteront toujours, aux yeux de la Postérité, l'image des Pères & des libérateurs de leur patrie.

DECIUS.

Eh bien, sortirons-nous?

CASSIUS.

Oui, sortons-tous, suivons Brutus. Qu'il traîne après lui les plus grands cœurs, & les meilleurs Citoyens de Rome!...

Un Domestique entre.

BRUTUS.

Qui est-là?

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, c'est de la part d'Antoine.... C'est ainsi que j'ai ordre de vous aborder, ** & de vous parler pour lui.... Brutus est noble, vaillant, & vertueux; César étoit puissant, redouté & magnanime. Dis à Brutus, que je l'aime & l'honore; dis-lui que je craignois, aimois, & respectois César. Si Brutus veut permettre à

* Ils trempent leurs épées dans le sang de César.
** Il se jette à genoux.

Antoine de venir au Sénat en ſureté, & daigne lui déclarer en quoi Céſar à mérité la mort; Antoine aimera moins Céſar mort que Brutus vivant. Il ſe rangera même de ſon parti; il ſuivra ſa fortune; & dès-à-préſent, il lui jure ſa foi... Tel eſt, Seigneur, le diſcours d'Antoine.

BRUTUS.

J'ai toujours regardé ton maître, comme un brave & digne Romain. Dis-lui, qu'il n'a rien à craindre s'il veut venir ici, & que Brutus en eſt garant.

LE DOMESTIQUE.

Vous l'allez voir paroître.

BRUTUS.

Je ſuis ſûr qu'il ſera de nos amis.

CASSIUS.

Je le ſouhaite: cependant, je le crains malgré moi.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs, ANTOINE.

BRUTUS.

SOyez le bien venu, Antoine.

ANTOINE, *regardant le corps de Céſar.*

O redoutable Céſar! en quel état te vois-je? Voilà donc le terme fatal de tes triomphes & de ta gloire? Adieu Céſar!... Seigneurs, vos intentions me ſont inconnues: dois-je

vivre ? dois-je périr ? S'il faut que je périsse, l'inſtant peut-il être plus favorable ? je tomberai avec Céſar ! les inſtrumens de ma mort peuvent-ils être plus nobles ? Ils ſont encor teints du plus beau ſang du monde !... Abregez mes regrets s'ils vous déplaiſent : vos poignards ſont encor fumans, mon ſein s'offre à vos coups. Hélas, duſſai-je vivre des ſiécles entiers, trouverois-je jamais, pour mourir, un moment plus glorieux ? Frappez, je tomberai avec Céſar !...

BRUTUS.

O Antoine ! eſt-ce de nous que tu dois attendre la mort ?... Quoi, parce que ton Céſar vient d'être immolé par nos mains ; parce que tu vois ces mêmes mains encore teintes de ſon ſang, crois-tu trouver en nous des cœurs barbares & ſanguinaires ? tu te trompes, Antoine, ils ſont ſenſibles, ils ſont généreux ! La pitié ſeule, que tout Romain doit aux maux de ſa patrie, les a rendu cruels : Elle ſeule a tué Céſar !.. Quant à toi, cher Antoine, ne crains rien : nos fers ſont émouſſés pour toi. Nous n'avons à t'offrir que des bras & des cœurs fraternels. Reçois-les, avec notre amitié.

CASSSIUS.

Ton crédit ſera déſormais auſſi grand que le nôtre.

BRUTUS.

Attends ſeulement que nous ayons calmé le Peuple ; tu ſçauras les motifs qui ont armé nos bras contre ce Héros, que je n'aimois pas moins que toi.

ANTOINE.

Hélas ! ta probité ne m'eſt point ſuſpecte, j'oſe même te le prouver, en touchant ta main ſanglante !... Reçois auſſi la mienne : Marcus Brutus, toi Caſſius, toi Cinna, toi Metellus, toi brave Caſca, & vous tous enfin... Que vous dirai-je ? ô Dieux ! jugez de ma ſituation ! Antoine eſt-il né pour être flateur, ou traître ? ... Mon attachement pour toi fût connu, & j'en fais gloire encore, infortuné Céſar ! Ah ſi ton eſprit regarde encore ſur nous, la mort te fut elle plus ſenſible que l'ingratitude d'Antoine preſſant les mains ſanglantes de tes meurtriers ! Triſtes reſtes de mon ami ! c'eſt devant vous qu'Antoine fait ſa paix ! Mânes ſacrés, pardonnez cette offenſe ! Antoine ne vous en pleure pas moins ! O Céſar, mes larmes vont laver tes bleſſures mortelles ! ...

CASSIUS.

Antoine ?

ANTOINE.

Je t'entends... Pardonne Caſſius : les ennemis même de Céſar parleront comme moi. Pourrois-tu blâmer ſon ami ?

CASSIUS.

Je ne puis te condamner. Mais de quel œil nous regardes-tu ? Peut-on compter ſur toi ? Veux-tu te joindre â nous, ou veux-tu partir ? Sors, tu es libre.

ANTOINE.

N'avez-vous pas reçu ma main ? Hélas ; n'attribuez ma diſtraction qu'à l'aſpect de cet affreux ſpectacle... Je le répete donc : je ſuis votre ami, & je vous aime tous, ſi vous me

ſatisfaites ſur les cauſes de la mort de Céſar; ſi vous me prouvez, qu'elle étoit néceſſaire au repos de Rome?

BRUTUS.

Ah s'il étoit innocent, ne ſerions-nous pas des Tigres? Mais fuſſes-tu ſon fils, tu ne pourras nous condamner.

ANTOINE.

C'eſt tout ce que je veux... J'oſe pourtant encor exiger, qu'il me ſoit permis de faire porter ſon corps ſur la place de Rome, & d'honorer ſes funérailles par une harangue que mon amitié paſſée doit à ſa mémoire.

BRUTUS.

On te l'accorde, Antoine.

CASSSIUS, *à Brutus.*

Seigneur, de grace un mot?... * Ciel, qu'allez-vous faire? Voulez-vous le voir ſoulever le peuple contre nous?

BRUTUS.

Mon intention eſt de parler avant lui, & d'inſtruire le peuple de nos motifs. J'annoncerai, que c'eſt de notre aveu qu'Antoine va parler, & que nous conſentons qu'on rende à Céſar tous les honneurs funébres dûs à ſon rang, & á ſa naiſſance. Un procédé ſi noble, ne peut que nous gagner tous les ſuffrages.

CASSIUS.

J'y conſens, puiſque vous le voulez: mais ce ne ſeroit pas mon avis.

BRUTUS.

Antoine, ſois maître du corps de Céſar.

---

* Bas à Brutus.

Songe pourtant, en faiſant ſon éloge, à ce que tu nous dois ; & que le peuple ſçache, que tu ne parles que de notre aveu : ſans quoi, trains pour ſes funérailles... Tu monteras, après moi, dans la Tribune.

ANTOINE.

Vous ſerez obéi.

BRUTUS.

Fais préparer le corps, & ſuis-nous.

SCENE IV.

ANTOINE *ſeul.*

IMage terreſtre, & ſanglante, du plus grand des humains ! me pardonneras-tu les dehors apparens que j'affecte aux yeux de tes boureaux ?... Malheureuſe cent fois la main cruelle qui fit couler un ſang ſi précieux !... Eſt-ce le déſeſpoir, eſt-ce le Ciel qui m'inſpire ? ou chacunes de tes bleſſures ſont-elles autant d'Oracles, qui m'annoncent les maux qui vont tomber ſur l'Univers ? Oui, je vois la vengeance, traînant après elle l'horreur, la guerre & le carnage ! je vois l'ame irritée du Grand Céſar, ſecondée par les Eumenides, ſouflant par tout la diſcorde, & chaſſant la pitié du cœur des mortels ! Les ruiſſeaux de ſang coulent, la terre en eſt baignée, & les

* Voyant le corps de Céſar.

vivans suffisent à peine pour enterrer les morts!.. O César! tu seras trop vengé!

UN DOMESTIQUE *d'Octave.*

Seigneur, mon maître a reçu la lettre de César. Il est en chemin pour se rendre à Rome; & il m'a chargé de vous le dire... Que vois-je! O Dieux! O César!...

ANTOINE.

Ta surprise & tes larmes me touchent... éloigne-toi... ton maître, dis-tu, doit arriver?

LE DOMESTIQUE.

Il couchera ce soir à sept lieues d'ici.

ANTOINE.

Vôle, va le rejoindre, & rends-lui compte de ce que tu as vû... Rome, quoique gémissante, n'est pas moins dangereuse pour Octave que pour Antoine: tu peux l'en avertir.... Mais attends; ne pars point encore: je vais montrer César au Peuple, & tenter ce que pourra ce spectacle sur le cœur des Romains. Sois-y présent, pour en rendre compte à ton maître, afin qu'il puisse agir en conséquence.... Viens, aide-moi *....

* Ils emportent le corps.

SCENE V.

Le Théâtre repréſente le Forum.

BRUTUS *monte dans la Tribune aux Harangues*, CASSIUS, LES PLÉBÉIENS.

LES PLEBEIENS.

NOUS voulons être ſatisfaits ! Nous le voulons !

BRUTUS.

Ecoutez-moi, mes amis, vous le ſerez. . . Caſſius, paſſez dans l'autre rue ; faites-vous ſuivre par une partie de l'Aſſemblée. Que ceux qui voudront m'entendre demeurent ici : je vais leur rendre compte publiquement de la mort de Céſar.

UN PLEBEIEN.

Je veux entendre Brutus.

UN AUTRE PLEBEIEN.

Et moi Caſſius, afin que nous puiſſions comparer les raiſons des deux Orateurs que nous entendrons ſéparément *.

PREMIER PLEBEIEN.

Le noble Brutus eſt monté : ſilence !

* Caſſius ſort avec une partie de la populace.

BRUTUS.

Ecoutez-moi patiemment juſqu'au bout.

Romains, Compatriotes & amis ! c'eſt dans ma propre cauſe que je vais parler : Si vous voulez m'entendre, accordez-moi vos attentions. Croyez-moi, pour mon honneur, & reſpectez ma probité, ſi vous voulez me croire. Je ne veux d'autres Juges que votre ſageſſe : dépouillez-vous de toutes préventions, ſi vous voulez qu'elle porte un jugement digne d'elle. Si Céſar fut cher à quelqu'un de vous, qu'il paroiſſe & qu'il apprenne que perſonne ne l'aimoit plus que moi. Si ce partiſan de Céſar demande pourquoi Brutus a tué ce grand homme, puiſqu'il étoit ſon ami ? Voilà ma réponſe : c'eſt que Rome m'étoit encore plus chere que Céſar. Euſſiez-vous mieux aimé, chers Citoyens, voir vivre Céſar & mourir eſclaves, que de voir mourir Céſar & vivre libre ? ... J'aimois Céſar, je le pleure ; il étoit heureux, je m'en réjouiſſois ; il étoit vaillant, je l'honorois ; mais il étoit ambitieux, je l'ai tué ! Je donne des pleurs à l'amitié, j'applaudiſſois à ſa fortune, je reſpectois ſa valeur, j'ai puni ſon ambition. Eſt-il ici quelqu'ame aſſez baſſe pour regretter l'eſclavage ? Si quelqu'un penſe ainſi, qu'il ſe montre : c'eſt lui que j'ai offenſé. Qui de vous, mes amis, veut renoncer aux ſentimens Romains ? Qu'il parle ; c'eſt lui que j'ai offenſé. Quelle ame eſt aſſez vile pour avoir préféré Célar au bien de ſa Patrie ? Qu'il vienne, qu'il ſe montre, qu'il parle : c'eſt moi qui ſuis ſon ennemi !... Je n'en dirai pas plus, ſi vous vous taiſez tous.

TOUS LES PLEBEIENS.

Nous n'avons rien à dire, Brutus ! nous nous taiſons.

BRUTUS.

Je n'ai donc offenſé perſonne... Je n'ai fait à Céſar, que ce qu'on devroit faire à Brutus, ſi Brutus lui reſſembloit. La cauſe de ſa mort eſt inſcrite au Capitole. Je n'ai point altéré la gloire qu'il a légitimement acquiſe, & je n'aggrave pas les fautes qui viennent de lui coûter la vie.

Antoine paroît avec le corps de Céſar.

Mais voilà ſon corps, qu'Antoine pleurant apporte ſous vos yeux. Antoine n'a pas contribué à la perte de ſon ami : mais il n'y gagnera pas moins que vous... Après cela, je n'ai plus rien à dire : j'ai ſacrifié mon meilleur ami au bien de la République ; que le même poignard ſoit trempé dans le ſang de Brutus, s'il ſe rend jamais ſuſpect aux Romains !

TOUS LES PLEBEIENS.

Vivez, Brutus, vivez !

I. PLEBEIEN.

Ramenons-le en triomphe juſques chez lui.

II. PLEBEIEN.

Qu'il ait une Statue comme ſes Ancêtres.

III. PLEBEIEN.

Qu'il ſuccéde à Céſar.

IV. PLEBEIEN.

Couronnons Brutus de tout ce que Céſar avoit de bon.

I. PLEBEIEN.

Que l'air retentiſſe de nos acclamations !

BRUTUS.

Chers Citoyens....

II. PLEBEIEN.

Silence, silence! Brutus veut parler.

Chers Citoyens, permettez que je parte seul, & daignez pour l'amour de moi, entendre Antoine! Faites grace au corps de César; écoutez favorablement son Panégyrique, que son ami va vous faire de notre aveu; & que personne ne quitte, jusqu'à ce qu'il ait achevé *.

SCENE VI.

ANTOINE & LES PLEBEIENS.

I. PLEBEIEN.

ARRETEZ? écoutons Antoine.

III. PLEBEIEN.

Qu'il monte dans la tribune, nous l'entendrons.

ANTOINE.

Je remercie Brutus de votre complaisance.

IV. PLEBEIEN.

Que dit-il de Brutus?

III. PLEBEIEN.

Il dit que c'est à Brutus qu'il est redevable de notre complaisance.

IV. PLEBEIEN.

Il feroit mieux de ne pas mêler ici le nom de Brutus.

* Brutus sort,

I. PLEBEIEN.

I. PLEBEIEN.

Ce Céſar étoit un tyran.

III. PLEBEIEN.

Rien n'eſt ſi vrai. Réjouiſſons-nous d'en être délivrés.

II. PLEBEIEN.

Ecoutons un peu ce qu'Antoine en peut dire.

ANTOINE.

O généreux Romains!...

TOUS LES PLEBEIENS.

Paix, paix! écoutons-le.

ANTOINE.

Amis, Compatriotes, accordez-moi votre attention! Je rends les derniers devoirs à Céſar: je ne viens point pour le louer.

Ce que les hommes ont fait de mal, ſubſiſte après leur mort. Le bien s'oublie, & s'enterre ſouvent avec eux. Céſar, puiſqu'on le veut, doit éprouver ce ſort commun à tant de mortels!... Le noble Brutus vient de vous dire que Céſar étoit ambitieux? S'il en étoit ainſi, Céſar étoit coupable: il en a été puni rigoureuſement. Cependant avec la permiſſion de Brutus, & de ſes amis, que je dois reſpecter, j'oſe venir ici faire l'Oraiſon Funébre de ce même Céſar. Il étoit mon ami: il ne me manqua jamais! Brutus vous dit pourtant que Céſar étoit ambitieux? & certes, Brutus eſt vertueux!... Céſar a enrichi Rome des dépouilles des Nations; tous vos eſclaves ſont le fruit des conquêtes de Céſar: eſt-ce en cela qu'il fut ambitieux? Quand le Peuple ſouffroit, Céſar pleuroit: l'orgueil ſe nourrit-il des maux auſquels il participe?... Vous me

vîtes, aux *Lupercales*, offrir trois fois la couronne à Céſar : trois fois vous la lui vîtes refuſer ! Eſt-ce en cela qu'il fut ambitieux ? Cependant Brutus, dont la vertu nous eſt connue, prétend que Céſar l'étoit ! . . . Aux Dieux ne plaiſe que j'oſe révoquer en doute le ſentiment de Brutus ! Je veux ſeulement rendre compte de ce que je ſçais. . . . Vous l'aimâtes jadis ce Céſar, & vous ne l'aimâtes pas ſans cauſe. Quelle eſt donc celle qui vous rend aujourd'hui inſenſibles à ſon ſort déplorable ? O diſcernement ! ô raiſon ! n'êtes-vous plus le partage des hommes ? . . . Pardonnez, Citoyens ! la mienne s'égare : elle eſt toute dans le cercueil de Céſar. Laiſſez-moi le temps de la rappeller !

I. PLEBEIEN.

Je penſe qu'il y a du vrai dans ce qu'il vient de dire ? . . . & en y rêvant mûrement, je trouve quelqu'injuſtice dans la maniere dont Céſar a été traité.

III. PLEBEIEN.

Je le crois de même, & je crains que nous n'ayons pire que lui.

IV. PLEBEIEN.

Avez-vous remarqué ce trait ? Céſar a refuſé la Couronne : donc il n'étoit pas ambitieux !

I. PLEBEIEN.

Regarde le Pauvre Antoine ! ſes yeux ſont éteints dans les larmes.

II. PLEBEIEN.

Rome n'a pas de Citoyen plus illuſtre, ni plus glorieux.

III. PLEBEIEN.

Silence ! il va encore parler.

ANTOINE.

Hélas ! hier encor, un ſeul mot de Céſar eût pû changer la face de l'univers ! & le voilà giſſant à vos pieds ! Plus d'honneurs, plus de gloire, plus de reſpects pour lui !... O mes amis ! Si Antoine s'attachoit à vous émouvoir, s'il daignoit employer les preſtiges de l'éloquence pour exciter votre pitié, que penſeriez-vous de Brutus ? Que deviendroit Caſſius ? Cependant leur vertu ne vous eſt pas moins connue qu'à moi !... Je les reſpecte trop, pour vouloir leur nuire. J'aime mieux faire injuſtice au mort, à moi-même, à vous, que d'attaquer la probité de ces grands Citoyens. Eh ! le pourrois-je ?... Vous dirois-je même, ſi les devoirs de l'amitié ne m'y forçoient, que j'ai trouvé dans le Cabinet de Céſar un papier cacheté, contenant le Teſtament de ce grand homme. Quel effet ne produiroit-il pas, ſi vous me condamniez à le lire ? Qui de vous ſeroit aſſez ingrat pour ne pas baiſer ſes bleſſures ? Qui de vous, par reconnoiſſance, ne voudroit conſerver dans ſa famille quelque marque qui lui rappellât toujours le ſouvenir de ſon bienfaiteur ?... Mais, non. Je vois déja vos mouchoirs trempés dans ſon ſang ! Chacun de ſes cheveux eſt un tréſor ſacré, que les Romains s'arrachent & s'envient !... J'aime trop votre tranquillité ; & je lui ſacrifie la mémoire de mon ami.

IV. PLEBEIEN.

Nous voulons entendre le Teſtament. Nous voulons qu'on le liſe...

TOUS ENSEMBLE.

Le Teſtament ! Le Teſtament ! Liſez-le, Antoine : nous le voulons.

ANTOINE.

Modérez-vous, mes amis. Il eſt inutile pour le repos de Rome, que vous entendiez cette lecture. Vous n'êtes point des tigres, vous portez des cœurs trop humains : pourquoi les affliger, en leur dévoilant tout ce que penſoit Céſar, & tout ce qu'il faiſoit pour vous ? . . . J'allumerois votre fureur ; je la verrois dégénérer en déſeſpoir ! Non, mes amis, ignorez à jamais que Céſar vous a nommés ſes héritiers : Oubliez combien il vous aimoit ! . . . Que de malheurs, quelle vengeance ce ſecret dévoilé n'entraîneroit-il pas ?

IV. PLEBEIEN.

Liſez, Antoine ! le Teſtament de Céſar : nous le voulons.

ANTOINE.

Vous m'y forcez donc ? il faut que j'obéiſſe... Formez un cercle autour de votre Bienfaicteur ; & permettez que je deſcende.

II. PLEBEIEN.

Deſcendez, Antoine, deſcendez.

III. PLEBEIEN.

Qu'on ſe range. Vîte, formons un cercle... Ne nous ſerrons point tant.. Place, place à Antoine !

ANTOINE.

Si vous avez des larmes, préparez-vous à les répandre . . . . Vous connoiſſez tous ce Manteau ? C'étoit un jour d'été (je m'en ſouviens) que s'il le mit pour la premiere fois. Il

étoit dans ſa tente ; & ce jour même il vainquit les *Nerviens!* ... Regardez! C'eſt ici que Caſſius enfonça ſon poignard!... C'eſt ici que Caſca plongea le ſien!... C'eſt là que Brutus a frappé!... C'eſt juſqu'ici qu'a rejailli le ſang ; comme pour s'aſſurer qu'il étoit répandu par la main de Brutus! par la main de ce même Brutus, ſi chéri de Céſar!... Ce coup affreux lui fut le plus cruel : Céſar y ſuccomba. L'ingratitude, plus meurtriere encor aux yeux de ce Héros, que les poignards des Conjurés, pénétra, perça ce grand cœur. & l'envoya tomber aux pieds de la ſtatue de Pompée... La tête enveloppée de ſon manteau, Céſar ne vit plus rien, après avoir vû Brutus armé contre lui!... La trace de ſon ſang peut encor peindre à vos yeux, & ſa marche, & ſa chûte... Quelle chûte, Grands Dieux? Quel ſpectacle, mes amis! Le même coup nous a tous fait tomber : la ſeule trahiſon, porte juſques aux Cieux ſa tête ſanguinaire!.... Quoi vous pleurez maintenant ; & la pitié pénetre enfin dans vos ames?.. ne cachez point vos larmes : elles font honneur á l'humanité! ne retenez point vos ſanglots á l'aſpect de ce corps déchiré? Voyez-le mieux encor, chers Citoyens?... Le voilà ce Céſar qui vous aimoit! En cet état affreux le reconnoiſſez-vous?

I. PLEBEIEN.

O Spectacle déplorable!

II. PLEBEIEN.

O noble Céſar!

III. PLEBEIEN.

O jour terrible ;

IV. PLEBEIEN.

O traîtres ! O ſcélérats !

II. PLEBEIEN.

Il faut qu'il ſoit vengé .... Vengeance ! Vengeance ! ... Cherchons-les ... Brûlons ... maſſacrons ... immolons les Traîtres !

ANTOINE.

Arrêtez, mes amis.

I. PLEBEIEN.

Paix ! Ecoutons Antoine.

II. PLEBEIEN.

Nous l'entendrons, nous le ſuivrons, nous mourrons avec lui ! ....

ANTOINE.

Non, chers Citoyens : Non, mes amis ; l'intention d'Antoine n'eſt pas de vous exciter à la révolte ! Les meurtriers de Céſar ſont trop vertueux. Hélas, j'ignore les motifs particuliers de leur aſſaſſinat : mais ils en avoient ſans doute, & ils pourroient vous les faire connoître : peut-on, ſans témérité, ſoupçonner la vertu ? ... Si j'étois auſſi bon Orateur que l'eſt Brutus, je pourois pêut-être vous faire illuſion. Mais vous connoiſſez Antoine : il eſt ſimple, il eſt ſincere ; il ne ſçait que pleurer ſon ami ! C'eſt même à mon peu de talent, que je dois la permiſſion qu'on m'a donnée de vous parler de Céſar : mon éloquence n'étoit pas redoutable. On ne craignoit pas que je vous irriraſſe, parce que l'art m'eſt inconnu ; & que la vérité ſeule eſt mon partage, je ne dis que ce que vous ſçavez déja, que ce que vous voyez ! Je vous montre les plaies ſanglantes de Céſar : elles ſuppléent à mon éloquence. Mais ſi Brutus étoit en ma place,

ces plaies muettes seroient autant de bouches, dont la moindre seroit capable d'enflâmer vos ames, & d'enyvrer vos cœurs de l'ardeur de venger cet illustre malheureux!

TOUS ENSEMBLE.

Eh bien, qu'il soit vengé!

I. PLEBEIEN.

Allons brûler la maison de Brutus.

III. PLEBEIEN.

Partons, poursuivons les conjurés.

ANTOINE.

Ah mes amis, écoutez-moi dumoins encor un instant?

TOUS ENSEMBLE.

Paix! écoutons le noble Antoine.

ANTOINE.

Où courez-vous, amis? sans sçavoir ce que vous allez faire. Par où Césat a-t-il mérité tant de zele? vous l'ignorez encore! sçavez-vous seulement ce que contient son testament, dont je vous parlois tout à l'heure?....

TOUS ENSEMBLE.

Antoine à raison... Nous l'avions oublié... Voyons le testament!

ANTOINE.

Le voilà. Rompons-en le cachet. Lisons.... Césat donne à chaque Citoyen Romain, à chacun de vous, soixante-dix dragmes.

II. PLEBEIEN.

O généreux Césat, nous vengerons ta mort!

III. PLEBEIEN.

O Royal Césat!

ANTOINE.

De plus, il vous donne ses jardins, & ses

vergers nouvellement plantés sur le bord du Tibre, pour servir aux plaisirs & aux amusemens de vous, & des vôtres.... Telles sont les intentions de Cesar. Juste Ciel, quand en reverrez-vous un pareil?

I. PLEBEIEN.

Jamais, jamais.... Partons, courons, allons brûler son corps dans la Place sacrée. Et que les mêmes tisons nous servent à consumer les maisons des Traîtres.... Allons, qu'on emporte le corps.

II. PLEBEIEN.

Allons chercher du feu.

III. PLEBEIEN.

Brisons ces bancs.

IV. PLEBEIEN.

Renversons, brisons, brûlons tout....*

ANTOINE, *à part.*

Laissons-les faire maintenant.... Mon projet a réussi. Attendons les suites de la révolte... Que veux-tu?

UN DOMESTIQUE.

Seigneur, Octave vient d'arriver. Il vous attend avec Lepidus, dans la maison de César.

ANTOINE.

Je vais m'y rendre... Il arrive fort à propos. La fortune nous rit; profitons-en.

LE DOMESTIQUE.

Brutus, & Cassius, viennent de monter à cheval. Ils se sauvent de Rome.

ANTOINE.

Ils craignent apparemment la fureur du peuple..... Allons trouver ton Maître.

---

* Ils sortent avec le corps de César.

SCENE VII.

CINNA, *le Poëte, ſeul.*

J'Ai rêvé cette nuit, que j'étois à table avec Céſar! Mon imagination eſt pleine d'idées ſiniſtres. Je n'aurois pas dû ſortir aujourd'hui. Cependant un pouvoir inconnu m'entraîne...

Les Plébéiens arrivent.

I. PLEBEIEN.

Quel eſt ton nom?

II. PLEBEIEN.

Où vas-tu?

III. PLEBEIEN.

Où demeure-tu?

IV. PLEBEIEN.

Es-tu marié, ou garçon?

II. PLEBEIEN.

Répons vîte à tout ceci.

I. PLEBEIEN.

Parle au plutôt.

IV. PLEBEIEN.

Nettement.

III. PLEBEIEN.

Et ſans déguiſement.

CINNA.

Quel eſt mon nom ? Où je vais ? ſuis-je marié ? ſuis-je garçon ?.... Pour commencer à répondre catégoriquement à tout ceci, je dis d'abord que je ſuis garçon.

II. PLEBEIEN.

Son air & ſon ton raillent, je crois, les gens mariés..... Prends garde que ma main ne t'en remercie !.., Songe à marcher droit ?...

CINNA.

Je marchois droit aux funérailles de Céſar.

I. PLEBEIEN.

Comme ami ? ou comme ennemi ?

CINNA.

Comme ami.

II. PLEBEIEN.

Cette réponſe eſt bonne... Où demeures-tu ? parle vîte.

CINNA.

Au Capitole.

III. PLEBEIEN.

Ton nom ?

CINNA.

Cinna.

IV. PLEBEIEN.

Qu'on le mette en piéces !... C'eſt un Conjuré.

CINNA.

Arrêtez ? je ſuis Cinna, le Poëte : Cinna le Poëte !

I. PLEBEIEN.

Tu payeras donc pour tes mauvais vers....

CINNA.

Je ne ſuis point Cinna le conſpirateur!....

II. PLEBEIEN.

N'importe : il ſuffit que tu t'appelles Cinna. Malheur à ton nom! qu'on l'arrache d'ici.

III. PLEBEIEN.

Qu'on l'arrache d'ici! qu'on l'aſſomme!.... Où ſont les tiſons ardens? vîte, qu'on les apporte..... Courons chez Brutus; volons chez Caſſius: brûlons leurs maiſons. Vous autres, allez chez Caſca; vous, chez Décius; vous, chez Ligarius.... adieu, Partez!.... Partons tous.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scène eſt à Rome.

ANTOINE, OCTAVE, LEPIDUS.

ANTOINE.

TOUS ceux de cette liſte, dont les noms ſont piqués, doivent périr.

OCTAVE.

Votre frere doit auſſi mourir, Lépidus: n'y conſentez-vous pas?

LEPIDUS.

Je le veux bien, Seigneur.

OCTAVE.

Piquez-le donc, Antoine.

LEPIDUS.

Arrêtez?.... je n'y conſens, qu'à condition que Publius, neveu d'Antoine, ſera du nombre des proſcrits.

ANTOINE.

Eh bien, qu'il meure: il vous déplaît: je

condamne ſans peine .. Mais ſortez, Lépidus, apportez nous le teſtament de Céſar; & cherchons les moyens d'en retrancher les legs qui peuvent nous être à charge.

LEPIDUS.

Vous retrouverai-je ici?

OCTAVE.

Où, ici, ou au Capitole....*

ANTOINE.

Le mérite de cet homme eſt bien médiocre: il n'eſt bon, tout au plus, que pour exécuter les ordres d'autrui... Si nous diviſons l'Univers en trois, que fera-t-il de ſon lot?

OCTAVE.

C'eſt vous qu'il a trompé; quel beſoin avions-nous de lui? Sa voix ajoute-t-elle quelque poids à la noire ſentence de nos proſcriptions?

ANTOINE.

J'ai vécu plus que vous, mon cher Octave... Les honneurs que nous repandons ſur lui, en le rendant l'objet de l'attention du peuple, le chargent en même tems d'une partie de ſa haine, & empêchent qu'elle ne tombe toute entiere ſur nous. Il n'en eſt pas plus illuſtré, que ne l'eſt un bête de Somme chargé d'un fardeau précieux qu'on guide ou qu'on mene où l'on veut. Quand la charge eſt arrivée à ſa deſtinée tion, un coup de pied nous défait de l'animal, & le renvoie au pâturage?

OCTAVE.

Je veux bien que cela ſoit ainſi, mais ſongez, Antoine, que Lepidus eſt brave.

---

* Lépidus ſort.

ANTOINE.

Mon cheval de bataille eſt doüé de la même vertu : auſſi mes ordres le font-ils vivre dans l'abondance. Cet animal, dreſſé pour le combat, marche, s'anime, vole, & s'arrête à mon gré : mon intention ſuffit pour diriger ſes mouvemens. Lépidus eſt de même à mes yeux. Il veut être inſtruit, dirigé, commandé. Eſprit aride & lourd, il n'a rien à lui-même : il tient tout d'autrui. Plus propre à imiter, qu'à produire, les impreſſions bonnes ou mauvaiſes, priſes ſans choix & ſans diſcernement, forment le fond de ſon caractère : pour tout dire en un mot, il ne voit, ne ſent, ne connoît, ne penſe, que par l'inſpiration des autres hommes. Servons-nous-en donc pour les beſoins préſens, & n'en parlons plus. Occupons-nous de ſoins plus importans.... Vous ſçavez cher Octave, que Brutus & Caſſius levent des Troupes. Préparons-nous à nous défendre. Songeons à reſſerrer, & à fortifier notre alliance ; aſſemblons nos amis, ranimons leur zéle, combinons, peſons nos diſpoſitions & les leurs : écoutons les bons avis ; & que la prudence, toujours compagne de notre activité, ſache à la fois prévoir les maux, & le reméde.

OCTAVE.

J'y conſens, cher Antoine. Nous ſommes en but à tout, il faut parer à tout. Tel nous rit, dont le cœur nous dévore déja.

SCENE II.

Le Théâtre repréſente la Tente de Brutus, au Camp près de Sardis.

BRUTUS, LUCILIUS, *& une partie de ſon Armée, arrivent au ſon des Tambours.* TITINIUS & PINDARUS, *viennent à leur rencontre.*

BRUTUS.

ALte là !

LUCILIUS.

Qu'on donne l'ordre... Camarades, alte là...

BRUTUS.

Eh bien, Lucilius, Caſſius arrive-t'il ?

LUCILIUS.

Oüi, Seigneur. Voilá Pindarus qui vient vous ſaluer de ſa part.

BRUTUS.

Qu'il ſoit le bien venu... aprochez, Pindarus. Votre Maître, ſoit par lui-même, ou par la faute de ſes Officiers, m'a donné lieu de me repentir de bien des démarches. Mais puiſqu'il vient, nous pourrons nous expliquer.

PINDARUS.

J'eſpere, Seigneur, que mon Maître vous prouvera qu'il eſt toujours digne de votre amitié.

BRUTUS.

Je ſerois fâché d'en douter. Lucilius, un mot... Comment Caſſius vous a-t'il reçu?

LUCILIUS.

Fort bien, Seigneur, avec beaucoup d'égards: mais non pas avec cette familiarité, & cette même confiance dont il avoit coûtume d'uſer avec moi.

BRUTUS.

Cela m'annonce une amitié qui ſe refroidit... Souviens-toi, Lucilius! que lorſque l'amitié commence à s'attiédir, ce qu'elle perd de ſa chaleur eſt toujours remplacé par des égards. La franche & ſimple amitié n'eſt jamais ſuſceptible des déférences frivoles; elle tient tout ce que ſes dehors promettent; elle prévient même les déſirs: c'eſt un Courſier, enfin, qui n'a pas beſoin d'éperons. Mais auſſi, ſemblable à l'animal tardif auquel ce véhicule eſt néceſſaire, l'amitié qu'il faut aiguillonner n'eſt pas loin de ſa chûte... Caſſius approche, allons le joindre.

Caſſius paroît, avec des Soldats.

CASSIUS, *à Brutus.*

O noble Frere! vous m'avez offenſé.

BRUTUS.

Vous ſçavez, juſtes Dieux, ſi Brutus offence jamais même ſes ennemis? comment auroit-il offenſé ſon Frere?

CASSIUS.

Ah! ces dehors me cachent trop long-tems ces ſentimens injurieux...

BRUTUS.

Doucement, Caſſius... ne rendons pas nos armées témoins de nos différens. Je ne demande qu'à vous ſatisfaire. Venéz dans ma tente: quand les troupes ſeront retirées, j'écouterai vos plaintes.

CASSIUS.

Pindarus, que nos Troupes s'eloignent à quelques pas d'ici.

BRUTUS.

Faites-en de même, Lucilius?... ne laiſſez approcher perſonne. Que Lucius, & Titinius gardent la porte.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS.

CASSIUS.

NE m'avez-vous pas offenſé, Brutus, en condamnant *Lucius Pella*; comme concuſſionnaire chez les *Sardiens*, quoique je vous euſſe écrit en faveur de cet Officier, qui m'eſt connu? avez-vous eu le moindre égard pour ma recommandation?

BRUTUS.

Vous vous deshonoriez, en ſollicitant dans une pareille cauſe.

CASSIUS.

Ah, dans un tems tel que celui-ci, doit-on être si ſevere ſur les moindres fautes?

BRUTUS.

Oui, Caſſius. Et vous-même êtes très-condamnable, d'avoir toujours la main ouverte aux préſens, & prête à ſoutenir ceux qui foulent le peuple.

CASSIUS.

Moi, Grands Dieux?... Si tout autre que Brutus eût oſé me faire ce reproche, il ne parleroit plus.

BRUTUS.

Le nom de Caſſius a pû ſeul faire taire la Loi: ſans quoi le châtiment...

CASSIUS.

Le châtiment?...

BRUTUS.

As-tu donc oublié les Ides de Mars? Ne-t'en ſouvient-il plus? Sous quel fer Céſar tomba-t-il, ſi ce n'eſt ſous celui de la Juſtice? Quel glaive eût oſé toucher ſon corps, s'il n'eût été pouſſé par cette main ſacrée?... Quoi ces mêmes Héros, ces mêmes Libérateurs de la Patrie, ſouilleroient aujourd'hui la gloire d'une action ſi belle, en ſoutenant le Péculat & la baſſe concuſſion? Ils proſtitueroient leur vertu au honteux eſpoir d'accumuler des richeſſes auſſi mépriſables qu'ils le deviendroient eux-mêmes?... Ah, que Brutus ceſſe plutôt d'être Romain!

CASSIUS.

que Brutus ceſſe plutôt de m'inſulter: Je ne l'ai que trop long-tems ſouffert... Vous oubliez que je ſuis un ſoldat; que je connois la guerre... & que j'en ſçais les loix.

BRUTUS.

Je n'oublie rien... Va pars; tu n'es plus Caſſius.

CASSIUS.

Je le ſuis-..

BRUTUS.

Non te dis-je.

CASSIUS.

Tu me pouſſes à bout... Crains que je ne m'oublie!... Brutus? ſonge à toi-même!...

BRUTUS.

Vas-t-en. Pars, ingrat!...

CASSIUS.

Quoi, ſe peut-il?...

BRUTUS.

Eh bien reſte, ſi tu le veux : mais écoute-moi. Je vais donner un libre cours à tes emportemens... Brutus ne ſçait ni ménager, ni craindre un furieux.

CASSIUS

O Ciel! ô Dieux! Puis-je ſupporter ces horreurs!...

BRUTUS.

Sans doute, & plus encore... Mais, avant que ton ſuperbe cœur ne ſe fende, ſors plutôt: vas montrer à tout le Camp l'excès de ta colere; vas faire trembler tes eſclaves epouventés!... Prétendrois-tu, que Brutus te craignît? qu'il ſe tint en garde contre les traits de ta fureur? Tu te trompes: Brutus eſt toujours le même; & tu dévoreras ta rage dût-elle t'étouffer. Je te dis plus: je la mépriſe; & mon ame tranquille n'en voit que le ridicule.

CASSIUS.

Quoi tu vas juſques-là?... Ciel!..

BRUTUS.

Tu te prétends ſoldat? Eh bien, fais-le p
roître. Je brave & j'attends l'effet de ta menac
Tâche de m'apprendre mes devoirs.

CASSIUS.

Tu me perces de tous les côtés!... Tu m'of
fenſes, Brutus? tu m'aigris... Je me ſuis vant
d'être ſoldat, mais non pas meilleur que toi.
Céſar lui-même m'auroit ménagé davantage.
Eût-il oſé?...

BRUTUS.

Tais-toi... il t'auroit fait pâlir!

CASSIUS.

Moi?

BRUTUS.

Oui, toi-même.

CASSIUS.

Ceſſe... ceſſe, Brutus, de trop préſumer d
mon amitié!... Ne m'expoſe point a l'affreu
repentir...

BRUTUS.

Si tu ſçavois penſer il ſeroit déja dans to
cœur: mes ſentimens m'élevent tellement au
deſſus de tes menaces, qu'elles gliſſent ſur l
mien, ſans l'émouvoir. Te ſouviens-tu, ſan
rougir, que tu m'as refuſé l'argent que je t'
fait demander? as-tu pû ne pas ſentir le beſoi
preſſant que j'en avois? Ignorois-tu, que Brut
prefereroit la mort à la triſte & flétriſſante ex
tremité d'en arracher au peuple, par d'indigne
concuſſions? Je te le demandois pour payer me
Légions: tu me l'as refuſé! Puis-je, à ce trai
reconnoitre Caſſius? ou ſuis-je encor connu d
lui?... Dieux, protecteurs de Rome, pardonne
à Brutus! mais ſi ſon amitié ſe profanoit encor

ort de tels Citoyens, tonnez ſur lui, puniſſez foibleſſe!

CASSIUS.

Je ne t'ai point refuſé...

BRUTUS.

Tu l'as fait.

CASSIUS.

Non, je te le répete... on t'a trompé.... ton Meſſager m'avoit mal entendu!... Tu m'as percé e cœur... Ah, Brutus, un ami me ſeroit moins ſévere! il ſçauroit ſupporter mes défauts... mais Brutus en triomphe, Brutus les aggrave encor!

BRUTUS.

Pourquoi donc ne pas me les cacher?

CASSIUS.

Tu ne m'aimas jamais!...

BRUTUS.

Je ne haïs que tes vices.

CASSIUS.

L'œil d'un ami les verroit moins.

BRUTUS.

Oui, s'il étoit flatteur...

CASSIUS.

Viens donc, Antoine! Viens jeune Octave! vengez-vous tous les deux du malheureux Caſſius: il ſe livre à vos coups; la vie eſt un fardeau, qui lui devient inſupportable!... Haï de ſon ami, mépriſé par ſon frere, accuſé de mille défauts, traité comme un vil eſclave: que fait encore Caſſius dans le monde? Dieux! mes larmes coulent & je ne péris point?... Tiens, prens donc ce poignard *! frappe, voilà mon ſein! Perce ce cœur, jadis plus précieux pour

* Il tire ſon poignard.

toi, que tout l'or de la terre! Déchire-le, puiſque tu es Romain!... Il te refuſa, dis-tu, de l'or? Eh bien, prens-le lui-même: ne l'épargne pas plus que celui de Ceſar. Tu ne m'aimas jamais autant que lui; tu dois moins balancer.

BRUTUS.

Renferme ton poignard: ton caractere te le rend néceſſaire: ta ſeule férocité te cache ta honte. Le ſort t'a donné un ami que, toi ſeul pouvois irriter! Le caillou, qu'on frappe, laiſſe éclater le feu que ſon ſein renferme, & n'en eſt pas plus chaud.... Tel eſt pour toi Brutus.

CASSIUS.

Ah, Brutus devoit-il triompher des erreurs de ſon ami?

BRUTUS.

Crois-tu donc que Brutus en ſoit exempt?... Me crois-tu ſans foibleſſe?...

CASSIUS.

Qu'entens-je? Ah, cet aveu me rend tout entier à toi. Cher Brutus, donne-moi ta main!

BRUTUS.

Reprens auſſi mon cœur.

CASSIUS.

O Brutus!...

BRUTUS.

Que veux-tu dire?

CASSIUS,

Hélas, ton amitié pour moi n'eſt-elle pas aſſez forte pour m'épargner, lorſque le feu d'un tempérament emporté...

BRUTUS.

Je t'entends... Oui, mon cher Caſſius: lorſque tu me méconnoîtras, je croirai déſor-

mais que tu te méconnoîs toi même; & j'attendrai que Cassius se remontre à mes yeux.

On entend du bruit: c'est un Poëte qui veut entrer.

LE POETE, *en dedans, aux Gardes,*

Laissez-moi entrer? nos Généraux se querellent, je les entends; il ne faut pas les laisser seuls: je veux les voir.

LUCIUS.

Tu n'entreras pas.

LE POETE, *entre.*

La mort seule peut m'arrêter!...

CASSIUS.

Que veux-tu?

LE POETE.

Que faites-vous, nobles Généraux? Quelle honte! Oubliez-vous ce que vous êtes?...

Brutus & Cassius, sont faits pour être amis!

J'ai vécu plus que vous: respectez mon avis!

CASSIUS.

De quel front oses-tu nous interrompre ainsi, avec tes rimes cyniques?

BRUTUS.

Va-t'en. Qu'on chasse cet importun?...

CASSIUS.

Excuse-le, Brutus. C'est l'humeur du personnage.

BRUTUS.

Il m'amuse, quand il sçait prendre son tems; mais le serieux de la guerre ne s'impatise pas avec de telles extravagances. Qu'on le mette dehors.

CASSIUS *au Poëte.*

Adieu. retire-toi?...*

* Le Poëte sort.

BRUTUS.

Que Titinius & Lucius ordonnent aux Of
ciers, de faire camper ici l'armée pour cet
nuit.

CASSIUS.

Et qu'ils ramenent ici Meſſala avec eux?

BRUTUS.

Hola?.., Qu'on m'apporte du vin.

CASSIUS.

Je ne te vis jamais ſi triſte, cher Brutus!

BRUTUS.

Hélas! j'en ai plus d'un ſujet.

CASSIUS.

Que devient donc ta Philoſophie? Ne te ren
t-elle plus ſupérieur aux accidens imprévus?

BRUTUS.

Qui les ſupporte mieux que moi... Sçais-t
que Porcie eſt morte?

CASSIUS.

Porcie!... Elle eſt morte?... J'ai oſé te chagri
ner; & tu ne m'as pas tué? O conſtance!...
perte déplorable! Quelle fut donc la cauſe de
mort?

BRUTUS.

Mon abſence. Hélas ſa grande ame inquiè
des progrès d'Antoine, & d'Octave, n'a p
ſupporter le poids de ſes ennuis!... Porcie, dit-on
a avallé des charbons ardens!...

CASSIUS.

Dieux immortels!...

BRUTUS.

C'en eſt fait: ne m'en parle plus... Qu'on m
donn

donne du vin?*... C'eſt ainſi, cher Caſſius, que e termine notre querelle...**

CASSIUS.

Mon cœur brûle de te faire raiſon!... Verſe, Lucius ? emplis la coupe. Puis-je trop boire à la anté de mon ami ?

Les mêmes Acteurs. TITINIUS & MESSALA, *entrent.*

BRUTUS.

APPROCHEZ, Titinius?... bon ſoir Meſſala aſſeiez-vous avec nous, & parlons de nos affaires,

CASSIUS.

O Porcie ! tu n'es donc plus?...

BRUTUS.

Briſons ſur ce ſujet... Meſſala, l'on me mande que le jeune Octave, & Marc-Antoine, marchent avec une grande Armée, & qu'ils vont à *Philippes*.

MESSALA.

Seigneur, mes lettres m'apprennent la même nouvelle.

BRUTUS.

Ne vous mande-t-on rien de plus?

* On apporte du vin & des flambeaux.
** Il boit.

MESSALA.

Pardonnez-moi, Seigneur. Les *Triumvirs* ont preſcrit plus de cent Sénateurs, qu'ils ont fait périr.

BRUTUS.

On ne me parle que de ſoixante-dix, parmi leſquels on compte Ciceron.

CASSIUS.

Ciceron?

BRUTUS.

Il eſt mort... Mais, dis-moi, Meſſala, ne te mande-t-on rien de Porcie?

MESSALA.

Non, Seigneur.

BRUTUS.

Si tu es Romain, dis-moi la vérité?...

MESSALA.

Vous le voulez, Seigneur?... elle n'eſt plus!

BRUTUS.

Adieu donc, chere Porcie! ton ſort eſt confirmé... Nous ſommes tous nés pour mourir, cher Méſſala!... l'étude de cette grande vérité, m'aide à ſupporter ma peine.

MESSALA.

La fermeté déſigne le grand homme.

CASSIUS.

Je le ſçais autant qu'un autre. Cependant...

BRUTUS.

Amis, puiſque nous vivons encore, ſongeons à nos devoirs... Que penſez-vous de la marche de l'ennemi vers *Philippes*?

CASSIUS.

Qu'elle nous eſt avantageuſe.

BRUTUS.

Pourquoi?

CASSIUS.

Parce que l'ennemi qui vient à nous, nous met a portée de découvrir, & de traverſer ſes deſſeins. Il fatigue ſes troupes, par la longueur de la marche, & il en diminue le nombre, tandis qu'il trouve les nôtres fraîches, repoſées, & prêtes à le recevoir.

BRUTUS.

Ces raiſons ſont bonnes, mais elles doivent céder a de meilleures, Le Peuple de *Philippes*, & des environs, nous regarde de mauvais œil. Nous l'avons fatigué, ainſi que nos autres alliés, par de trop fortes contributions. Ils recevront nos ennemis, comme des liberateurs? peut-être en augmenteront-ils le nombre... Ne vaudroit-il pas mieux nous emparer de ce poſte, d'où nous pourrions à la fois contenir les habitans, & faire face à nos Ennemis?

CASSIUS.

Cher frere, écoutez-moi, de grace!...

BRUTUS.

Permettez que j'achéve.. le pays n'eſt pas pour nous; nos légions ſont affoiblies, notre cauſe eſt odieuſe, la puiſſance de l'ennemi s'accroît, & la nôtre décline... Il eſt de certains momens déciſifs, dans les affaires de la vie, qu'il faut ſaiſir: d'eux ſeuls dépend le bien, ou le mal être du reſte de nos jours. C'eſt une mer pleine d'écueils, & de *courants* dangereux. L'habilité du Pilote conſiſte à diſcerner d'un coup d'œil celui qui peut conduire au Port.

CASSIUS.

Sois donc le nôtre, cher Brutus... Allons attendre l'Ennemi à *Philippes*.

BRUTUS.

La nuit eſt avancée. Donnons à la nature le repos qu'elle demande... Je crois que nous n'avons plus rien à dire?

CASSIUS.

Non. Bonſoir, Brutus... Nous partirons au point du jour.*

BRUTUS.

Lucius?... donne-moi ma robe de chambre. où eſt ton inſtrument?

LUCIUS.

Ici près, Seigneur, dans la tente.

BRUTUS.

Tu parois accablé de ſommeil?... Je ne te blâme pas, tu as veillé aſſez longtems. Appelle Claudius, & quelqu'autres de mes gens: ils coucheront ici ſur des couſſins.

LUCIUS.

Varro? Claudius?...

---

* Caſſius ſort avec Titinius & Meſſala.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. VARRO & CLAUDIUS.

BRUTUS.

COUCHEZ ici... j'aurai peut-être à vous envoyer vers Caſſius.

VARRO.

Permettez, Seigneur, que nous reſtions debout: nous ſerons plutôt prêts à recevoir, & exécuter vos ordres.

BRUTUS.

Non, dormez: je n'en aurai peut-être pas à vous donner...* Lucius? je trouve dans ma poche le livre que je te demandois tantôt!

LUCIUS.

Seigneur, j'étois bien ſûr que vous ne me l'aviez pas donné.

BRUTUS.

Pardonne, ami: je ſuis diſtrait...
Ne pourrois-tu pas vaincre le ſommeil pour un moment, & me jouer un air ou deux de ta muſique?

LUCIUS.

Très-volontiers, Seigneur.

* Brutus ôte ſa robe de chambre.

BRUTUS.

Je crains pourtant de te fatiguer...

LUCIUS.

Ah Seigneur! je n'ai plus de ſommeil.

BRUTUS.

Je ne te tiendrai pas longtems... Si je vis, j'aurai ſoin de ta fortune...* Cet air eſt un ſomnifere... O ſommeil! tu t'empares de Lucius... il te réſiſte en vain!... Dors, pauvre malheureux! J'ai trop d'humanité, pour t'en empêcher. Sauvons pourtant ton inſtrument, que tu pourrois caſſer; & liſons ceci...** Voilà je crois la page où j'en étois?...

SCENE VI.

BRUTUS, *à l'ombre de Céſar.*

BRUTUS, *ſans voir l'Ombre.*

CE flambeau jette un elueur bien triſte!... Oh! qui eſt là?... mes yeux ſont-ils troublés?... quelle eſt cette affreuſe apparition?... Le Spectre vient à moi!... Qui es-tu? Es-tu Dieu? Es-tu Ange? Es-tu démon?... pourquoi-fais tu frémir Brutus? parle?

LE SPECTRE.

Brutus, tu vois ton mauvais genie!

* Lucius joue & chante; & s'endort inſenſiblement.
** Brutus prend ſon livre.

BRUTUS.

Que me veux-tu ?

LE SPECTRE.

Te dire que tu me verras demain à *Philippes.*

BRUTUS.

Eh bien, je t'y verrai.

LE SPECTRE.

Oui.., demain... à *Philippes.*

BRUTUS.

A la bonne heure*... Dieux, il s'évanouit !... e reprens courage... Spectre terrible ! j'aurois ourtant voulu te parler plus longtems ..Lucius? arro? Claudius Eveillés-vous mes amis.:.

LUCIUS, *s'éveillant.*

Seigneur?... les cordes de mon inſtrument... nt fauſſes...

BRUTUS.

Il croit jouer encore !... Eveille toi, Lucius.

LUCIUS.

Seigneur?...

BRUTUS.

Qui te fait crier ainſi? rêves-tu?

LUCIUS.

Ai-je crié, Seigneur?

BRUTUS.

Oui... Mais n'as-tu rien vû?

LUCIUS.

Non. Seigneur.

BRUTUS.

Eh bien, dors donc... Claudius? Varro?

CLAUDIUS & VARRO.

Seigneur?

* L'Ombre diſparoît.

BRUTUS.

Qui vous fait crier ainſi, en dormant?

ENSEMBLE.

Avons-nous crié, Seigneur?

BRUTUS.

Oui... n'avez-vous rien vû?

ENSEMBLE.

Non, Seigneur.

BRUTUS.

Allez ſaluer Caſſius de ma part? dites-lui qu'il ſe mette en marche? nous le ſuivrons bien-tôt.

ACTE V.

Le Théâtre représente les Champs DE PHILIPPES, & les Tentes des deux Armées ennemies.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE & ANTOINE *à la tête de leur Armée.*

OCTAVE.

Nous sommes plus heureux, Antoine, que vous n'osiez l'espérer. L'ennemi ne se retranche point sur les monts & sur les rochers : il vient nous joindre en rase campagne ; & sa contenance annonce plutôt de braves assaillans, que des fuyards.

ANTOINE.

Mon œil voit dans leur ame ; & cette fausse bravade n'est hazardée que pour nous en imposer.

UN MESSAGER, marchant. Aux armes, Seigneurs?... l'ennemi

à nous en bon ordre; le ſanglant étendard du combat eſt déployé: ſongez à vous.

ANTOINE.

Octave, rangez vos troupes en bataille ſur la gauche du camp.

OCTAVE.

Moi, Seigneur, je prétends occuper la droite.

ANTOINE.

Eh! pourquoi me croiſer dans une pareille conjoncture?

OCTAVE.

Je ne vous croiſe pas; mais je le veux ainſi*.

SCENE II.

BRUTUS, & CASSIUS *arrivent avec leur Armée, Tambours battans.*

BRUTUS.

L'ENNEMI s'arrête, il paroît vouloir une conférence.

CASSIUS.

Titinius, faites faire alte. On veut parler.

OCTAVE *à Antoine.*

Donnerai-je le ſignal du combat?

* Ils ſortent.

ANTOINE.

Non, Céſar. Ecoutons ce qu'ils veulent re.

OCTAVE, *à ſes troupes.*

Attendez le ſignal.

BRUTUS *à Antoine & Octave.*

Deux mots, avant les coups... le voulez-us, Compatriotes?

OCTAVE.

Brutus préfére les uns aux autres. Il croit l'on lui reſſemble.

BRUTUS.

Octave, quelques mots préviennent ſouvent mauvais coups.

OCTAVE.

Il eſt vrai que Brutus ſçait à la fois parler, & porter, témoin Céſar, que Brutus poignarda le ſaluant.

CASSIUS.

Ceux d'Antoine ſont encore inconnus: mais diſcours ne le ſont pas. Le miel des abeilles *Hibla* n'eſt pas plus doux.

ANTOINE.

Ni leur aiguillon plus dangereux.

BRUTUS.

Mais la menace en prévient l'effet.

ANTOINE.

Perfides! vous ne lui reſſemblâtes pas, lorſque us maſſacrâtes Céſar. La candeur & l'humilité loient dans vos yeux, tandis que la rage & crainte rongeoient vos cœurs. Proſternés en laves, vous embraſſiez ſes genoux, tandis e l'infâme Caſca frappoit ce grand homme derriere... déteſtables flateurs!

CASSIUS.

Flateurs, dit-il?... O Brutus! aurois-tu entendu ces horreurs, si Cassius avoit commandé aujourd'hui?

OCTAVE.

Au fait, au fait, ingrats?.. si vos fronts sueni de la justice de nos reproches, cette sueu sera bientôt sanglante! l'épée d'Octave sort d fourreau pour n'y jamais rentrer, jusqu'à ce qu César soit vengé de tous ses assassins... à moin qu'un autre César ne tombe encore sous le poignard des traîtres.

BRUTUS.

Octave, s'il est ici des traîtres, ils sont dan ton camp.

OCTAVE.

Je crois du moins n'être point né pour mou rir de la main de Brutus.

BRUTUS.

Fusses-tu le plus noble de ta race, jeune hom me, tu ne pourrois jamais périr plus honorable ment!

CASSIUS.

Laisse, Brutus.... mépriſe les discours d'u jeune Ecolier, soutenu par un mépriſable Ba ladin.

ANTOINE.

Le vieux Cassius est toujours le même!

OCTAVE.

Partons, Antoine. N'écoutons plus les propo des traîtres. Ils ne cherchent qu'à nous désunir. Si vous osez combattre, venez, perfides, nou vous attendrons*.

* Antoine & Octave sortent avec leur Armée.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, LUCILIUS, MESSALA.

CASSIUS.

QUe le vent ſouffle maintenant, que la mer ronde, que la barque vogue, nous bravons la empête. Tout eſt au hazard!

BRUTUS.

Lucilius, . un mot...*

CASSIUS.

Cher Meſſala, c'eſt aujourd'hui le jour de a naiſſance...j'ignore pourquoi je rappelle ce ouvenir... Donne-moi ta main, Meſſala. Sois moin, qu'à l'exemple du grand Pompée, je mis d'être forcé de commettre la deſtinée de ome au hazard d'une ſeule bataille... Tu ſçais ombien j'ai toujours été attaché aux ſentimens Epicure. Je me trouve pourtant aujourd'hui oins ferme: de noirs preſſentimens affligent on ame; & les préſages que j'ai toujours mé- iſés, font malgré moi impreſſion ſur elle.... n venant de Sardis, deux puiſſans Aigles ſont enus ſe percher ſur notre premier Enſeigne, s mangeoient même dans la main des Soldats,

* Brutus s'écarte un moment avec Lucilius.

pendant la route. Mais ce matin, en arriva
ici, ils ont pris leur vol: on ne les a plus revi
Depuis ce fatal moment, une nuée de Corbeau
de Corneilles, & de Milans obſcurcit l'air,
ſemble en volant ſur nos têtes attendre ſa proy

MESSALA.

Ah! gardez-vous de croire!...

CASSIUS.

Cette idée n'abat point mon courage. a ſi
eſt prêt à tout: il ne craint ni le péril, ni
mort.

BRUTUS, *revient.*

... Oui, Lucilius.

CASSIUS.

Je crois, cher Brutus, que les Dieux no
regardent aujourd'hui d'un œil favorable. M
comme il n'eſt rien de certain dans les cho
humaines, il eſt ſouvent de la prudence de l
enviſager par le plus mauvais côté. Suppoſa
donc que nous perdions la bataille, il eſt proba
que nous nous parlons maintenant pour la d
nieré fois... En ce cas, que déterminez-vou

BRUTUS.

J'ai toujours blâmé Caton de s'être don
la mort. Sans trop ſçavoir pourquoi, cette a
tion m'a même fait ſoupçonner ſon courag
c'étoit peut-être craindre les maux futurs; c'éto
ſe croire incapable de les ſupporter; c'étoit
un mot ſe défier des Dieux.

CASSIUS.

Ainſi, ſi nous ſommes vaincus, Brutus pour
donc ſe réſoudre à être traîné captif dans
rues de Rome, & à orner le char des triomp
teurs?

BRUTUS.

Non, Cassius, non!... ne crois pas que l'ame de Brutus supporte l'affreuse idée de voir son corps souillé par de honteux liens. Ce jour fatal achevera le grand ouvrage, que les *Ides de Mars* ont commencé. J'ignore si nous nous reverrons : Reçois donc mes adieux Embrasse-moi, cher Cassius! Adieu, mon ami! adieu pour jamais!

CASSIUS.

Adieu, cher Brutus! puissions-nous nous revoir!

BRUTUS.

Marchons au combat... Ah! que l'homme ne peut-il deviner l'issue des grands évenemens!... Mais la fin du jour nous apprendra notre sort... Allons, amis, partons.

SCENE IV.

On entend un grand bruit de guerre.

BRUTUS *paroît avec* MESSALA.

BRUTUS.

Presse ton cheval : vole à toute bride, cher Messala? donne ces billets aux légions de la gauche. Qu'elles attaquent toutes ensemble l'aîle que commande Octave, & qui combat foi-

blement. Je réponds de sa défaite... Presse-toi, Messala, qu'elles s'avancent au plutôt *...

Le bruit redouble, Cassius paroit avec Titinius.

CASSIUS.

Ah! Titinius, tu le vois, mes troupes plient! & je me vois malgré moi entraîné dans leur fuite!... Celui qui portoit cet enseigne, étoit à la tête des Fuyards. J'ai tué le misérable.

TITINIUS.

O brave Cassius! le combat a commencé de trop bonne heure: Brutus s'est trop pressé. Ses troupes enyvrées de l'avantage qu'elles ont eu sur celles d'Octave, s'occupent au pillage, tandis qu'Antoine nous enveloppe de tous côtés.

PINDARUS *entre.*

Ah! Seigneur, éloignez-vous: fuyez plus loin. Antoine est dans votre Camp, il est dans votre Tente!... Fuyez, il est tems.

CASSIUS.

Cette montagne est assez éloignée de lui... Regarde, Titinius, sont-ce mes Tentes que je vois embrasées?

TITINIUS.

Hélas! oui, Seigneur!

CASSIUS.

Si tu m'aimes encore, cher Titinius, prens mon cheval, ne l'épargne pas, cours, & reviens me dire si les troupes que j'apperçois de ce côté sont amies, ou ennemies?

TITINIUS.

Je reviens dans l'instant.

---

* Ils sortent.

CASSIUS, *à Pindarus.*

Et toi, gagne le ſommet de ce Mont; tâche de découvrir mieux que moi ce qui ſe paſſe, & viens m'en rendre compte... Ce jour même me vit naître... Le cercle de ma vie eſt rempli... ſans doute il verra ma mort... Eh bien! Pindarus, quelles nouvelles?

PINDARUS, *du haut de la montagne.*

Ah! Seigneur!...

CASSIUS.

Qu'as-tu vû?

PINDARUS.

Titinius eſt coupé par un gros de Cavalerie qui l'entoure.... Il fuit encore... il va être pris... Titinius? je ne te vois plus!... Attendez?... Dieux, il eſt priſonnier!... Ecoutez, Seigneur, j'entens les cris de joye...

CASSIUS.

Deſcends.. ceſſe de regarder, je ne veux rien ſçavoir de plus... Malheureux que je ſuis: je vis encore, tandis que mon meilleur ami ſuccombe ſous mes yeux!... Deſcends, te dis-je? viens, obéïs... Te ſouviens-tu de ton ſerment, lorſque je te fis priſonnier, en combattant contre les Parthes & que je te ſauvai la vie? tu juras alors de m'obéïr toujours, quels que fuſſent mes commandemens?... Tu t'en ſouviens, tiens-moi donc ta promeſſe... Ceſſe d'être Eſclave: ton Maître t'affranchi. Prens cette épée, qu'illuſtra le ſang de Céſar... ſurtout point de réplique?... Prens-la, dis-je.. tiens-la ainſi... & lorſque je me couvrirai le viſage, guide-la

dans mon ſein?... O Céſar! la même épée qui t tua, va te venger! *...

PINDARUS.

Dieux! ſerois-je libre, ſi j'avois oſé réſiſter à mon maître?... Adieu, cher Caſſius! je vais fuir ſi loin, que jamais Romain ne me reprochera ta mort.

SCENE V.

TITINIUS, MESSALA.

MESSALA.

OUI, l'avantage eſt égal: Octave eſt défait par Brutus, & Caſſius par Antoine.

TITINIUS.

C'eſt dequoi conſoler Caſſius.

MESSALA.

Où l'as-tu laiſſé?

TITINIUS.

Sur ce Mont, où il ſe déſeſperoit. Pindarus eſt avec lui, n'eſt-ce pas lui que j'apperçois couché par terre?

TITINIUS.

Il paroît mort?... ah! mon cœur frémit!...

MESSALA.

Eſt-ce lui?...

* Il ſe tue.

TITINIUS.

Hélas! ce n'eſt plus Caſſius!... Soleil acheve de te cacher! tes rayons mourans ſemblent rougir, en voyant tomber le ſanglant Soleil de la République!... Cet Aſtre eſt mort pour nous! une éternelle nuit va cacher notre honte, & notre malheur... Ah! l'erreur ſeule a cauſé ſa mort. Il n'a ſans doute pas ſçu nos ſuccès...

MESSALA.

Funeſte erreur! Enfant de la mélancolie! pourquoi peins tu dans l'ame des hommes des objets qui n'exiſtent point?.. Ta naiſſance précipitée ne fut jamais heureuſe: tu fus toujours le bourreau de ta mere!

TITINIUS.

Où es-tu, Pindarus?...

MESSALA.

Cherche-le, tandis que je vais appreadre cette cataſtrophe à Brutus... Quelle nouvelle plus affreuſe puis-je lui porter *!

TITINIUS.

O brave Caſſius! pourquoi m'as-tu forcé de te quitter?... hélas! n'ai-je pas joint tes amis? N'ont-ils pas orné mon front de cette guirlande victorieuſe, qu'ils t'envoyoient? n'as-tu pas entendu leurs acclamations?.. Ah! l'erreur ſeule a cauſé ta perte!... Mais tiens, reçois ta couronne... ſois vainqueur dans le ſein de la mort!... Brutus te l'avoit deſtinée: j'exécute ſes ordres**. Viens maintenant, Brutus, & juge ſi j'aimois ton ami?... Pardonnez-moi, grands Dieux!.. C'eſt ainſi que meurt un Romain***..

---

* Il ſort.

** Il la met ſur la tête de Caſſius.

*** Il ſe tue.

SCENE VI.

Le bruit de guerre ſe fait entendre de nouveau. BRUTUS, MESSALA, LE JEUNE CATON, STRATON, VOLUMNIUS & LUCILIUS.

BRUTUS.

OU eſt-il, cher Meſſala ?... où eſt ſon corps ?..

MESSALA.

Le voilà ci-deſſous... Titinius le pleure.

BRUTUS.

Que vois-je ? Titinius auſſi !...

CATON.

Il eſt mort.

BRUTUS.

O Céſar, tu triomphe maintenant ! ton ame irritée nous environne, & tourne nos épées contre nos propres flancs !... Rome a-t-elle encore des enfans comparables à ceux-ci ?.. adieu, noble reſte de nos Héros ! ton pays ne produira jamais ton ſemblable... Brutus pleure, mes amis ! n'en ſoyez pas étonné : il acquitte la dette la plus légitime... Attens-moi, cher Caſſius, attens-moi ?.. Que l'on porte ſon corps à *Tharſe*, la douleur du Soldat ſeroit à craindre ſi nous faiſions ſes funérailles dans le Camp.. Allons, Caton, marchons, Lucilius,

retournons au combat. Que Labio & Flavius mettent nos troupes en bataille... La nuit s'avance, il eſt trois heures: le jour naiſſant nous verra encore une fois tenter la fortune.

SCENE VII.

Le Théâtre repréſente le Champ de Bataille, & l'on entend le bruit du Combat.

BRUTUS, MESSALA, CATON, LUCILIUS, FLAVIUS.

BRUTUS.

ENCORE, amis! courage!.. ſoutenez, ſoutenez.

CATON.

Quel lâche oſeroit fuir?.... ou plutôt, qui refuſeroit de me ſuivre? je ferai retentir mon nom dans toute l'Armée... Traîtres! tremblez, en voyant le fils de *Marcus-Caton*, le fléau des Tyrans, & le défenſeur de ſa Patrie!...

Des Soldats paroiſſent. On combat.

BRUTUS.

Venez, voici Brutus? voilà le protecteur de la liberté, l'ami de Rome!..... Reconnoiſſez Brutus?...

LUCILIUS.

Jeune & noble Caton! te voilà tombé? tu meurs auſſi glorieuſement que Titinius... Quels honneurs ne te doit-on pas?

UN SOLDAT, *à Lucilius.*

Céde, ou péris....

LUCILIUS.

Je ne céde qu'en périſſant.... quoi! tu veux me tuer? Eh bien! fais-toi un nom immortel, en tuant Brutus.

LE SOLDAT.

Brutus?... je ne tuerai pas un ſi illuſtre priſonnier.

Antoine arrive.

II. SOLDAT.

Place, Place... qu'on diſe à Antoine que Brutus eſt pris.

I. SOLDAT.

Seigneur, Brutus eſt pris?...

ANTOINE.

Où eſt-il?

LUCILIUS.

Non, Antoine, Brutus eſt en ſûreté comme toi. Jamais mortel ne pourra ſe vanter d'avoi pris Brutus vivant. Les Dieux le préſerveront d'une telle infamie!... partout où tu le trouveras, vivant ou mort, Brutus ſera toujours reſſemblant à Brutus, & digne de lui-même.

ANTOINE, *aux Soldats.*

Ce n'eſt point-là Brutus, mes amis: mais cette priſe n'eſt guère d'un moindre prix. Ayez ſoin de lui, je vous le recommande. J'aime mieux un tel homme pour ami, que pour ennemi... Allez, ſçachez ſi Brutus eſt mort ou vivant; & venez me le dire dans la Tente d'Octave.

SCENE VIII.

Le Théâtre repréſente un autre côté du Champ de Bataille.

BRUTUS, DARDANIUS, CLITUS, STRATON, VOLUMNIUS.

BRUTUS.

TRISTES reſtes de mes amis! ſuivez-moi ſur e Rocher?...

CLITUS.

Statilius a dû voir la lumiere de notre flam-eau: cependant, Seigneur, il ne revient pas t eſt pris, ou tué.

BRUTUS.

Approche-toi, Clitus; viens t'aſſeoir auprès moi... Ecoute... *

CLITUS.

Qui, moi, Seigneur? O Ciel!.... non pas ur l'empire de l'Univers.

BRUTUS.

Tais-toi donc.

* Il lui parle à l'

CLITUS.

Je me tuerois plutôt moi-même!...

BRUTUS.

Ecoute, Dardanius?...

DARDANIUS.

Quoi! je ſerois capable d'un tel forfait?

CLITUS.

Oh! Dardanius!

DARDANIUS.

Oh! Clitus!... Qu'eſt-ce que Brutus exigeoit de toi?

CLITUS.

De le tuer!... hélas! regarde? Il rêve profondément.

BRUTUS.

Volumnius, j'ai à te parler... L'ombre de Céſar m'eſt apparue deux fois, depuis deux nuits. Je l'ai vue à Sardis, & cette nuit même dans les Champs de *Philippes*... Tout m'annonce que mon heure eſt venue!

VOLUMNIUS.

Ah! Seigneur!...

BRUTUS.

Mon deſtin eſt rempli, mon cher Volumnius! Tout m'en aſſure.....* Nous ſommes vaincus ſans reſſource! N'eſt-il pas plus grand de tomber de ſon gré, que de ſe voir précipité dans l'abîme?... Ecoute, cher Volumnius?... nous nous aimons depuis l'enfance: voici l'inſtant de m'en donner la preuve la plus chere... Aide-moi à mourir en Romain....

---

*On entend un bruit d'armes.

VOLUMNIUS

VOLUMNIUS.

Quoi! Seigneur? Et c'eſt de l'amitié que ous pouvez attendre?... *.

CLITUS.

Fuyez, Seigneur, fuyez! Vous allez être ris...

BRUTUS.

Eveille-toi, Straton? Ce tems n'eſt plus ropre au ſommeil... Adieu, mes amis, adieu, traton!... Mon cœur goûte du moins la dou- eur, en mourant, de n'avoir à me plaindre aucuns mortels: je n'en ai point éprouvé de erfides; & j'acquiers plus de gloire par ma hûte, que mes ennemis par leur victoire.... Adieu donc, adieu, mes amis? Mon hiſtoire ſt finie; la nuit couvre déjà mes yeux, & on corps épuiſé de forces exige un prompt epos... **.

Allez, partez tous, je vais vous ſuivre..... traton, reſte avec moi. Je t'ai toujours éprouvé idele, & j'ai vû des preuves de ton courage... rends cette épée, & détourne la tête... Obéis- oi, Straton?

STRATON.

Donnez-moi votre illuſtre main... adieu, eigneur! adieu! mon maître.

BRUTUS.

dieu, mon cher Straton!... Céſar ſois ſatisfait! rutus, en te perçant, ſentit plus de regret ***.

* Le bruit redouble.

** On entend crier en dedans, *fuyez! fuyez!*

*** Il ſe tue.

SCENE IX.

ANTOINE, OCTAVE, MESSALA, LUCILIUS, SOLDATS.

OCTAVE.

QUEL eſt cet homme ?

MESSALA

C'eſt l'eſclave de Brutus. Straton, où eſt ton maître ?

STRATON.

Il eſt affranchi des liens que tu portes : Le vainqueur n'aura que ſa cendre. Brutus ſeul pouvoit vaincre Brutus !

LUCILIUS.

Sa mort eſt digne de ſa vie . . . Chere Ombre, je te rends grace ! J'avois prédis ton ſort : Tu l'as rempli !

OCTAVE.

Je prends à mon ſervice tous les gens de Brutus ; & je garantis leur fortune . . . y conſens-tu, mon ami ?

STRATON.

Oui, ſi Meſſala le veut, & vous répond de moi.

OCTAVE.

Conſentez-y, cher Meſſala.

MESSALA.

Straton, comment notre maître eſt-il mort?

STRATON.

J'ai tenu ſon épée : il a fait le reſte.

ANTOINE.

C'étoit le plus vertueux des Romains. Tous les autres Conjurés envioient la gloire de Céſar : Brutus ſeul l'aimoit ; & l'amour ſeul de la Patrie avoit armé ſon bras. Sa vie fut toujours innocente, & la nature en le formant ſembla vouloir donner un nouveau luſtre à l'humanité.

OCTAVE.

Rendons à ſa vertu tout ce qu'elle doit attendre de nous. Que l'on porte ſon corps dans ma Tente, pour cette nuit, en attendant des funérailles dignes de ce Héros.

ANTOINE
ET
CLÉOPATRE,
TRAGEDIE
DE
SHAKESPEARE.

PERSONNAGES.

MARC-ANTOINE.
OCTAVE.
LÉPIDE.
SEXTUS-POMPÉE.
ENOBARBUS.
VENTIDIUS.
GANIDIUS.
EROS.
SCARUS.
DERCETAS.
DEMETRIUS.
PHILON.
} Amis d'Antoine.

MECÉNAS.
AGRIPPA.
DOLABELLA.
PROCULEIUS.
} Amis d'Octave.

TYREUS.
GALLUS.
MENAS.
MENECRATES.
VARRIUS.
} Amis de Sextus-Pompée.

SILIUS, Officier de l'armée de Ventidius.
TAURUS, Lieutenant d'Octave.

ALEXAS.
MARDIAN.
DIOMEDES.
} Domestiques de Cléopâtre.

UN DEVIN.
UN PAYSAN.
CLÉOPATRE, Reine d'Egypte.
OCTAVIE, Sœur d'Octave, & femme d'Antoine.

CHARMION,
IRAS,
} Suivantes de Cléopâtre.

AMBASSADEURS D'ANTOINE à Octave OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS GARDES, &c.

La Scene est en différentes parties de l'Empire Romain.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Palais de Cléopâtre, à Alexandrie.

DÉMÉTRIUS, PHILON.

AMI, la foibleſſe de notre Général eſt déplorable. Cet œil perçant, qu'on voyoit jadis étinceller à l'aſpect des ſanglantes images de la guerre, cet œil terrible & martial perd ſa force & ſon feu; il ne fixe plus rien, que le front baſanné d'une Egyptienne. Le cœur de ce Héros, que le péril rendoit toujours plus grand, ne connoît plus la gloire; & s'il ſoupire encore, c'eſt pour nommer les feux d'une Maîtreſſe qui l'avilit..... Regarde, les voilà...

SCENE II.

ANTOINE & CLÉOPATRE *arrivent au ſon des Trompettes, une ſuite nombreuſe de Courtiſans, de Femmes & d'Eunuques portant des éventails pour rafraîchir l'air.*

PHILON, *continue.*

EXAMINE ce grand homme, & vois le maître du tiers de l'univers eſclave d'une coquette! regarde, cher Démétrius?...

CLEOPATRE.

Connoiſſez-vous les bornes de l'Amour?

ANTOINE.

Celui qui les connoît n'aima jamais véritablement.

CLEOPATRE.

Je crois pourtant pouvoir déterminer juſqu'à quel point on peut m'aimer.

ANTOINE.

Trouvez-moi donc un autre Univers: vous en pourrez plus aiſément fixer les limites!...

UN MESSAGER.

Seigneur, j'apporte des nouvelle de Rome.

ANTOINE.

Tant mieux: parle.

CLEOPATRE

CLEOPATRE, *ironiquement.*

Sans doute, Antoine, il faut l'entendre. Peux-être Fulvie eſt-elle en colere contre vous? que ſçait on: c'eſt peut être le jeune Octave qui vous envoie ſes ordres, & qui vous preſcrit de confiſquer tel Royaume, ou d'affranchir tel autre, ſous peine de ſon indignation?

ANTOINE.

Qu'allez vous penſer?

CLEOPATRE.

Peut-être Octave vous défend-til de reſter ici plus long-tems? cela me paroît aſſez probable. Ainſi, cher Antoine, ſçachez ſa volonté; ſçachez celle de Fulvie; interrogez au plutôt le Meſſager: cela eſt important!.. Vous rougiſſez? Triomphe, jeune Céſar, c'eſt un hommage qu'Antoine te rend! mais peut-être me trompai-je, car Antoine n'eſt, dit-on, pas moins intimidé des cris & des reproches de ſon épouſe..... Ecoutons donc le Meſſager.

ANTOINE.

Que Rome s'écroule dans le Tibre, que l'empire ſoit anéanti! rien ici ne m'inquiete. Tout eſt argile en ces bas lieux, & la terre nourrit également l'homme & les animaux... Voilà le vrai bonheur de la vie* !... Voilà la ſuprême félicité de deux cœurs tels que les nôtres. Si quelqu'un oſe en douter, qu'il craigne ma colere!

CLEOPATRE.

Ah, qu'Antoine ſçait bien feindre!.... S'il n'aimoit point Fulvie pourquoi donc l'épouſa-t-il? Il croit ſans doute m'en impoſer auſſi, mais

* Il embraſſe Cléopâtre.

il ſe trompe.... Antoine ceſſera peut-être de ſe maſquer.

ANTOINE.

Et d'être chagriné par Cléopatre... Mais au nom de l'Amour même, gardons-nous de mêler nos plaiſirs d'amertume. Cherchons plutôt charmante Cléopatre, à ne pas perdre un ſeul inſtant de notre félicité !... Que ferons-nous ce ſoir?

CLEOPATRE.

Il faut entendre les Ambaſſadeurs.

ANTOINE.

Quelle bizarrerie !... Se peut-il que les objets les plus indifférens faſſent naître chez vous la joye ou la douleur? & les paſſions les plus oppoſées ne vous agitent-elles, tour-à-tour que pour paroître plus aimable? Ne parlons plus d'Ambaſſadeurs; je n'attends que les vôtres & je ne veux m'occuper que de vous... Allons ma Reine, vous avez hier paru déſirer d'être témoin des mœurs & des plaiſirs du Peuple: deſtinons cette nuit à parcourir tout ce qu'Alexandrie peut nous offrir d'amuſant... Tais-toi*, va-t'en?...

DEMETRIUS, *à Philon.*

Voilà donc le cas qu'Antoine fait d'Octave

PHILON.

Oui, lorſqu'Antoine n'eſt pas à lui-même

DEMETRIUS.

Je ſuis fâché qu'il juſtifie ce que la Renommée, ſouvent peu véridique, avoit déja répandu dans Rome! j'eſpère pourtant qu'il agira mieux demain..... En attendant, je vous ſalue.

** Au Meſſager, en ſortant.

SCENE III.

ENOBARBUS, CHARMION, IRAS, ALEXAS, UN DEVIN.

IRAS & Charmion, consultent le Devin sur leur destinée. Il leur annonce que leur meilleur tems est passé, & qu'elles survivront à la maîtresse qu'elles servent.... Elles se mocquent de l'horoscope, du Devin, & d'Alexas dont elles veulent aussi sçavoir le sort. Le Comique de cette scène est trop licentieux pour être traduit en François.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs.

CLEOPATRE.

ELLE leur ordonne de chercher Antoine, que quelque idée Romaine a mis de mauvaise humeur, dans le moment où tout se disposoit à la joye.... Antoine paroît de loin avec le Messager. Cléopatre piquée, sort avec sa suite sans le regarder.

SCENE V.

ANTOINE UN MESSAGER.

Suite écartée.

LE MESSAGER.

Oui, Seigneur, Fulvie, votre épouse a pris les armes.

ANTOINE.

Quoi, contre Lucius? contre mon frere?

LE MESSAGER.

Oui, Seigneur: mais cette guerre n'a pas eu de suite, & l'état des affaires de l'empire n'a pas tardé à réunir leur forces contre Octave, dont la fortune rapide les a bientôt chassés de l'Italie.

ANTOINE.

Eh bien, qu'as-tu encor de pire à m'apprendre?

LE MESSAGER.

Hélas, les porteurs de mauvaises nouvelles sont toujours odieux?

ANTOINE.

Aux yeux des sots & des lâches... parle hardiment à Antoine; les maux passés l'inquietent peu. La vérité la plus cruelle plaît encore plus à son oreille, que la flatterie la plus délicate.

LE MESSAGER.

Puisque vous le voulez, sçachez donc Seigneur, que Labienus, avec nos legions contre les Parthes, vient d'étendre les bornes de l'Em

pire en Asie ; que ſes drapeaux vainqueurs de l'Euphrate flotent maintenant à travers la Syrie, la Lydie, & l'Ionie : Tandis...

ANTOINE.

Tandis qu'Antoine ?... je t'entends.

LE MESSAGER.

Ah, pardonnez, Seigneur !...

ANTOINE.

Parle franchement, oublie ma qualité, ne me déguiſe rien. Que dit-on de Cleopatre à Rome ? Comment l'appelle-t'on ! Que dit Fulvie ? Quelles ſont ſes invectives & ſes manœuvres ? Ne me flatte point ; peins-moi mes fautes avec toutes les couleurs que le pinceau de la malice, joint à celui de la vérité, peut leur prêter. C'eſt par l'âpreté du vent que les méchantes herbes périſſent. & les reproches bien fondés ſont pour l'homme, ce que la charue eſt à la terre.... Mais laiſſe-moi pour un inſtant.

LE MESSAGER.

Seigneur. je ſuis à vos ordres.

ANTOINE.

Qu'on appelle l'envoyé de Sicyone... Il faut que je briſe mes fers ; ou l'Egypte verra ma perte...

SCENE VI.

ANTOINE, UN AUTRE MESSAGER.

LE MESSAGER.

SEIGNEUR, Fulvie eſt morte.

ANTOINE.

Où;....

LE MESSAGER.

A Sicyone. Ce paquet vous inſtruira de détail de ſa maladie. Il renferme d'autres nouvelles plus importantes encore.

ANTOINE.

Donne...*Voilà une grande ame de moins!.. J'ai pourtant déſiré ſa mort?... C'eſt ainſi que nous regrettons ſouvent, mais trop tard, de perſonnes que nous mepriſions pendant leur vie. Le plaiſir preſent, dégénerant par dégré, devient inſenſiblement ennuyeux: tout a ſon terme dans la vie. Je haiſſois Fulvie: elle eſt morte; je la regrette!... Que la main qui me l'arrache ne peut-elle me la rendre!...

Fuyons cette Reine enchantereſſe. Mon oiſiveté me prépare ici mille maux, plus funeſte encore que ceux dont je me ſens accablé... Approche, Enobarbus?

* Le Meſſager ſort.

SCENE VII.

ANTOINE, ENOBARBUS.

ANTOINE.

AMI, partons d'ici, au plutôt.

ENOBARBUS.

Il faut donc faire périr toutes nos femmes? Songez-vous bien, Seigneur au coup que nous allons leur porter. Notre adieu ſeul eſt l'arrêt de leur mort!

ANTOINE.

Je veux partir.

ENOBARBUS.

Quand les femmes ſont dans leur tort, qu'elles meurent, j'y conſens. Mais, de ſang froid, les faire mourir ſans cauſe? Quoique je les eſtime peu? cela me paroît dur. A l'égard de Cleopatre, comptez que le moindre bruit de votre départ va l'envoyer au tombeau, je l'ai vû vingt fois prête à mourir pour de bien moindres ſujets; & l'air d'aiſance avec lequel cette Reine prend ſon parti, me feroit preſque penſer qu'elle croit la mort ſuſceptible de volupté.

ANTOINE.

Ses artifices ſurpaſſent tout ce que l'homme peut imaginer.

ENOBARBUS.

Non, Seigneur; ſes paſſions tirent leur prin-

cipe de ce que l'amour a de plus pur, & de plus délicat : tout en elle eſt ſentiment, & tout ſentiment eſt tranſport. On ne feint pas ainſi.....

ANTOINE.

Puiſſai-je ne l'avoir jamais connue !

ENOBARBUS.

Vous euſſiez ignoré une des merveilles de l'univers ; vous euſſiez été privé d'un bonheur digne de vous.

ANTOINE.

Fulvie eſt morte...

ENOBARBUS.

Seigneur ?...

ANTOINE.

Fulvie eſt morte.

ENOBARBUS.

Fulvie ?... Eh bien, Seigneur, rendons graces aux Dieux. Quand le Ciel prive un homme de ſa femme, il le regarde comme un Tailleur qu'il faut conſoler de la perte d'une vieille étoffe, en lui en offrant de neuves à foiſon. Je vous plaindrois, ſi Fulvie eût été la ſeule de ſon ſexe ; mais ce genre eſt abondant, & vous pouvez épargner vos larmes*.

ANTOINE.

Les affaires qu'elle m'a ſuſcitées avant ſa mort ne me permettent pas d'être plus long-temps abſent.

ENOBARBUS.

Celles que vous avez commencées ici exigent

---

* On me pardonnera la liberté que je continue de prendre, en ne rendant point ſcrupuleuſement les expreſſions baſſes, qui n'ont rien de ſingulier.

abſolument votre préſence, & principalement celles de Cléopatre.

ANTOINE.

Ceſſe ce badinage, & que mes Officiers ſoient avertis de mes deſſeins : j'en inſtruirai Cléopatre, en lui diſant adieu. La mort de Fulvie n'eſt pas le ſeul objet important qui me mene à Rome : tous mes amis m'y attendent avec le dernier empreſſement. Sextus-Pompée oſe braver Octave ; & ce jeune guerrier poſſéde l'empire de la mer. Le Peuple, toujours amateur de nouveautés, que le mérite ne frappe jamais qu'après coup, commence à ſe rapeller le mérites du Pere, & croit le Fils digne des honneurs dont ce héros jouiſſoit. Auſſi grand, par ſon nom, que par ſa puiſſance, plus grand encore par le ſang & par la valeur, Sextus eſt regardé comme le héros du ſiécle ; & ſi rien n'arrête ſa courſe, l'Univers eſt en danger. Tel eſt l'effet ordinaire d'une illuſtre naiſſance, on attend tout de celui que le hazard en a favoriſé !... mais, porte mes ordres à nos Officiers, & que tout s'apprête pour le départ.

ENOBARBUS.

Seigneur ; j'y cours *...

* Ils ſortent de différens côtés.

SCENE VIII.

CLÉOPATRE, CHARMION. IRAS, ALEXAS.

CLEOPATRE.

OU eſt donc Antoine ?

CHARMION

Je ne l'ai point revû.

CLEOPATRE.

Qu'on ſçache où il eſt, ce qu'il dit, ce qu'il fait, quelle eſt ſa compagnie ?... S'il eſt mélancolique, dis-lui que je ſuis gaye : s'il eſt de bonne humeur, que je ſuis malade... Vole, Iras, & reviens de même.

CHARMION.

Madame, ſi vous l'aimez en effet, je ne crois pas cette méthode propre à augmenter ſa tendreſſe

CLEOPATRE.

Que veux-tu ? je m'ignore moi-même !... que puis-je faire ?

CHARMION.

Conſentir à ſes volontés, & contraindre les vôtres.

CLEOPATRE.

C'eſt un moyen certain pour n'être pas long-tems aimée.

CHARMION.

Gardez-vous de pouſſer votre amant trop loin. On n'eſt pas éloigné de haïr un objet qui ſe fait craindre.... Mais j'apperçois Antoine..

CLÉOPATRE *& ſa ſuite*, ANTOINE.

CLEOPATRE.

Le chagrin me dévore, & mon corps ſuccombe ſous le poids de mes maux!...

ANTOINE, *à part.*

Comment oſer l'entretenir de mon projet?...

CLEOPATRE.

Aide-moi, Charmion... Je ne me ſoutiens plus*...

ANTOINE.

Ah, chere Reine, qu'avez-vous?

CLEOPATRE.

Seigneur... de grace éloignez-vous de moi...

ANTOINE.

Eh quoi, qu'ai-je donc fait?

CLEOPATRE.

Hélas; je le lis dans vos yeux!... Suivez, Seigneur, ſuivez les ordres de Fulvie. Partez, obéiſſez... je ne vous retiens plus... Ah pourquoi vous a-t-elle permis de venir juſqu'ici?... Partez, dis-je? Qu'il ne ſoit pas dit que Cléopatre vous y retienne : elle connoît trop les bornes de ſon pouvoir; Antoine vit ſous d'autres loix.

ANTOINE.

Les Dieux me ſont garants!...

* Elle feint de s'affoiblir.

CLEOPATRE.

Jamais Reine fut-elle plus lâchement trahie? Ah malheureuſe, mille preſſentimens affreux ne te l'annonçoient-ils pas?

ANTOINE.

Cléopatre!

CLEOPATRE.

N'invoque point les Dieux... Hélas, Fulvie eut-elle d'autres garants de ta foi? Ne l'as-tu point trahie?... Tu m'as ſéduit comme elle, & comme elle j'éprouve aujourd'hui la fauſſeté de tes ſermens.

ANTOINE.

Daignez m'écouter!...

CLEOPATRE.

Parle donc ſans détour; ne cherche point à colorer ta perfidie? Tu veux m'abandonner: je reçois tes adieux? tu peux partir. Quand tu m'as mois, un ſeul mot auroit ſuffi pour t'arrêter. Ton cœur n'eſt plus à moi, je te parlerois en vain... Perdons, perdons cette félicité éternelle dont l'ardeur de nos feux flattoit nos cœurs ar tendris. Oublions pour jamais ces momens pleins de charmes, dont l'yvreſſe nous tranſportoit au Cieux! Retombons ſur la terre, puiſque tu le veux; & que ce réveil ſoit affreux pour moi ſeule... Redeviens le plus fameux des guerriers; mais joins à ce titre celui du plus perfide de amans.

ANTOINE.

Dieux, que dites-vous, Madame?

CLEOPATRE.

Que ne puis-je te reſſembler!

ANTOINE.

Ecoutez-moi, Madame. La voix de l'honneu

l'extrême nécessité des affaires de l'Empire m'appellent pour un tems & m'arrachent d'auprès de vous: mais le cœur d'Antoine vous reste, & vous garantit son retour. La guerre civile renait de toutes parts, notre Italie en est déchirée; Sextus-Pompée est aux portes de Rome. L'égalité du pouvoir entre Rivaux puissans, engendra toujours la défiance, mere des factions. La haine des Romains, contre Pompée, parvenue au dernier période, se change maintenant en pitié. Le fils de ce proscrit, riche aujourd'hui des dépouilles de son pere, revendique les titres qui l'avoient illustré. Les mécontens du gouvernement actuel, favorisent ses projets ambitieux, grossissent son parti : leur nombre est formidable, tout fermente dans la république, tout tend à une révolution prochaine. Il est tems, Madame, il est tems qu'Antoine se réveille, ou l'empire est perdu !... Banissez donc vos craintes, & comptez d'autant plus sur le cœur de votre amant, que cette Fulvie que vous appréhendez, est morte.

CLEOPATRE.

Fulvie ... l'artifice est grossier... Pouvoit-elle mourir?

ANTOINE.

Elle n'est plus. Prenez ceci, Madame*, & voyez à loisir toutes les affaires qu'elle m'avoit suscitées: La derniere est la plus funeste.. Voyez où, & comment elle est morte.

CLEOPATRE.

Amant faux & trompeur! où sont donc les pleurs que tu répands pour elle? Ah c'est ainsi,

* Il lui présente des papiers.

ſans doute, c'eſt ainſi que Cléopatre ſera u
jour regrettée par Antoine.

ANTOINE.

Terminons ces reproches, & daignez enten
dre mes projets, je les ſoumets à la cenſure d
ce que j'aime. Je jure d'abord par l'aſtre bien
faiſant qui fertiliſe le limon du Nil, qu'Anto
ne part fidéle amant de ſa Cléopatre! & qu'
laiſſe dans ſes mains le ſort du monde, en
nommant arbitre de la guerre ou de la paix.

CLEOPATRE.

Je ne reſpire plus!... Charmion, coupe
plutôt mon lacet... Mais non, retire-toi... je m
ſens mieux. Ma ſanté eſt auſſi variable que
cœur d'Antoine.

ANTOINE.

Divine Cléopatre! épargnez-moi, ſi vo
maimez... Croyez que ma tendreſſe gémit d
loix que la gloire m'impoſe.

CLEOPATRE.

En aurois-tu moins dit à ta Fulvie? Ah déto
ne les yeux, laiſſe couler les pleurs que ſa mo
t'arrache, ou tâche de me perſuader que tu ne l
répands que pour moi? Feins d'être pénétré
plus cruel déſeſpoir, & applaudis-toi enfin
m'avoir trompée.

ANTOINE.

Arrête, c'en eſt trop!.. & ma colere...

CLEOPATRE.

Acheve, Antoine?... Tu peux mieux fai
encore ; & ce tranſport paroît du moins ſincé

ANTOINE.

Je jure par mon épée!...

CLEOPATRE; *ironiquement.*

Joins y ton bouclier... Tu te corriges, je

vois? Pourſuis, Pourſuis, tu vas bientôt me convaincre!... N'admires-tu pas, Charmion, combien cette noble chaleur ſied à mon Hercule Romain?

ANTOINE.

Madame? prenez garde! vous me mettez au point de vous quitter pour jamais.

CLEOPATRE.

Magnanime Seigneur? un mot... Nous allons donc nous ſeparer? Non, ce n'eſt pas ce que je voulois dire... Nous nous ſommes aimés tendrement. Mais je me trompe encore, & vous en conviendrez... Que voulois-je donc dire?... Hélas ma mémoire reſſemble à celle d'Antoine! J'ai tout oublié.

ANTOINE.

Ah, ſi la nonchalance, & la volupté, n'étoient pas vos premieres ſujettes, je vous prendrois pour telles.

CLEOPATRE, *pleurant.*

Mon cœur en cet inſtant ne les trouve que plus à charge!... Mais, Seigneur, pardonnez au trouble dans lequel vous me jettez!... pardonnez aux égaremens de ma tendreſſe: c'eſt une mort pour moi que de vous déplaire!... La gloire vous appelle, ſoyez ſourd à mes regrets; endurciſſez votre cœur; que la pitié le trouve inacceſſible, & partez ſans remords... Emportez tous les vœux d'une tendre & malheureuſe amante. Puiſſe le Ciel attacher la victoire à votre char, & vous couronner chaque jour de nouveaux laurier!...

ANTOINE.

Sortons, Madame. Nous rendons notre ſéparation trop douloureuſe... Hélas, en fuyant de

ces lieux, ſi votre cœur me ſuit, celui d'Antoi
ne vous demeure !

SCENE X.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Octave à Rome.

OCTAVE, LEPIDE.
ſuite.

OCTAVE.

NON, cher Lepide, & la ſuite vous en co
vaincra mieux encore: Octave n'a pas la foible
de haïr un Compétiteur vertueux. Voyez
qu'on mande d'Alexandrie: il chaſſe, il pêch
il boit, & chacune de ſes nuits eſt ſignalée p
de nouveaux excès. On ignore enfin, s'il eſt pl
homme que Cleopatre, ou ſi cette Reine e
plus femme que lui. Son cœur yvre de volup
tés, ne reſpire plus que par elles; les ſoins
l'Empire & de la gloire le trouvent inſenſibl
à peine ſçait-il encore que nous ſommes ſes Co
légues. Dans l'ébauche de ce portrait, reco
noiſſez Antoine, ou plutôt l'abrégé de toutes l
foibleſſes de l'humanité?

LEPIDE.

Vous m'étonnez, Seigneur. Mais je connoi
Antoin

ntoine, & quels que ſoient ſes vices, ils n'obſ-
rcioient jamais l'éclat de ſes vertus. Il en eſt
défauts de ce grand homme, comme des étoi-
s qui ne doivent leur ſplendeur qu'à l'obſcu-
é de la nuit. Vertueux par principes, mais
oluptueux par tempérament, Antoine ne ſe
re point au plaiſir, il s'y laiſſe entraîner. Il
e céde, en un mot, qu'aux Ennemis qu'il ne
ut combattre.

OCTAVE.

Vous être trop indulgent, cher Lepide. Je
uviens, puiſque vous le voulez, qu'il nous
porte peu qu'Antoine ſoüille le ſang des Pto-
mées; qu'il paye un ſourire, par le don d'un
oyaume; qu'il s'enyvre avec des Eſclaves; &
'en cet état, il ſe donne en ſpectacle aux Na-
ons (avouez pourtant qu'un caractere qui n'eſt
oint avili, par de pareils excès, eſt un être
en rare!) Mais excuſerez-vous ce même An-
ine, de ſe repoſer ſur nous du poids des af-
ires de l'Empire, tandis qu'il dort dans le ſein
e la moleſſe? de goûter les plaiſirs, en nous
iſſant les peines? de ſe plonger, de s'énerver
ans la crapule, tandis que nous veillons à la
is, & pour nous & pour lui?.. Penſez mieux,
er Lepide; & ſi vous l'aimez encore, ſongez
'il eſt tems de le confondre, & de lui faire
outir ſes torts. Puiſqu'il veut être enfant, ſoyons
s peres; & que l'auſtérité de nos reproches
rrache à ſon aveuglement!

UN MESSAGER, *à Octave.*

Seigneur, tes ordres ſeront exécutés: cha-
ue heure t'apportera des nouvelles de ce qui ſe
aſſe au dehors. Pompée eſt puiſſant en mer,
oiqu'il ne ſoit aimé que de ceux qui crai-

gnoient Céſar. Tous les mécontens ſe retire
dans ſes ports, & l'on prétend qu'ils ſont
grand nombre.

OCTAVE.

Je ne m'attendois p s à moins. L'Hiſto
nous apprend, que celui en qui reſide l'autor
ſuprême, & qui en avoit paru digne, a touj
conſilié tous les ſuffrages du peuple. Tan
que celui qui ne la méritoit, ni par ſes v
tus, bleſſa toujours tous les regards...

II. MESSAGER.

Deux fameux Pirates, Ménas & Menécrat
infeſtent les mers avec une flotte formidabl
on les trouve partout. Leurs ravages déſolen
font déſerter les côtes de l'Italie, aucun va
ſeau ne peut ſortir du port ſans être auſſitôt p
qu'apperçu. Tout céde au grand nom de po
pée.

OCTAVE.

O Antoine! briſe les nœuds qui te retienne
Souviens toi des murs de *Mutina*, où a
avoir tué deux Conſuls* tu eus encor la fam
à combattre! Quel guerrier endurci dans
plus grands travaux, quel mortel la brave c
me toi? On ne penſe qu'avec effroi aux
mens qui te ſoutinrent, ainſi que ton arm
Les fruits les plus ſauvages flatoient alors
palais, aujourd'hui ſi délicat; & ſemblable
cerf affamé, (lorſque l'Hiver couvre la terre
neige & de frimats) les dépouille des arbre
paroiſſent une pâture digne de ton appetit.
Alpes t'ont vû pouſſer encor plus loin la co

* Hirtius & Panſa.

ance, & la fermeté; la ſeule vuë des extrémi-
és où tu fus réduit, fit perir de fraieur plus
'un ſoldat de tes Legions. Héros d'autant
lus grand, qu'à travers ces horreurs ton viſa-
e, dit-on, ne parut jamais un inſtant alteré!

LEPIDE.

Je ne puis que le plaindre.

OCTAVE.

Montrons-lui ſa honte, & qu'elle le ramene
romptement à Rome. Il eſt tems que nous pa-
oiſſions tous deux en campagne, & que nous
ous raſſemblions pour concerter nos projets.
Notre indolence rend Pompée trop redouta-
le.

SCENE XI.

Le Théâtre repréſente le Palais de Cléopatre.

CLÉOPATRE eſt inquiéte du départ d'Antoine, qu'elle ſoupçonne d'être infidéle. Elle cherche à diſſiper ſes ennuis, en interrogeant l'Eunuque Mardian ſur les idées qu'il peut avoir de l'amour. Ce Dialogue eſt un peu trop paillard pour la Langue Françoiſe, & n'eſt ſuſceptible d'aucuns adouciſſemens raiſonnables. La Reine finit par regretter de n'être plus au tems, où ſes jeunes attraits enflammoient le cœur de Jules-Céſar & de Pompée.

SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. ALEXAS *arrive.*

ALEXAS.

GLOIRE à ma Souveraine!

CLEOPATRE.

Ah, que tu reſſembles peu à mon Antoine! mais tu viens de ſa part, comment ſe porte mo Héros?

ALEXAS.

J'ai vû cette perle Orientale, qu'il vous e voye, couverte mille fois de ſes baiſers... ſ moindres diſcours ſont gravés dans mon cœu

CLEOPATRE.

Fais-les donc au plutôt paſſer dans le mien

ALEXAS.

Ami, dit il, porte au plutôt ce tréſor à mo aimable Reine de la part de ſon fidéle Antoine en attendant qu'il orne ſon Thrône des dépouil les de plus d'un Royaume. Dis-lui, que l'Orien entier doit l'appeller ſa Reine... A ces mots i monte un ſuperbe Courſier, qui fier de porte ce grand homme, pouſſe des henniſſemens qu empêchent ſon maître d'entendre ma réponſe

CLEOPATRE.

Antoine étoit-il gai? Etoit-il triſte?

ALEXAS.

Ni l'un, ni l'autre.

CLEOPATRE.

Tant mieux, je l'aime dans cette diſpoſition! Le voilà tel que je le veux. Ah Charmion, ſéſe bien tout ceci... Il n'étoit pas mélancolique, de crainte d'attriſter ceux qui venoient en foule lui rendre hommage. Il n'étoit pas gai, pour leur faire entrevoir qu'il laiſſoit en Egypte ce qu'il avoit de plus cher O cher Antoine! ſeul entre tous les hommes, la triſteſſe & la joie te ſiéent également!... As-tu rencontré mes Courriers.

ALEXAS.

Oui, Madame, j'en ai rencontré plus de vingt. Pourquoi donc en envoyer tant?

CLEOPATRE.

L'enfant qui naîtra le jour qu'Antoine n'aura point de meſſage de moi, périra miſérable... Charmion, vîte de l'encre & du papier? Sois bien venu cher Alexas... Q en dis-tu, Charmion, aimai-je autant Ceſar?

CHARMION.

O brave Céſar!

CLEOPATRE.

Que ton emphaſe te ſuffoque!.. Dis plutôt, brave Antoine.

CHARMION.

Magnanime Céſar!

CLEOPATRE.

Par *Iſis*, je te frappe, ſi tu oſes encor comparer Céſar au Roi de tous les hommes?

CHARMION.

Eh, Madame, ce ſont vos diſcours même que je répéte! Et jadis...

CLEOPATRE.

Je n'étois alors qu'un enfant .. Mais allons cherchez-moi de l'encre & du papier : dussai-je dépeupler l'Egypte, mon amant aura chaque jour plus d'une fois de mes nouvelles.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Scéne eſt en Sicile.

SEXTUS POMPE'E, MENECRATES, MENAS.

POMPÉE.

Si les Dieux ſont équitables, la Juſtice doit triompher.

MENECRATES.

Seigneur, ils ne refuſent pas toujours ce qu'ils n'accordent point d'abord.

POMPÉE.

Mais tandis que nous les invoquons, ſouvent notre cauſe périclite?

MENAS.

Eh, ſçavons-nous toujours ce que nous le

demandons ? c'eſt ſouvent notre perte ; & leur ſageſſe nous ſert, en rejettant nos vœux.

POMPÉE.

Les miens ne ſont pas de cette eſpéce : je ſuis aimé du peuple, & la Mer eſt a moi. Mon pouvoir s'accroit chaque jour, & tout m'annonce un heureux ſuccès Antoine tient table en Egypte, & ne ſonge point à la guerre ; Octave amaſſe de l'argent, tandis qu'il perd les cœurs ; Lepide qui les flatte, eſt egalement flatté par eux : mais il ne les aime pas plus qu'il n'en eſt aimé.

MENECRATES.

Octave & Lepide, ſont pourtant en campagne, & leurs forces ſont redoutables ?

POMPÉE.

Qui vous l'a dit ? cela eſt faux.

MENECRATES.

Seigneur, je le tiens de Silvius.

POMPE'E.

Silvius l'a rêvé, Tous les deux ſont à Rome, où ils attendent Antoine... O voluptueuſe Cleopatre, puiſſent tous les feux de l'Amour animer la pâleur de tes lévres ! joins à tes charmes, toutes les ruſes & les fineſſes d'une Amante conſommée dans ſon art ! aveugle, enchante, attache pour jamais à ton char le ſtupide adorateur de tes attraits ! que mille fêtes nouvelles épuiſent chaque jour l'imagination de tes Eſclaves Epicuriens ! irrite l'appetit ; échauffe, multiplie les déſirs de ton Amant ! & que bientôt noyé dans un torrent de délices ; il oublie tout ce qu'il doit être ! ... Mais que veut Varius ?

VARRIUS.

Seigneur, croyez-en un rapport dont je ſu
garant : Antoine marche à Rome ; & depu
ſon départ d'Egypte, il devroit y être arriv

POMPÉE.

J'entendrois plus volontiers toute autre no
velle... Mais crois-tu, Ménas, qu'une guer
ſi peu intéreſſante pour Antoine l'ait arrac
des bras de Cleopatre ? je le crains plus l
ſeul, que les deux autres réunis !... Quoiqu
en ſoit, mon eſpoir augmente, ainſi que m
courage ; & je n'augure que mieux de mon e
treprife, puiſquelle paroît aſſez importante
Antoine, pour lui faire ſacrifier ſes plaiſir
ſa ſûreté.

MENAS.

J'ai peine à croire qu'Antoine & Oct
puiſſent s'accorder longtems. Fulvie a offe
Octave, elle lui a fait la guerre, le frere d'A
toine en a fait autant...

POMPÉE.

Je ne vois pas que ces petites querelles pu
ſent en enfanter de plus grandes. S'ils ne n
avoient point en tête, peut-être romproie
ils ; mais leur peril commun ne paroît pas p
pre à augmenter leur diviſion. Le Ciel ſ
ce qu'il en ſera. Mais ſi nous voulons viv
ſongeons à nous défendre..... Suis-mo
Ménas.

SCENE II

SCENE II.

La Scene eſt à Rome.

LEPIDE, ENOBARBUS.

LEPIDE.

Vous ferez l'action d'un vrai Citoyen, mon cher Enobarbus, en diſpoſant Antoine à ne pas s'emporter contre Octave.

ENOBARBUS.

Je diſpoſerai Antoine, à parler comme il le doit. Si Octave oſe l'inſulter, c'eſt Mars même qui lui répondra....

LEPIDE.

Des querelles particuliéres ne ſont pas aujourd'hui de ſaiſon.

ENOBARBUS.

Toute ſaiſon eſt propre pour les matiéres qu'elle fait naître.

LEPIDE.

Sans doute: mais les moindres objets doivent céder aux plus grands.

ENOBARBUS.

Chacun d'eux ont leurs droits; & les premiers....

LEPIDE.

Vous vous emportez: de grace pacifions ceci. J'apperçois l'illuſtre Antoine.

ENOBARBUS.

Et votre Octave le ſuit.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs, ANTOINE, VENTIDIUS, OCTAVE, AGRIPPA & MECENAS.

LEPIDE.

NOBLES amis, l'objet qui nous raſſemble aſſez grand par lui-même pour écarter t les autres. Oublions tous ſujets de plaintes? ſi nous en parlons, que ce ſoit ſans aigre Nos bleſſures ſont légeres, ne les déchir point. Hâtez-vous donc, chers Collégues, terminer ces pétits différends, dont la ſuite n jamais dangereuſe que par la vivacité des proches.

ANTOINE.

Lepide a raiſon; & nos armées ſeroie elles en preſence, je parlerois de même.

OCTAVE.

Seigneur ſoyez le bien arrivé.

ANTOINE.

Je vous rends graces...* Vous vous plaig dit-

* Ils s'aſſéyent.

on, de certaines démarches de ma part, qu'on vous a mal rendues?

OCTAVE.

Seigneur, on vous a mal instruit.

ANTOINE.

Que vous importoit mon séjour en Egypte?

OCTAVE.

A moi, Seigneur? en rien: pas plus que ma résidence à Rome n'avoit droit de vous inquiéter. Cependant, si votre absence vous avoit servi à troubler les Provinces que je gouverne, je pourrois avoir lieu de m'en plaindre.

ANTOINE.

En quoi donc, & comment les ai-je troublées?

OCTAVE.

Je n'en juge, que par ce qui est arrivé. Votre femme, & votre frere, ont pris les armes contre moi; & votre nom dont ils se sont servi, a pû faire présumer votre aveu.

ANTOINE.

Vous vous trompez, César: jamais mon frere ne m'a fait part de cette guerre. Vous le sçavez, & j'en suis instruit par ceux-même qui ont combattu sous vous. Que dis-je? Mon frere en vous attaquant, ne m'attaquoit-il pas? Le même pouvoir qui le blessoit en vous, le blessoit-il moins en moi? Votre cause n'étoit-elle pas la mienne! Et mes lettres ne vous ont-elles pas déja satisfait sur ce point?... Non, César si vous cherchez à rompre avec moi, ce prétexte est frivole.

OCTAVE.

Vous prétendez m'humilier, en vous justi-

fiant ainſi. Mais vous réuſſiſſez mal à pallier vos torts.

ANTOINE.

Non, encor un coup, Céſar. Vous avez dû ſentir, & vous avez ſenti, qu'étant votre Collégue, la révolte de mon frere avoit dû me déplaire autant qu'à vous. Quant à ce qui touche ma femme, il me ſuffit de vous en ſouhaiter une pareille. Vous commandez au tiers de l'Univers; nous verrions quel empire vous auriez ſur elle.

ENOBARBUS.

Je voudrois que toutes les femmes lui reſſemblaſſent: nous n'irions pas ſeuls à la guerre.

ANTOINE.

Vous avez connu ſon génie auſſi inquiet qu'indomptable, & les rafinemens de ſa politique. Il m'en reſte, ainſi qu'à vous, d'aſſez douloureux ſouvenirs; & vous n'avez rien à m'imputer.

OCTAVE.

Quel cas avez-vous fait des lettres que je vous ai écrites à Alexandrie, & de mon Meſſager.

ANTOINE.

Il entra ſans être annoncé. J'avois régalé trois Souverains, & j'étois moins frais alors qu'à ſortir de mon lit: mais les excuſes que je fis le lendemain, ont dû le ſatisfaire. Un tel perſonnage n'eſt pas digne de figurer dans notre conteſtation. Achevons; & qu'il ſoit fuſtigé.

OCTAVE.

Vous avez violé votre ſerment, & je défie que vous m'en accuſiez.

LEPIDE.

Doucement Céſar ?...

ANTOINE.

Non, laiſſez-le dire : il s'agit de l'honneur. Parlez, Céſar.

OCTAVE.

Vous deviez me défendre, vous l'avez refuſé.

ANTOINE.

Dites plutôt ; que je l'ai négligé. Je l'avoue Céſar ; Antoine alors n'étoit pas à lui-même ; il ne rougit pas de confeſſer ſa foibleſſe : il ne croit pas même bleſſer par là ſa grandeur. Il eſt vrai que Fulvie, pour m'attirer hors de l'Egypte, vous a fait la guerre. J'ignorois ſes motifs ; & je vous en fais des excuſes, autant que mon honneur peut le permettre.

LEPIDE.

C'eſt parler en Héros.

MECENAS.

Oſerois-je vous propoſer de ne pas pouſſer cette explication plus loin, d'oublier le paſſé, & de ſonger au préſent ?

LEPIDE.

C'eſt bien dit, Mecénas.

ENOBARBUS.

Ou ſi vous aimez mieux maintenant emprunter pour un tems l'amitié l'un de l'autre, vous pourrez après avoir battu Pompée, revenir à vos anciennes querelles. Vous en parlerez à votre aiſe, quand vous n'aurez que cela à faire.

ANTOINE.

Tu n'es qu'un Soldat, Enobarbus. Ceſſe de faire l'Orateur.

ENOBARBUS.

Toute vérité n'eſt pas bonne à dire. Vous avez pourtant raiſon.

ANTOINE.

Ce moment eſt ſérieux: Contenez-vous.

OCTAVE.

Je ne haïs pas ce qu'il dit, mais la façon dont il le dit: car il n'eſt pas poſſible que nous reſtions unis, en agiſſant auſſi différemment. Cependant, s'il ſe préſentoit un moyen capable de reſſerrer les nœuds de notre ancienne amitié, il n'en eſt point que je n'adoptaſſe.

AGRIPPA.

Oſerois-je parler?

OCTAVE.

Parle, agrippa.

AGRIPPA.

Le noble Antoine eſt veuf... Octavie eſt aimable.... elle eſt votre ſœur...

OCTAVE.

Arrête, ami: ſi Cléopatre t'entendoit, qui te préſerveroit de ſa colere?

ANTOINE.

Céſar, elle n'eſt point ma femme? écoutons Agrippa.

AGRIPPA.

Pour cimenter à jamais votre union, pour vous rendre freres, & pour ſerrer les nœuds de votre amitié d'un lien indiſſoluble, il faut qu'Antoine épouſe Octavie, ſa beauté ne mérite pas moins qu'un ſi digne époux. Cet hymen ſeul peut étouffer le germe de la jalouſie & des petites défiances qui vous éloignent l'un de l'autre; & tout ce qui forme aujourd'hui l'objet de vos conteſtations ne vous paroîtra plus alors

igne d'être remarqué. Les fables qui nourissent os soupçons, sont a vos yeux des vérités: les vé- rés alors vous paroîtront à peine vraisembla- les. La tendresse d'Octavie partagée entre son oux & son frere, sera le sceau inaltérable de la ur.... Pardonnez, Seigneurs, une idée suggérée r mon zèle, & réfléchie depuis long-tems pour bien de mes maîtres.

ANTOINE.

Peut-on sçavoir ce que César en pense?

CESAR.

Non, jusqu'à ce qu'il sçache l'impression que it cette ouverture sur l'esprit d'Antoine.

ANTOINE.

Quels sont les pouvoirs d'Agrippa?

OCTAVE.

Il peut répondre d'Octave, comme Octave pond d'Octavie.

ANTOINE.

Le Ciel me garde de balancer un instant! ecevez à la fois ma main & mes remercimens. ue cet heureux jour soit l'époque de notre itié fraternelle, & l'augure de nos suc- s.

OCTAVE.

Recevez aussi ma main, avec la sœur la plus rtueuse & la plus chérie qui fût jamais. Ren- z-la heureuse; & qu'elle unisse pour jamais os Etats & nos cœurs.

LEPIDE.

Que le Ciel entende nos vœux!

ANTOINE.

Mon dessein n'étoit pas d'attaquer Pompée, à qui dois depuis peu quelque reconnoissance. Mais

il ſuffit que je le remercie. Après cela, Seigneur, vous pouvez le défier de notre part.

LEPIDE.

Seigneurs, le tems nous preſſe. Il faut chercher Pompée, ſi vous voulez éviter qu'il ne nous prévienne.

ANTOINE.

Où eſt-il maintenant?

OCTAVE.

Vers le Cap de *Miſéne*.

ANTOINE.

Qu'elles ſont ſes forces de Terre?

OCTAVE.

Puiſſantes, & croiſſant de jour en jour. Mais il eſt maître obſolu de la Mer.

ANTOINE.

On le prétend ainſi. Je voudrois m'aboucher avec lui. Ne perdons point de tems, & terminons avant de partir l'alliance propoſée.

OCTAVE.

J'y conſens avec joye. Je vous invite même à voir ma ſœur, & ſi vous le voulez nous irons de ce pas.

ANTOINE.

Cher Lepide, ne nous quittez point?

LEPIDE.

Quel obſtacle pourroit m'empêcher de vous ſuivre?

SCENE IV.

ENOBARBUS, AGRIPPA, MECENAS.

AGRIPPA & Mécenas interrogent Enobarbus ſur les amours d'Antoine & Cléopatre, & ſur les plaiſirs qu'ils ont goûté en Egypte.

ENOBARBUS.

Je veux vous raconter leur premiere entrevue ſur les bords du Cydnus.

La galere qui portoit Cléopatre, ainſi qu'un trône brillant de pierreries, paroiſſoit brûler ſur les eaux; ſa poupe étoit d'or maſſif & ſes voiles teintes en pourpre, mais tellement parfumées, que les vents amoureux ſembloient ſe plaire à les enfler. Des rames d'argent, au bruit d'un doux concert de flutes, frappoient l'onde en cadence; & les flots enchantés s'empreſſoient, en ſe roulant l'un ſur l'autre, de s'offrir à leur coups. Je ne vous peindrai point Cléopatre: ſes charmes ſont au-deſſus de l'éloquence même. Couchée ſur un lit de drap d'or, entouré d'un pavillon fait d'un riche tiſſu, elle offroit aux yeux cette *Venus* céleſte, que l'imagination la plus vive ne peut peindre dans toute ſa beauté, même en ſurpaſſant la nature. Une troupe d'enfans aimables, déguiſés en amours & dignes de remplir ce leger & riant perſonnage, entouroit la Déeſſe. Leurs mains armées de differentes

eſpeces d'éventails, en rafraîchiſſant ſes joues délicates, ſembloient les animer d'un nouvel éclat, que le plus ou le moins de chaleur faiſoit varier à chaque inſtant.

AGRIPPA.

Oh, que va devenir Antoine?

ENOBARBUS.

Ses femmes, comme autant de Nereïdes & de Sirenes, compaſſoient leur mouvemens ſur celui de ſes yeux, & formoient un cortége enchanteur. Une d'elles, aſſiſe au gouvernail, dirigeoit la marche du vaiſſeau: dont les cordages de ſoye maniés par des mains auſſi douces qu'adroites, ne laiſſoient qu'à peine entrevoir la manœuvre, tandis qu'un parfum délicieux exhalé du fond de la galere, embaumoit l'air & le rivage!... Mais elle arrive & déja la ville eſt déſerte; tout le Peuple eſt au Port: Antoine qui harranguoit alors, ſe trouve ſans auditeurs, l'air même l'abandonne, & laiſſe un vuide dans la nature, pour courir admirer Cléopatre. *

AGRIPPA.

C'eſt un prodige que cette femme!

ENOBARBUS.

A ſon arrivée, Antoine l'envoie inviter à ſouper: maïs elle le ſupplie de venir plutôt

---

* ... The air, Wich but fort vacancy
Had gone to gaze on Cléopatra too,
And Made a Gape in nature.

Croiroit-on que ce dernier trait n'eſt encor rendu que foiblement.

ez elle. Soudain le galant Antoine, dont
mais femme ne reçut un refus, razé dix fois,
dix fois parfumé, court à la fête; & laisse
n cœur, pour prix d'un souper, où ses yeux
uls avoient eu part.

AGRIPPA.

C'est à-peu-près de cette façon qu'elle attra-
e César.

MECENAS.

Pour à présent, je crois qu'Antoine la quit-
ra.

ENOBARBUS.

Jamais. Il ne le veut, ni ne le peut: L'âge
e vieillit point une femme qui frappe toujours
s yeux par de nouvelles graces. Les autres
lment les désirs en les satisfaisant: celle-ci les
rite à force de les satisfaire. Tout en elle est
auté, tout en elle inspire l'amour: les vieil-
ds & les prêtres mêmes, ne la voyent point
punément.

MECENAS.

Si la beauté, jointe à la sageſſe & à la modes-
e, peuvent fixer le cœur d'Antoine, Octavie
a son bonheur.

AGRIPPA.

Allons. Je compte, cher Enobarbus, que
us daignerez loger chez moi pendant votre
jour à Rome?

ENOBARBUS.

J'y consens, Seigneur? & je vous en rends
race.

SCENE V.

OCTAVE, ANTOINE, *tenant chacun une main d'Octavie.*

ANTOINE.

MADAME, les beſoins de l'Empire me priveront quelquefois de votre préſence.

OCTAVIE.

Tout ce tems ſera conſacré aux Dieux, à qui mes vœux ardens demanderont ſans ceſſe votre heureux retour !

ANTOINE *à Octave.*

Bon ſoir, Seigneur... Chere Octavie ne jugez point d'Antoine ſur ce qu'en dit la Renommée. Je me ſuis écarté, j'en conviens: mais l'avenir réparera mes fautes. Adieu, Madame.

OCTAVIE:

Bon ſoir, Seigneur.

SCENE VI.

ANTOINE, UN DEVIN.

ANTOINE.

Eh bien, regrettes-tu l'Egypte?

LE DEVIN.

Puiſſai-je n'en être jamais ſorti! & puiſſes-tu n'y jamais être entré.

ANTOINE.

Pourquoi donc?

LE DEVIN.

Je le ſens, ſans pouvoir l'exprimer: crois-moi, cependant, retournes-y au plutôt.

ANTOINE.

Dis-moi, je te prie, qui d'Octave ou d'Antoine, pouſſera plus loin ſa fortune?

LE DEVIN.

Octave?... Garde-toi de vivre auprès de lui. Le genie qui veille ſur tes jours eſt noble, vaillant, grand, unique enfin: mais crains celui

Ton génie étonné tremble devant le ſien *!

** Near him, thy Angel
Becomes a fear. . . .

Les grands hommes ſe rencontrent. Cette penſée ſe trouve mot à mot dans Racine.

d'Octave. Eloignes-toi, si tu veux te mainte[nir] dans l'égalité.

ANTOINE.

Tais-toi, ç'en est assez.

LE DEVIN.

Ne crains rien : je ne parle qu'à Antoine... A tel jeu que tu puisses jouer avec Octave, soi[s] sûr de perdre : aurois-tu l'avantage, la victoi[re] est à lui. Tandis que ton soleil s'obscurcit, le sien s'éleve... Crois-moi, dis-je ? écarte-toi [de] lui, tu veux briller long-tems.

ANTOINE.

Va-t-en. Dis à Ventidius que je le deman-de*... Je veux qu'il marche contre les Parthes... soit par regle, soit par hasard, cet homme tire juste.

Les dez mêmes servent Octave, quand je joue contre lui ; & quel que soit mon art, dans toute autre espece de jeux, sa fortune l'empor[te]. Le meilleur lot est toujours le sien ; sa table, même dans la disette, est meilleure que la mienne, ses animaux, dans les combats publics, vainquent toujours les miens... Retournons en Egypte. J'ai assuré la paix de l'Empire, en épousant Octavie : mais celle de mon cœur dé-pend de Cléopatre.... Viens, Ventidius *. Va combattre les Parthes : ta commission est ex-pediée ! suis-moi : tu vas l'avoir.

* Le Devin sort.
** Ventidius paroît.

SCENE VII.

LEPIDE, MECENAS, AGRIPPA.

LEPIDE.

PARTEZ; que rien ne vous arrête davantage preſſez vos Généraux de vous ſuivre.

AGRIPPA.

Seigneur, nous attendons uniquement qu'Antoine ait pris congé d'Octavie.

LEPIDE.

Je ne vous dis plus rien, juſqu'à ce que je vous ai vû tous les deux armés, & prêts à partir.

MECENAS.

Cela ne tardera pas; & ſi je ne me trompe, nous arriverons encor avant vous au Cap de *Miſéne*.

LEPIDE.

Votre route eſt la plus courte: mes affaires me retarderont en chemin, & vous gagnerez deux journées ſur moi.

AGRIPPA, & MECENAS.

Nous vous ſouhaitons bonne réuſſite.

LEPIDE.

Adieu.

SCENE VIII.

La Scene eſt à Alexandrie.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS, MARDIAN.

CLEOPATRE.

QU'ON appelle mes inſtrumens? La Muſique eſt une eſpece d'aliment pour les ames ſenſibles.

TOUS ENSEMBLE.

Hola, les Muſiciens!

CLEOPATRE.

Non, je n'en veux plus... jouons plutôt au Billard. Viens Charmion.

CHARMION.

Mon bras eſt déja fatigué. Jouez plutôt avec Mardian.

CLEOPATRE.

Autant avec lui, qu'avec une femme!.. Veux-tu jouer?

MARDIAN.

Madame. j'y ferai de mon mieux.

CLEOPATRE.

La bonne volonté ne ſuffit pas toujours: il faut par quelque endroit mériter notre indulgence..... mais je ne ſuis pas maintenant d'humeur pacifique. Allons pêcher: qu'on apporte mes lignes, & que la ſymphonie placée dans l'éloignement, m'aide à ſurprendre le poiſſon.

Je n'en prendrai pas un, que je ne m'imagine encor attraper Antoine.

CHARMION.

Je ris toujours du poiſſon ſalé que vous fiençes attacher à ſon hameçon, par un Plongeur, lors de votre gageure, à qui pêcheroit le plus heureuſement. Jamais ſurpriſe n'égala la ſienne!

CLEOPATRE.

Ah, quel tems me rappelles-tu? Quel tems, grands Dieux! Je le raillai outre meſure pendant tout un jour...* mais voici des nouvelles d'Italie.

LE MESSAGER.

Ah, Madame!...

CLEOPATRE.

Ciel! Antoine eſt-il mort? Prends garde, malheureux, reſpecte les jours de ta Reine!.... S'il n'en eſt rien, ſi mon Antoine eſt heureux & content; prends tout cet or; & baiſe cette main que tant de Rois enchantés n'ont baiſée qu'en tremblant.

LE MESSAGER.

Madame, il ſe porte bien.

CLEOPATRE.

Tien, prends encor ceci?... Mais garde-toi de me tromper, ou tu périras de ma main.

LE MESSAGER.

Daignez m'entendre?....

---

* . . . And the Next Morn,
ere the ninth hour, i drunk him to his bed:
Then put my tire, and mantles upon him, Whilſt.
I Wore his Sword *Philippan.*

CLEOPATRE

J'y conſens, parle... mais ta phiſionomie eſt ſombre?... Ah, ſi tes nouvelles ſont bonnes, pourquoi cet air ſiniſtre? Si elles ſont mauvaiſes, d'où vient que ſemblable aux Furies, je ne vois point de Serpens ſur ta tête?

LE MESSAGER.

Oſerai-je parler?

CLEOPATRE.

Je ſuis tentée de t'immoler auparavant...; cependant ſi tu me dis qu'Antoine n'eſt point eſclave, & qu'il eſt ami de Céſar, je te couvre d'or & de fleurs.

LE MESSAGER.

Madame, Antoine ſe porte bien, & ne fut jamais plus uni avec Céſar.

CLEOPATRE.

Ami, ta fortune eſt faite!

LE MESSAGER.

Mais...

CLEOPATRE.

Point de *Mais*: Je deteſte ce mot, il altére ſans ceſſe ce qui le précédoit. C'eſt preſque toujours un éclair qui nous annonce la foudre... Dis-moi plutôt tout d'un coup & le bien & le mal. Antoine ſe porte bien, il eſt libre, il eſt ami de Céſar, n'eſt-il pas vrai?

LE MESSAGER.

Pour libre, non, Madame; je ne l'ai pas dit. Il vient d'épouſer Octavie.

CLEOPATRE.

Que le Ciel te confonde*!... Sors d'ici malheureux, & prépare-toi aux plus cruels ſupplices...

LE MESSAGER.

Eh, madame eſt-ce le Meſſager qui fait les nouvelles?...

CLEOPATRE.

Retracte-toi, je te donne une Province: c'eſt aſſez pour ta bleſſure. Demande encore tout ce qui peut te plaire, tu l'auras.

LE MESSAGER.

Madame... Antoine eſt marié.

CLEOPATRE.

Traître! tu n'as que trop vécu**...

LE MESSAGER.

Vous me forcez de fuir... Eh, de quoi ſuis-je coupable?...***

CHARMION.

Hélas, Madame, ſongez qu'il eſt innocent?...

CLEOPATRE.

Tout innocent eſt-il à l'abri du tonnere?... Que le *Nil* ſubmerge l'Egypte, & que tout ſoit ſerpent pour moi!... Rappelle cet Eſclave: malgré ma rage, qu'il ne craigne plus rien.... Qu'on l'appelle, encor un coup?

CHARMION.

Vous l'avez effrayé...

---

* Elle le frappe.
** Elle tire un poignard.
*** Il ſort.

CLEOPATRE.

Je ne le frapperai plus: c'eſt deſhonorer ma main.... Viens, * approche. C'eſt un malheur, ami, d'être porteur de mauvaiſes nouvelles. Les bonnes ne ſont jamais aſſez-tôt annoncées: mais les autres doivent être luës ſur le viſage du Meſſager. Il ſuffit de les faire ſentir.

LE MESSAGER.

J'ai rempli mon devoir.

CLEOPATRE.

Tu dis donc, qu'il eſt marié?.... Si tu dis encore *oui*, rien ne peut augmenter ma haine pour toi.

LE MESSAGER.

Il eſt marié, Madame.

CLEOPATRE.

Que la foudre t'anéantiſſe!... Quoi tu perſiſtes encor?

LE MESSAGER.

Faut-il mentir, Madame?

CLEOPATRE.

Ah, que ne l'as-tu fait?... Que ne m'apprenois-tu plutôt la perte de mon Royaume.... Sauve-toi, fuis perfide: fuſſes-tu plus charmant que *Narciſſe*, tu n'es qu'un monſtre à mes yeux!... Il eſt marié?

LE MESSAGER.

Pardon, pardon, Madame!..

CLEOPATRE.

Il eſt marié?... Dieux!

---

* Le Meſſager rentre.

LE MESSAGER.

Que ne puis-je vous le cacher! mais vous voulez que je parle... Oui, Madame, Octavie eſt ſon épouſe.

CLEOPATRE.

Va-t-en, traître, fuis mes regards.

CHARMION.

Daignez calmer votre fureur.

CLEOPATRE.

Eh je louois Antoine, aux dépens de Céſar?.... Dieux, vous m'en puniſſez!... Je ſuccombe... O Iras! O Charmion! ôtez-moi d'ici... Vôle, cher Alexas cherche le Meſſager. Qu'il te peigne Octavie, ſes traits, ſon âge, ſes inclinations. Informe-toi de tout: n'oublies rien, pas même la couleur de ſes cheveux; & ſonges que je t'attens avec impatience... Oublions pour jamais Antoine.... Mais non, ma Charmion: ſi ſon infidélité le rend odieux à mon eſprit, mon cœur le trouve toujours aimable! veille ſur Alexas: je brûle de connoître ma Rivale, Plains moi ſi tu le veux, mais ne me replique point....

SCENE IX.

Le Théâtre repréſente les Côtes d'Italie, près de Miſéne.

POMPÉE & MENAS *entrent d'un côté, au ſon des Tambours & des Trompettes. De l'autre* ANTOINE, LEPIDE, ENOBARBUS, MECENAS, & AGRIPPA *paroiſſent, ſuivis de leur Armée.*

POMPE'E.

J'AI reçû vos ôtages, & vous avez les miens. Nous pouvons conférer avant le combat.

OCTAVE.

Cela me paroît convenable ; c'eſt même dans cette vue que nous vous avons envoyé nos propoſitions par écrit. Si vous les avez bien péſées, la guerre eſt finie. Renvoyez vos ſoldats de Sicile, & n'expoſez pas une jeuneſſe auſſi brillante à un trépas prématuré.

POMPE'E.

C'eſt à vous trois que je m'adreſſe, uniques Sénateurs de ce vaſte Univers, & ſeuls agens

des Dieux! .... J'ignore pourquoi mon pere doit manquer de vengeurs, puiſqu'il a des amis, & que je ſuis ſon fils; puiſque Céſar fut vengé aux Champs de *Philippes;* puiſque le Grand Brutus y tomba. Quel ſujet put armer le pâle Caſſius? Quel ſujet força Brutus & tant de nobles Conjurés, à enſanglanter le Capitole, ſi ce n'eſt l'amour de la liberté, & la crainte de vivre ſous les loix d'un ſeul homme? C'eſt cette même crainte, c'eſt ce même déſir de vengeance qui m'a fait conſtruire une flotte dont le poids fait gémir l'Océan, & qui doit me venger des perfides dont mon pere a éprouvé l'ingratitude.

OCTAVE, *à Antoine.*

C'eſt à vous à lui répondre.

ANTOINE.

Pompée, tes forces navales te mettent dans le cas de ne pas nous craindre ſur mer: C'eſt là où nous voulons te parler. Tu n'aurois pas le même avantage ſur terre.

POMPE'E.

J'en conviens: Vous m'avez tout ôté, juſqu'à la maiſon de mon pere... mais gardez-la, ſi vous pouvez.

LEPIDE.

Parlons, je vous prie, des affaires préſentes. Que dites-vous de nos propoſitions?

OCTAVE.

Voilà le point....

ANTOINE.

Qu'il s'agit non-ſeulement de diſcuter, mais lequel il faut prendre un parti ſolide.

OCTAVE.

Et conſiderer les ſuites funeſtes qu'entraîneroient vos refus.

POMPE'E.

Vous m'offrez la Sicile, & la Sardaigne, à condition que je purgerai la mer des Pirates qui l'infeſtent; & que je remetrai l'abondance dans Rome, au moyen du froment que j'y enverrai? .... A ce prix la paix eſt-elle faite?

TOUS LES TROIS.

Oui.

POMPE'E.

Eh bien j'accepte le Traité. J'ai pourtant à me plaindre d'Antoine; & quoiqu'un bienfait reproché perde toujours ſon prix, il doit pourtant ſe ſouvenir de l'accueil que je fis à ſa mere lorſque la guerre la força de chercher un azile dans mes provinces.

ANTOINE.

J'en ſuis inſtruit, Pompée; & j'allois vous en marquer ma vive reconnoiſſance.

POMPE'E.

Seigneur, donnez moi votre main... Je ne m'attendois pas à vous voir ici.

ANTOINE.

L'Orient a des charmes. Je vous rends pourtant graces d'avoir hâté mon retour. J'y gagne beaucoup maintenant.

OCTAVE, *à Pompée.*

Je vous trouve changé, Seigneur, depuis notre derniere entrevue?

POMPE'E.

L'infortune a pû changer mes traits, mais elle ne changera jamais mon cœur... puiſque nous

nous ſommes d'accord, allons écrire & ſceller le traité.

OCTAVE.

C'eſt par où il faut commencer.

POMPE'E.

Il faut auſſi que nous mangions enſemble, avant de nous quitter. Tirons au ſort, lequel de nous commencera à donner le feſtin.

ANTOINE.

Ce ſera moi, Pompée.

POMPE'E.

Non, Antoine, il faut tirer. Que vous importe? Votre cuiſine Egyptienne l'emportera toujours ſur la nôtre. J'ai oui dire, que Céſar s'en étoit bien trouvé?

ANTOINE.

Vous n'avez oui que cela?

POMPE'E.

Seigneur, je ne prétends point vous offenſer.

ANTOINE.

Parlez, Seigneur: Je connois votre politeſſe.

POMPE'E.

Je ſçais encore que certain Apollodore...

ENOBARBUS.

Silence là-deſſus: la choſe eſt vraie.

POMPE'E.

De quoi s'agit-il, je vous prie?

ENOBARBUS.

De certaine Reine qu'il lui fit connoître, n'eſt-il pas vrai?...

POMPE'E.

Oh, je te reconnois toi!... Comment te nommes-tu, brave Soldat?

ENOBARBUS.

Bien; & bientôt mieux, ſans doute, puiſque vous allez tous vous régaler.

POMPE'E.

Reçois ma main : je t'ai toujours aimé. Je n'enviai jamais que ta valeur dans le combat.

ENOBARBUS.

Et moi, quoique je ne vous aimaſſe guére, j'ai toujours loué vos vertus, mais dix fois moins que je ne devois.

POMPE'E.

Conſerve toujours ta franchiſe : elle te ſied autant qu'elle t'honore... Seigneurs, paſſons dans ma Galére; je vous y invite tous.

TOUS ENSEMBLE.

Guidez nous, Seigneur : nous vous ſuivons.

POMPE'E.

Venez.

SCENE X.

ENOBARBUS, MENAS

ILs ſe ſouviennent de s'être vûs à la guerre; & chacun d'eux vante ſes propres exploits, Ménas ſur mer, Enobarbus ſur terre Tous les deux ſont fâchés de voir la Paix faite; & ſur-tout Ménas, qui prétend que Pompée vient de perdre ſa fortune. Ils parlent du mariage d'Antoine avec Octavie; & Ménas attribue cette union à la politique, bien plus qu'à l'amour. Enobarbus est de ſon ſentiment : il prévoit même le prochain retour d'Antoine auprès de Cleopatre; & le reſſentiment qu'Octavie ne manquera pas d'en témoigner. Ménas invite Enobarbus à paſſer dans le Vaiſſeau de Pompée, où le banquet eſt préparé.

SCENE XI.

La Scene eſt dans la Galére de Pompée

ON entend une ſymphonie. Des domeſtiques paroiſſent portant des Plats ; ils ſe moquent entr'eux de l'yvreſſe de leurs maîtres, & ſur-tout de celle de Lepide, qui leur paroît plus complette . . . ; Le ſon des Trompettes annonce l'arrivée de tous les Convives, ſortant de table. Antoine s'entretient avec Lepide (qu'il raille) des débordemens du *Nil*, des Crocodiles, & des Pirámides d'Egypte. Pompée fait apporter du vin ; on recommence à boire.

Pendant cette débauche, Ménas, qui eſt derriere Pompée, le prie de ſortir un inſtant. Il eſt mal reçû d'abord. Il revient à la charge. Pompée ſe leve enfin.

POMPE'E.

. . . Eh bien parle, que veux-tu ?

MENAS.

Tu ſçais que ma vie & ma fortune, ont toujours été à toi ? Tu connois mon zéle ?

POMPE'E.

Oui, j'en ſuis convaincu. Mais de quoi s'agit-il ? . . . Pardon, * Seigneurs ? je reviens, réjouiſſez-vous.

MENAS.

L'empire du Monde te tente-t'il ?

POMPE'E.

Que dis-tu ?

MENAS.

Veux-tu être Empereur ? je te le répéte.

POMPE'E.

Explique-toi.

* Aux Convives.

MENAS.

Conſens-y ſeulement. Toute foible que te paroît cette main, c'eſt elle qui te couronne.

POMPE'E.

Ami, le vin t'a paru bon ?

MENAS.

Tu te trompes, Pompée : je te parle de ſang froid !.... Oſe, & je vois en toi le Dieu de la terre.... L'Univers eſt à toi, te dis-je ? oſe le prendre.

POMPE'E.

Que faut-il faire ?

MENAS.

Le ſort te livre ces trois *Atlas* ; ces trois fameux Compétiteurs ; ils ſont dans ton Vaiſſeau....

POMPE'E.

Eh bien ?

MENAS.

Ce bras, d'un ſeul coup, en va couper le cable. Ils ſont à ta merci ; tu es Empereur.

POMPE'E.

Ah, c'eſt ce qu'il falloit faire, & non pas me le dire. Ce coup eût fait ta gloire, ſi je l'euſſe ignoré : tu m'en ravis le prix ! non, non, je rougirois de devoir ma grandeur à une perfidie, dont j'euſſe été complice ; & la vertu me force à déteſter ton projet. N'en parlons plus ; gémis de ton indiſcrétion : j'ai tout oublié. Malheureux ! va t'en boire.

MENAS.

Adieu donc, je te quitte.... Tu cherchois la fortune, elle s'offre à toi, tu la rejettes ? tu ne la reverras jamais

Pompée rejoint la compagnie. Lepide achéve de s'enyvrer. Enobarbus propoſe de danſer les Bacchanales Egyptiennes. Ils ſe prennent tous par la main, & danſent en rond, tandis qu'un jeune homme chante ce couplet, dont on répéte le refrain.

Cher Bacchus, de ce feſtin;
Bannis le ſombre chagrin;
Qu'il ſoit noyé dans le verre,
Chantons,
Rions,
Buvons;
Et ſi nous nous enyvrons,
Tournons comme la terre.

OCTAVE.

Seigneurs, que voulez-vous de plus? Bonſoir, Pompée. Allons, cher frere *, partons; nos affaires ſouffrent de cette débauche.... Mes amis, partons de grace: voyez en quel état nous ſommes! Enobarbus même, le plus robuſte de la troupe, eſt rendu; ma langue articule à peine ma penſée, & nous ſommes tous changés de maniere à n'être pas reconnus... Faut-il vous en prier encore? Bonſoir, Seigneurs. Antoine, donnez-moi la main.

POMPE'E.

Je vais vous mettre à terre.... O Antoine! tu poſſedes la maiſon de mon pere? ... mais nous ſommes amis, n'y penſons plus: deſcends dans la chaloupe **...

* A Antoine.

** Ils s'embarquent, au ſon des trompettes,

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Camp. Ventidius arrive en triomphe. On porte devant lui le corps de Pacorus, fils d'Orode, Roy des Parthes.

VENTIDIUS. SILIUS.

VENTIDIUS.

RENDONS graces aux Dieux ; enfin l'aigle Romaine
Ne trouve plus ici la victoire incertaine.
Parthes audacieux, vous voilà donc vaincus,
Et le ſang de vos Rois vient de venger Craſſus?
Cruel Orode, aprens, en voyant ma victime,
Que Rome a des vertus dignes de ton eſtime?
Qu'on découvre ce corps, regardez-le ſoldats:
Quand le cœur ne craint rien, tout eſt poſſible au bras.

SILIUS.

Noble Ventidius, tandis que ton épée
Fume encore de ce ſang dont je la vois trempée,

Pourſuis, ſi tu m'en crois, les reſtes diſperſés
De ces vils ennemis par la crainte glacés :
Acheve ta victoire, entre dans la Médie ;
Ravage, ſoumets-toi la Méſopotamie,
Au bout de l'Univers porte le nom Romain ;
Tout fuira devant toi, ton triomphe eſt certain.
Force Antoine lui-même, ébloui de ta gloire,
A reſpecter en toi l'Auteur de ſa victoire !

VENTIDIUS.

Non, brave Silius : ton zéle ſe méprend ;
On riſque de déchoir, en ſe montrant trop grand.
Un ſujet, quel qu'il ſoit, aux regards de ſon Maître,
S'il s'eſt trop ſignalé, paroît ceſſer de l'être ;
Il tombera demain, s'il s'éleve aujourd'hui :
Qui ſert ſous un Héros, doit l'être moins que lui.
Trop d'éclat en autrui nous étonne, & nous bleſſe :
La gloire a ſes rivaux, ainſi que la tendreſſe,
Antoine, à ſa valeur moins qu'à ſes Généraux,
Doit, ainſi que Céſar, ſes lauriers les plus beaux :
L'univers retentit de leur vaſte puiſſance ;
Mais, parla-t-on jamais de leur reconnoiſſance ?
Qu'attendre d'un bienfait qui ne peut s'acquitter ?
Pour recevoir beaucoup, il faut peu mériter,
Sur-tout auprès des Grands. Rappelle-toi l'hiſtoire
D'un Héros que ces lieux ont vû couvert de gloire,
Du brave *Soſſius*. Son bras en moins d'un mois
Avoit en vain rangé la Syrie à nos loix,
Tout célébroit en vain ce guerrier magnanime ;
Il étoit trop heureux, ſon bonheur fit ſon crime :
Antoine en fut jaloux, & *Soſſius* n'eſt plus !
Héritier de ſon rang, moins que de ſes vertus,

Tu ne me verras point, imitant ſon audace,
Pour égaler ſa gloire, affronter ſa diſgrace.

SILIUS.

Mais Antoine du moins apprendra vos ſuccès.
Ne peut-il pas, Seigneur, en craindre les effets,
Si d'un autre que vous ? . . .

VENTIDIUS.

Je préviens ſes allarmes;
J'attribue à lui ſeul le bonheur de nos armes;
Au ſeul bruit de ſon nom, les Parthes indomptés
Pour la premiere fois ſe ſont vûs ſurmontés;
Et bravant déſormais leurs haines impuiſſantes,
Je ramene à ſes pieds ſes troupes triomphantes,
Telle eſt ma lettre, ami.

SILIUS.

Seigneur, c'eſt tout prévoir.

VENTIDIUS.

C'eſt n'eſt qu'en prévoyant, qu'on remplit ſon devoir.

Ventidius ajoute, qu'Antoine eſt à Athénes, & qu'il y marche Il fait paſſer ſon armée à travers le Théâtre.

SCENE II.

La Scene eſt à Rome.

AGRIPPA, *arrive d'un côté ;* ENOBARBUS *de l'autre.*

AGRIPPA.

Les Triumvirs ſont-ils ſéparés ?

ENOBARBUS.

Le Traité eſt fait avec Pompée, qui vient de partir : les trois autres ſont actuellement au Conſeil. Octavie pleure, en quittant Rome ; Céſar eſt triſte ; & Lépide (à ce que dit Ménas) à la jauniſſe, depuis le feſtin de Pompée.

AGRIPPA.

Le caractére de Lépide eſt bien eſtimable !

ENOBARBUS.

On ne peut trop le louer. A quel point n'aime-t-il pas Céſar ?

AGRIPPA.

Combien ne chérit-il pas Antoine ?

ENOBARBUS.

Céſar eſt à ſes yeux le Dieu des hommes.

AGRIPPA.

Antoine eſt à ſes yeux le Dieu de Céſar.

ENOBARBUS.

Céſar, dites-vous ? Il n'a point de pareil.

AGRIPPA.

Et votre Antoine eſt un phénix !

ENOBARBUS.

Doucement : je ſens votre ironie. N'allons pas plus loïn. Laiſſons-là votre Céſar

AGRIPPA.

Lépide, je vous jure, les chérit au-delà de toute expreſſion.

ENOBARBUS.

Je ſçais qu'il aime Antoine, mais il aime encore plus Céſar... Le cœur, la langue, les ſignes, l'écriture, la muſique, la poëſie, ne peuvent ſentir, exprimer, nombrer, décrire, chanter, développer toute l'étendue de ſon amitié pour Antoine. Mais quand il s'agit de Céſar, à genoux profane ! à genoux, admirez le prodige !....

AGRIPPA.

Il les aime tous deux.

ENOBARBUS.

Il les prône du moins *.... Adieu, je n'en dis pas davantage.

AGRIPPA.

Bon voyage, brave ſoldat.

---

* They are his Shards, and he their Beetle...
Comment rendre autrement cette expreſſion en François ? Je l'ignore.

SCENE III.

ANTOINE. OCTAVE. LEPIDE. OCTAVIE.

ANTOINE.

SEIGNEUR, de grace, n'allez pas plus loin!

OCTAVE.

Seigneur, je vous confie un dépôt qui m'eſt auſſi cher que moi-même: Uſez-en bien ſi vous m'eſtimez.

Vous, ma ſœur, vivez de maniere à ne point démentir les hautes idées que j'ai conçues de vous: vos vœux ſeront les miens, & ma tendreſſe vous en promet l'accompliſſement. Regardez-la, cher Antoine, comme une médiatrice entre nous deux; cheriſſez-la, comme une épouſe digne de vous; que vos ſentimens pour elle ſoient à jamais le ſceau de notre amitié. Songez enfin, que ſi l'un de nous manque à ce qu'il lui doit, cet hymen nous prépare des maux que nous n'euſſions peut-être jamais éprouvés.

ANTOINE.

Ceſſez, Seigneur, de douter plus long-tems du cœur d'Antoine.

OCTAVE.

N'en parlons donc plus.

ANTOINE.

Veillez à votre gré ſur ma conduite : elle ne juſtifiera jamais vos craintes . . . mais il eſt tems de partir. Adieu, Seigneur. Puiſſe le Ciel rendre toujours les cœurs des Romains conformes à vos déſirs, & vous conſerver ! . . . Partons, Madame.

OCTAVIE.

Adieu, ma chere ſœur, adieu. Que tous les élemens te ſoient propices, & concourent à l'envi à ta conſervation ! . . . Adieu.

OCTAVIE.

O cher, & noble frere !

ANTOINE.

L'aimable Printems eſt dans ſes yeux ; & les larmes qu'elle répand font renaître l'amour ! . . . Conſole-toi, chere Octavie ! . . .

OCTAVIE, *à ſon frere.*

Seigneur, je vous recommande les intérêts de mon époux ; Et . . .

OCTAVE.

Et quoi encore, ma ſœur ?

OCTAVIE.

Je vais vous le dire tout bas . . . .

ANTOINE.

Ainſi que le duvet du Cigne, que les flots inconſtans pouſſent d'un côté & ramenent de l'autre, ſa langue ſe refuſe à ſon cœur ; & ſon cœur agité ne peut délier ſa langue ! . . .

ENOBARBUS.

Quoi, Céſar pleureroit ?

AGRIPPA.

Il ſemble qu'une image ſombre ſoit répandue ſur ſon viſage.

ENOBARBUS.

Ce ſeroit un pauvre homme !... *

AGRIPPA.

Pourquoi donc, Enobarbus ? J'ai vû gémir ntoine, ſur le corps de Céſar. Je l'ai vû pleu- r Brutus même, lorſqu'il le trouva mort aux hamps de *Philippes*.

ENOBARBUS.

Ces larmes n'étoient pas volontaires : il étoit ns doute enrhumé dans ce tems-là ; & je te nſeille de le penſer ainſi, juſqu'à ce que tu yes vû pleurer auſſi.

OCTAVE.

Oui, ma chere Octavie, vous aurez bientôt mes nouvelles L'abſence, ni le tems, ne ous effaceront jamais de ma mémoire.

ANTOINE.

Allons, Seigneur, il faut partir.
Ma tendreſſe pour elle lutteta toujours con- la vôtre... Que le Ciel veille ſur vos urs ! Adieu.

OCTAVE.

Adieu, ſoyez heureux !

LEPIDE.

Que le Ciel guide, & dirige vos pas !

OCTAVE, *embraſſant Octavie.*

Adieu, ma ſœur, adieu !... **

---

* He Were the Woiſe for that were he a horſe ; o is he being a man.

Cela n'eſt guéres ſuſceptible de traduction.

** La Trompette ſonne. ils partent.

SCENE IV.

La Scene eſt à Alexandrie.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS. ALEXAS. LE MESSAGER.

CLEOPATRE.

OU eſt le Meſſager ?

ALEXAS.

Madame, il tremble & n'oſe paroître.

CLEOPATRE.

Qu'il vienne, qu'il vienne ? . . . approche, mon ami.

ALEXAS.

Grande Reine, le fameux Hérode même n'oſe vous regarder, quand vous êtes en colére . . . .

CLEOPATRE.

Je veux un jour avoir ſa tête . . . . . mais Antoine eſt abſent ; qui pourrois-je, hélas, charger de mes ordres ? . . . approche-toi . . . connois-tu Octavie ?

LE MESSAGER.

Oui, redoutable Reine.

CLEOPATRE.

Où l'as-tu vue ?

LE MESSAGER.

A Rome, Madame. Elle marchoit entre Octave, & Marc-Antoine.

CLEOPATRE.

Eſt-elle auſſi grande que moi ?

LE MESSAGER.

Non, Madame.

CLEOPATRE.

L'as-tu entendue parler ? Quel eſt ſon ton ? eſt-il impoſant ?

LE MESSAGER.

Madame, il eſt modeſte.

CLEOPATRE.

Antoine ne l'aimera pas long-tems.

CHARMION.

Lui l'aimer, Madame ? O Iſis ! cela ne ſe peut.

CLEOPATRE.

Petite, & modeſte dans ſes diſcours ? Je penſe comme toi Charmion .... ſon port eſt-il majeſtueux ? Comprends-tu ma demande.

LE MESSAGER.

Sa démarche eſt lente, ſans graces, & n'a rien d'animé. C'eſt moins un corps, qu'une ſtatue.

CLEOPATRE.

Es-tu ſûr de tout ceci ?

LE MESSAGER.

Oui, ſi je m'y connois.

CHARMION.

Je n'en connois pas trois en Egypte, qui ayent autant de diſcernement que lui.

CLEOPATRE.

Je m'apperçois qu'il a du goût .... Ma Rivale n'eſt pas redoutable. Eſt-elle âgée ?

LE MESSAGER.

Madame, elle étoit veuve ....

CLEOPATRE:

Elle étoit veuve ? .... Entends-tu Charmion ?

LE MESSAGER.

Et je lui crois au moins trente ans.

CLEOPATRE.

Te rappelles-tu les traits de son visage ?... Est-il rond ?

LE MESSAGER.

Jusqu'à l'excès.

CLEOPATRE.

Suivant la régle ordinaire, elle a donc peu d'esprit. Comment sont ses cheveux ?

LE MESSAGER.

Bruns.

CLEOPATRE.

Son front ?

LE MESSAGER.

Très-bas.

CLEOPATRE.

Tiens, prens cet or. Oublies mes premieres vivacités : tu es propre aux affaires. Je prétens t'employer. Prépare-toi à partir tout à l'heure. * Je suis fachée de l'avoir maltraité d'abord .... Eh bien, qu'en dis-tu ? dois-je craindre Octavie ?

CHARMION.

Vous, Madame ?

CLEOPATRE.

Ce Messager connoît la grandeur de la majesté, n'est-il pas vrai ?

---

* Le Messager sort.

CHARMION.

S'il les connoît, grands Dieux, après vous avoir ſervi ſi long-tems?...

CLEOPATRE.

J'ai encore une queſtion à lui faire.... Amène-le-moi, lorſque j'écrirai. Je crois que tout ira bien.

CHARMION.

Je vous le garantis, Madame.

SCENE V.

La Scene eſt à Athénes.

ANTOINE. OCTAVIE.

ANTOINE.

NON, ma chere Octavie, vous vous trompez: j'excuſerois tout cela, & mille fois plus encore. Mais votre frere rallume la guerre contre Pompée; il a fait ſon Teſtament, il l'a rendu public, & ſes diſcours m'ont inſulté. Je ſais même, avec quelle froideur il a parlé de moi, lorſque mes actions auroient forcé tout homme à chanter mes louanges: ſa haine ſe manifeſte en toute occaſion; & le bien qu'on dit de moi, le déſeſpére.

OCTAVIE.

Ah, Seigneur, gardez-vous de tout croire, ne croyez pas tout également criminel! Si ce malheur arrivoit, daignez ſonger à ma ſitua-

tion ! hélas, pour qui ferois-je des vœux ? ou plutôt pour qui des deux n'en ferois-je pas ? Les Dieux pourront-ils m'exaucer, lorsque priant avec ardeur pour mon Epoux, je ne pourrai m'empêcher de les implorer en même tems pour mon frere ? .... Eſt-il quelque milieu pour moi entre de ſi terribles extrémités ?

ANTOINE.

Chere Octavie, c'eſt le penchant de votre cœur qui doit régler vos vœux. Songez ſeulement, que ſi je perds l'honneur, je n'ai plus rien à perdre, & que je ceſſe d'être digne de vous. Je conſens cependant à ce que vous déſirez : Partez, ſoyez arbitre entre Céſar & moi, tandis que je vais faire des préparatifs de guerre capables de le faire trembler. Je vous laiſſe maîtreſſe de vos démarches, & votre tendreſſe m'aſſure de votre diligence.

OCTAVIE.

Ah, Seigneur ! faſſent les juſtes Dieux que je ſois aujourd'hui l'inſtrument de votre réunion ! Puiſſai-je toujours empêcher que la puiſſance de l'un ne s'accroiſſe aux dépens de celle de l'autre ; & que le ſang humain ne ſerve à cimenter le repos du monde. *

---

* . . . . . Wars t'wixtyon t'wain Would be as if the World Should Cleave, and that Slain men Should ſolder up the rift.

J'ai crû devoir tourner cette expreſſion ſinguliérement hyperbolique, en un ſentiment conforme au caractére d'Octavie, & à ſa ſituation.

ANTOINE.

Quand l'Auteur de ces maux vous ſera enfin mieux connu, je conſens que vous le haiſſiez. L'un de nous deux eſt ſurement plus coupable que l'autre, & votre amitié ne ſera pas toujours aveugle ſur nos défauts.... Mais ſongez à votre départ. Choiſiſſez votre ſuite. Ordonnez, commandez, diſpoſez de tout.

SCENE VI.

ENOBARBUS. EROS.

EROS apprend à Enobarbus, qu'Octave a fait arrêter Lepide, ſous prétexte que ce dernier entretenoit quelqu'intelligence avec Pompée qui a été défait. Il lui dit enſuite, qu'Antoine l'attend dans le jardin, où il ſe promène en plaignant le ſort de Lepide.

SCENE VII.

La Scene eſt à Rome.

CESAR. AGRIPPA. MECENAS.

APRENEZ, mes amis, tout ce qui vient de ſe paſſer à Alexandrie, au mépris de Rome, & de nos loix..... Figurez-vous Antoine & Cléopatre, ſur un trône d'or élevé dans la

place publique ! *Céſarion*, nommé par eux fils de mon Pere, aſſis à leurs pieds, avec toute la pompe que la moleſſe & le luxe aſiatique ſont capables d'inventer ; & Cléopatre proclamée, par ſon indigne amant, Reine abſolue d'Egypte, de Sirie, de Chypre & de Lydie !....

MÉCENAS.

Quoi, Seigneur, publiquement ?

CESAR.

A la vue de tout un Peuple. Ce n'eſt pas tout, apprens qu'il a oſé nommer ſes enfans Rois des Rois ; qu'il a donné la Médie, la Parthie, & l'Arménie, à ſon fils Alexandre, la Phénicie, la Cilicie à Ptolomée ; & que Cléopatre, ſous l'habit de la Déeſſe *Iris*, préſidoit à cette auguſte Cérémonie. On prétend même (puis-je le croire ?) qu'elle avoit déjà pouſſé l'impudence au point de donner pluſieurs audiences ſous cet habillement !

MECENAS.

Ah, Seigneur, que Rome en ſoit informée ?

AGRIPPA.

Cette inſolence ramènera peut-être les eſprits trop bien diſpoſés en ſa faveur.

CESAR.

Le peuple en eſt inſtruit. Il a pourtant reçu les plaintes d'Antoine.

AGRIPPA.

Qui donc accuſe-t-il ?

CESAR.

Moi : d'avoir vaincu Pompée, & de ne lui avoir point fait part de mes conquêtes, tandis qu'il m'avoit prêté quelques Vaiſſeaux délabrés ; de la dépoſition de Lepide ; & de ce que j'arrête ici tous ſes revenus.

AGRIPPA.

Seigneur, il faut au plûtôt lui repondre.

CESAR.

Cela eſt fait, ſon Meſſager eſt reparti. Je lui mande, que Lépide étoit devenu trop cruel, & que l'abus qu'il faiſoit de ſon autorité m'a forcé de l'en dépouiller. J'accorde à Antoine une partie de mes conquêtes: mais je demande à partager celles qu'il a faites dans l'Arménie, & ailleurs.

MECENAS.

C'eſt à quoi il ne conſentira jamais.

CESAR.

En ce cas je retracte mes offres.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. OCTAVIE, *& ſa Suite.*

OCTAVIE.

BONJOUR, Seigneur, bonjour, mon illuſtre frere!

CESAR.

Ah, chere & triſte ſœur! te voilà donc répudiée? ... Cet affront étoit-il fait pour toi?

OCTAVIE.

Non, Seigneur; je n'ai point grace aux Dieux, de pareilles plaintes à former.

CESAR.

Quel eſt donc l'état où je te vois paroître?

& que viens-tu chercher ici ? . . . La ſœur d
Céſar, l'épouſe d'Antoine, auroit eu pou
écuyers une armée entiére à ſa ſuite ; les her
niſſemens des Chevaux euſſent annoncé ſo
arrivée longtems avant qu'elle parût ; les ar
bres, ſur la route, au lieu de fruits euſſent pro
duit des hommes empreſſés de jouir de ſa vûe
& la pouſſiére excitée par le concours de tan
de Peuples eût obſcurci les Cieux : l'épouſ
d'Antoine, enfin arriveroit elle ici comme un
inconnue ? auroit-elle cherché à éviter les hon
neurs que nous lui devons ? ou les marques d
notre amitié lui ſeroient-elles indifférentes
vînt-elle par terre ou par mer, doutoit-elle qu
ſon frere ne volât au-devant de ſes pas, avec
toute la joie & tout l'appareil digne d'un
rencontre auſſi auguſte ?

OCTAVIE.

Seigneur, daignez m'entendre, & n'impu
tez la médiocrité de mon équipage qu'à ma
volonté. J'ai ſçu par mon époux, que vous vou
prépariez à lui faire la guerre : je n'ai rien
déſiré que de me rendre promptement auprè
de vous. Antoine me l'a permis.

CESAR.

Fort aiſément ſans doute . . . . Vous le gê
niez, ma ſœur. Le perfide n'attendoit que vo
tre départ pour vous trahir.

OCTAVIE.

Ah, Seigneur, gardez-vous de le croire ?

CESAR.

J'éclaire ſes démarches, & je ſçais tout. Ou
croyez-vous qu'il ſoit maintenant ?

OCTAVIE.

Seigneur, Antoine eſt dans Athénes.

CESAR.

Non, trop crédule, & trop malheureuſe épouſe: Cléopatre l'enchaîne de nouveau! c'eſt elle qui diſpoſe de ſa puiſſance, & qui l'engage à ſuſciter contre moi tous les Rois de la terre. Ceux de Libie, de Capadoce, de Paphlagonie, de Thrace, d'Arabie, de Pont, de Judée, de Commagéne, des Médes, & de Lycaonie, ont déja pris les armes, & ſeront bientôt imités par d'autres.

OCTAVIE.

Qu'entens-je, infortunée? deux mortels me ſont chers, & tous deux ſe haiſſent!

CESAR.

Soyez ici la bien venue, ma ſœur. Vos lettres ont ſuſpendu notre rupture, juſqu'à ce que je fuſſe certain de votre ſort: tâchez de vous conſoler. Laiſſez au Ciel à décider ſur des événemens, dont la prudence humaine ne peut prévoir l'iſſue. N'aigriſſez point vos maux par des pleurs incapables de rien changer aux décrets du deſtin. Je vous revois ici avec plaiſir, & rien ne m'eſt ſi précieux que vous. Vous avez été trompée, les apparences vous ont ſéduite: mais le juſte Ciel arme pour vous venger un frere, & des amis redoutables. Conſolez-vous donc, ma ſœur, & croyez que votre retour me comble de joie.

AGRIPPA.

J'oſe la partager, Madame.

MECENAS.

Il n'eſt point de cœur dans Rome; qui ne vous aime, & ne vous plaigne, le ſeul An-

toine, insensible à vos vertus, se livre à [illegible] flâme adultére, & remet aux mains d'[illegible] femme perdue le pouvoir d'accabler ceux qu[illegible] devroit aimer.

OCTAVIE.

Dieux! seroit-il possible . . .

CESAR.

Que ne puis-je en douter? . . . Allons, [illegible] sœur; c'est à vos vertus à étonner l'Univer[illegible] vous m'en serez encore plus chere.

SCENE IX.

*La Scene représente le Promontoire d'*Actium.

CLEOPATRE. ENOBARBUS.

CLEOPATRE.

TU me trouveras toujours en ton chemin, n'en doutes pas.

ENOBARBUS.

Et pourquoi donc, Madame?

CLEOPATRE.

Tu as prédit, que ma présence rendroit cette guerre malheureuse; & tu t'es opposé à ce que je suivisse Antoine.

ENOBARBUS.

Ai-je eu tort?

CLEOPATRE.

CLEOPATRE.

N'eſt-ce pas à moi qu'Octave a déclaré la
uerre ? pourquoi donc n'y ſerois-je pas en
erſonne ?

ENOBARBUS.

*..... Votre préſence ici ne peut que nuire
Antoine. Ce que vous prendrez ſur ſon cœur,
ſa tête, & ſur ſon tems, devroit maiute-
nt être épargné, ſi vous aimiez ſa gloire.
lle n'eſt déja que trop attaquée dans Rome,
Photin votre Eunuque, & vos femmes,
ſſent pour les moteurs de cette guerre

CLEOPATRE.

Périſſe Rome, & tous les calomniateurs !
es Etats ſont chargés d'une partie des frais
la guerre, j'en ſuis Souveraine, & quoique
mme, je prétens remplir les devoirs d'un
oi.... ſonge donc à te taire.

* Je ſupprime ici une premiere réponſe d'Enobar-
s, dont la groſſiereté n'eſt pas ſuſceptible d'adou-
ſement.

SCENE X.

ANTOINE. CANIDIUS. CLEOPATRE. ENOBARBUS. *Suite.*

ANTOINE.

NON, Canidius, je ne puis concevoir qu'une Armée qui étoit à *Tarente*, & à *Brundusium*, ait sitôt traversé la mer Ionique, soit arrivée à *Toryne*. Cette diligence me paroît incroyable..... Vous en avez sans doute ouï parler, Madame?

CLEOPATRE.

La diligence n'étonne jamais que les paresseux.

ANTOINE.

Excellente repartie, & digne d'un Héros qui auroit à réveiller des ames indolentes!... Eh bien, Canidius, c'est sur mer que nous combattrons?

CLEOPATRE.

Sans doute.

CANIDIUS.

Et pourquoi sur mer, Seigneur?

ANTOINE.

C'est ainsi que César m'a défié.

ENOBARBUS.

A quoi donc ce défi vous engage-t-il?

i avez-vous pas proposé auparavant un com-
at singulier ?

CANIDIUS.

Ne lui aviez-vous pas offert le champ de
ataille à Pharsale, où César vainquit Pom-
ée : il a rejetté vos propositions : que ne faites
ous de même ?

ENOBARBUS.

Vos Vaisseaux sont mal équipés ; vos ma-
lots sont lourds, peu faits à la mer, ou le-
és à la hâte. Ceux de César ont souvent
mbattu Pompée, & se sont aguerris ; ses
aisseaux sont légers, les vôtres sont pesants.
ourquoi donc, étant bien préparé à l'attaquer
r terre, préférez-vous aujourd'hui le com-
t naval ?

ANTOINE.

Je le veux.

ENOBARBUS.

Ah, Seigneur, songez donc que vous vous
ivez par là de l'espoir légitime que votre
périence dans la guerre, jointe à votre va-
ur, pouvoit faire naître dans l'ame de vos
dats ; que vous allez les indisposer contre
us ; & que César ne redoute rien tant que
tre brave infanterie. Pouriez-vous démentir
ue renommée, en renonçant ainsi à vos pro-
s lumieres ? en quittant la voie la plus sûre,
r en choisir une autre que le hasard peut
us rendre funeste ?

ANTOINE.

Je combattrai sur mer.

CLEOPATRE.

Mes soixante Vaisseaux, valent bien ceux
César.

ANTOINE.

Il faut brûler le surplus de ma flotte, pour renforcer l'équipage de ceux-là, & attaquer Octave s'il ose approcher du Promontoire *d'Actium*. Au cas que ce projet manque, nous aurons notre revanche par terre..... * que veux-tu ?

LE MESSAGER.

Seigneur, la nouvelle est vraie ; César a pris *Toryne*.

ANTOINE.

César n'y peut être en personne, cela est impossible : cet Acte de vigueur me surprendroit. Canidius ? va commander, par terre, mes dix-neuf legions, & mes douze mille chevaux... Allons nous embarquer. Hâtons-nous, belle *Thétis* * .... Mais, que veut ce Soldat ?

UN SOLDAT.

O noble Empereur ! garde-toi de combattre par mer : ne confies pas ta fortune à des planches pourries ? n'as-tu plus de confiance dans cette épée ? ces blessures te sont-elles inconnues ? laisse, laisse, nager les Egyptiens, & les Phéniciens : les Romains sont faits pour combattre & vaincre de pied ferme.

ANTOINE.

Partons, partons....

---

* Un Messager paroît.

* A Cleopatre.

SCENE XI.

CANIDIUS. LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

PAR *Hercule*, je crois pourtant n'avoir pas
ort?

CANIDIUS.

Tu parles en ſoldat : mais on ne connoît
lus ici ce langage. Notre général obeit lui-
ême : c'eſt une femme, ami, qui nous com-
ande.

LE SOLDAT.

C'eſt vous qui commandez à terre ?

CANIDIUS.

Oui. Marcus Octavius, Marcus Juſteius,
ublicola, & Cœlius, ſont pour la mer.... ne
uves-tu pas la diligence de Céſar étonnante?

LE SOLDAT.

Tandis qu'il étoit encore dans Rome, ſes
ldats en partoient avec une vîteſſe capable
mettre tous les eſpions en défaut.

CANIDIUS.

Sais-tu qui eſt ſon Lieutenant ?

LE SOLDAT.

On l'appele *Taurus*.

CANIDIUS.

Oh, je le connois.

UN MESSAGER.

Le Général demande Canidius ?

CANIDIUS.

Chaque minute, chaque instant amé[ne] maintenant du nouveau.

SCENE XII.

CÉSAR paroît à la tête de son Armée avec Taurus.

CESAR.

TAURUS?

TAURUS.

Seigneur.

CESAR.

Nagissez point par terre. Ne provoquez point l'ennemi, contenez vos soldats, jusqu'à ce que le combat Naval soit décidé .... Songez que notre sort dépend de l'exécution de mes Ordres.

SCENE XIII.

ANTOINE, ENOBARBUS.

ANTOINE.

PLAÇONS mes escadrons de ce côté de la montagne, vis-à-vis l'armée de César. Nous découvrirons, de là, le nombre de ses vaisseaux, & nous agirons en conséquence.

SCENE XIV.

Enidius traverse le Théâtre d'un côté avec son armée, & Taurus de l'autre. Dès qu'ils sont passés, on entend le bruit d'un Combat naval.

ENOBARBUS, *paroît.*

QUELLE horreur! quelle perfidie!... je ne puis en voir davantage. Le lâche *Antonias*, indigne Amiral Egyptien, vient de tourner ses voiles, & fuit avec toute sa flotte!.... Ai-je pû soutenir cette vûe?...

SCARUS, *entre.*

Dieux & Déesses! troupe immortelle!....

ENOBARBUS.

Qui cauſe ton tranſport ?

SCARUS.

L'univers eſt perdu pour Antoine ! plus de Royaumes, plus de Provinces ; cet inſtant nous ravit tout ! & l'aveuglement ſeul....

ENOBARBUS.

Arrête donc ? ... comment. ...

SCARUS.

Tout eſt deſeſperé ! .... Au milieu du combat, lorſque l'avantage eſt égal de part & d'autre, que la fortune ſemble même vouloir pencher de notre côté, l'infâme Egyptienne (que le Ciel confonde !) fait hauſſer les voiles, prend la fuite, & cingle en haute mer

ENOBARBUS.

Hélas, mes yeux ont vû cet affreux ſpectacle.

SCARUS.

A peine Antoine, triſte victime de cette Enchantereſſe, s'apperçoit-il de ſon départ, que perdant à la fois tout ſentiment d'honneur & de gloire, il quitte le combat & la ſuit à force de rames ! .... Jamais, ami, jamais nos yeux ne virent une action ſi baſſe & ſi honteuſe : jamais l'expérience, la bravoure & l'honneur, ne ſe ſont démentis à ce point !

ENOBARBUS.

Hélas ! ....

CANIDIUS.

Ainſi, tout eſt perdu ſur mer. Si notre Général s'étoit ſouvenu de ce qu'il fut jadis, ſans doute nous ſerions vainqueurs : mais l'exemple qu'il nous a donné, en fuyant, le deshonore plus que nous.

ENOBARBUS.

Quoi, vous fuyez auſſi ? .... Ç'en eſt aſſez, adieu.....

CANIDIUS.

Ils fuyent vers le *Péloponnéſe.*

SCARUS.

Ils le peuvent aiſément. C'eſt donc là que j'attendrai l'évenement de tout ceci.

CANIDIUS.

Pour moi je vais me rendre à Céſar, avec mes legions, & ma Cavalerie. Déja ſix Rois m'en ont donné l'exemple.

ENOBARBUS.

Et moi, malgré de noirs préſentimens, je ſuivrai juſqu'au bout la fortune expirante d'Antoine.

SCENE XV.

ANTOINE. EROS.

Suite écartée.

ANTOINE.

PRENS garde, écoute, Eros! la terre honteuſe de me porter encore, frémit, & ſe dérobe deſſous mes pas! .. Interdit, iſolé dans ce vaſte Univers, tout maintenant y ſemble étranger pour moi!... Approchez, mes amis? Il me reſte un Vaiſſeau chargé d'or : je vous

le donne, partagez-le entre vous. Adieu, fuyez trouver César.

TOUS ENSEMBLE.

Nous ne fuirons jamais.

ANTOINE.

N'ai-je pas fui moi-même ? ne l'avez-vous pas appris de moi ? ah, partez, mes amis ! la nouvelle carriere que je prétens courir, n'exige plus votre préſence . . . Partez, dis-je, mes tréſors ſont dans le port : allez vous en emparer . . . Malheureux que je ſuis ! j'ai tout perdu, j'ai tout quitté, j'ai fui enfin ! pour qui ? pour un objet auquel je rougis même de penſer ! l'imprudence a commencé ma perte, ma lâcheté l'a conſommée. . . Sortez donc, mes amis : allez-vous ſoumettre au Vainqueur. Il me reſte peut-être quelque crédit dans ſa Cour, je ne veux l'employer, que pour vous ménager ſa bienveillance. De grace, cachez-moi vos pleurs, & ne repliquez plus : ce parti eſt le ſeul que mon déſeſpoir vous laiſſe. Qui peut s'abandonner ſoi-même, doit être abandonné de tous. Laiſſez-moi dis-je, ne ſeroit-ce que pour un inſtant ; je vous en prie !... Je vous en prie ? oui, oui, ſans doute : n'ai-je pas perdu le droit de vous commander ?... Vous me reverrez bientôt... *

* Il s'aſſied.

SCENE XVI.

ANTOINE. CLEOPATRE, *Soutenue par Charmion & Iras.*

Tout le commencement de cette Scene consiste en Jeu de Théâtre. Cléopatre mourante, ou feignant de l'être, n'ose aborder Antoine abimé dans la douleur. Elle n'ose céder aux instances d'Eros & de Charmion, qui la pressent de consoler Antoine, & de s'asseoir à côté de lui. Antoine absorbé dans ses réflexions, laisse échaper des mots entrecoupés, qui expriment son désespoir & sa honte. Cleopatre s'assied à quelques pas de lui, & tombe évanouie.

ANTOINE, *continue.*

Oui, Seigneur, je l'atteste : son épée, à la bataille de *Philippes*, n'a pas plus servi dans sa main, que dans celle d'un Comédien, tandis que la mienne frappoit le vieil & redoutable Cassius.... Que faisoit-il encor ? tandis que mes exploits désespéroient Brutus ? le lâche voltigeoit par tout, ainsi qu'un Aide de camp novice dans le métier de la guerre. Cependant juste Ciel!... Mais n'importe....

CLEOPATRE.

Hélas, secourez-moi!...

ERAS, *à Antoine.*

Ah, Seigneur, ayez pitié de la Reine.

IRAS, *à Cléopatre.*

Approchez-vous, Madame, parlez-lui. Son ame est accablée de douleur, & de confusion.

CLEOPATRE.

Allons donc.... Soutenez-moi.... Ah Dieux!

EROS.

Seigneur, levez la tête; la Reine approche; la mort eſt dans ſes yeux: vous ſeul pouvez la rappeller à la vie.

ANTOINE.

J'ai fait gémir l'honneur.... J'ai fui? Ciel quel opprobre!

EROS.

Seigneur, la Reine....

ANTOINE.

Fatal Egypte! à quoi m'as-tu réduit? Je te crains même comme témoin de ma honte; & mes regards n'enviſagent plus rien, que ce que j'ai perdu!

CLEOPATRE.

Ah, Seigneur, pardonnez ma foibleſſe! pouvois je croire que ma fuite eût occaſionné la vôtre?

ANTOINE.

Eh, doutois-tu que mon cœur ne fût attaché au rien? pouvois-tu croire, que le mouvement qui entraînoit l'un n'eût pas entraîné l'autre? ignorois-tu l'empire ſuprême que tu t'étois acquis ſur moi? ne ſçavois-tu pas, que le Ciel même m'auroit envain empêché de te ſuivre?

CLEOPATRE.

Pardon! pardon, cher Antoine.

ANTOINE.

Quel eſt-il maintenant cet Antoine? ſoumis à la puiſſance d'un enfant, d'un ennemi qu'il mépriſoit; forcé de l'amuſer par des négociations deshonorantes, quel perſonnage, quel

le humiliant pour qui parloit en maître à la moitié de ce vaſte Univers !... Encor un coup, oubliois-tu combien j'étois ton eſclave ? & qu'un coup d'œil de ta part, donnoit la force, ou l'ôtoit à mon bras ?

CLEOPATRE.

Ne me refuſe pas le pardon que j'implore !...

ANTOINE.

Que vois-je, tu pleures ! ah c'en eſt trop : tout ce que j'ai perdu vaut-il une ſeule de tes larmes ! ... Tu daignes m'embraſſer ? tout eſt oublié, je ne regrette rien .... Viens mon ame !... J'ai député quelqu'un vers Céſar. Eſt-il de retour ?... Je me ſens appéſanti. Allons boire un coup, en attendant le repas.

Fortune ! cherche ailleurs un mortel qui te craigne
Plus tes coups ſont affreux, & plus je te dédaigne.

SCENE XVII.

La Scene représente le Camp de César.

CESAR. AGRIPPA. DOLABELLA. THYREUS. *Suite.*

CESAR.

Qu'on faſſe entrer l'Envoyé d'Antoine. Eſt-il connu de vous?

DOLABELLA.

C'eſt un Rhéteur. Jugez par l'Ambaſſadeur de l'état des affaires d'un Souverain qui n'a guéres voyoit tant de Rois empreſſés à porter ſes ordres? ... Mais le voilà.

CESAR, *à l'Envoyé.*

Approche, & parle.

L'ENVOYÉ.

Tel que je ſuis, tu vois l'Ambaſſadeur d'Antoine: les circonſtances rendent quelquefois néceſſaires ceux que l'on prévoyoit les moins pouvoir nous être utiles.

CESAR.

A la bonne heure; remplis ta commiſſion.

L'ENVOYÉ.

En te ſaluant, comme Arbitre de ſa deſtinée, Antoine te demande qu'il lui ſoit permis de finir ſes jours en Egypte; & ſi cette propo-

ition te déplaît, il se borne à vivre dans Athè-
s en homme de condition privée : voilà toute
requête. Quand à Cléopatre, elle me charge
e te reconnoître pour son Souverain ; & de
ssurer de son obéissance, en te suppliant de
i laisser l'héritage de ses Peres.

CESAR.

Dis à Antoine, que je n'ai rien à lui répon-
re. Quand à la Reine, assure-la de ma bien-
eillance, pourvû qu'elle chasse de ses Etats
us ceux dont la conduite peut m'être sus-
ecte. A ces conditions, César sera toujours
ret à l'entendre.

L'ENVOYÉ.

Que la fortune soit toujours sur tes pas !

CESAR.

Qu'on le guide, à travers l'Armée * . . . .
Thyréus, il est tems d'éprouver ton éloquence,
ars pour Alexandrie ; il faut me gagner Cléo-
tre & me la détacher d'Antoine. Ecoute les
opositions de cette Reine, consens à tout,
omets tout en mon nom ; ajoute même encor
es demandes. Si l'abondance & la prospérité
ouvent peu de femmes inébranlables, le be-
in & l'adversité n'en trouvent jamais de
mes. C'est ici, Thyréus, que ton art doit
ompher ; & ma reconnoissance n'aura d'au-
es bornes que celles de tes désirs.

THYREUS.

Seigneur, je vais vous obéir.

* L'Envoyé sort.

CESAR.

Surtout observe Antoine dans son malheur examine ses actions, étudie ses mouvemens pénétre & lis s'il se peut dans son ame : voi en un mot ce qu'il est, & ce qu'il peut devenir.

SCENE XVIII.

La Scene est à Alexandrie.

CLEOPATRE. ENOBARBUS. CHARMION. IRAS.

CLEOPATRE.

Ah cher Enobarbus, que faut-il faire ?

ENOBARBUS.

Penser, & mourir.

CLEOPATRE.

Eh quoi, sommes-nous assez coupables pour être indignes de vivre ?

ENOBARBUS.

Non pas vous, mais Antoine, & tous ceux qui comme lui soumettent leur raison à leurs caprices. Vous avez fui, j'en conviens : l'image affreuse de la guerre, qui en effraye tant d'autres, vous a trouvé timide ; mais devoit-vous imiter ? son amour devoit-il seulement balancer son devoir, lorsqu'une gloire immortelle, & la moitié du monde en étoient le prix ? devoit-il

roit-il abandonner ſon Armée, pour ſui-
re....

CLEOPATRE.

Arrête, je l'aperçois.

SCENE XIX.

s mêmes Acteurs. ANTOINE *& ſon Envoyé.*

ANTOINE.

VOILA donc ſa reponſe?

L'ENVOYÉ.

Oui, Seigneur!

ANTOINE.

Ainſi la Reine aura ſa grace, en me ſa-
ifiant?

L'ENVOYÉ.

C'eſt-ce qu'il fait entendre.

ANTOINE.

Hâtez-vous donc, Madame. Envoyez ma
à Céſar, achetez ſa faveur à ce prix: l'Em-
e de l'Orient vous eſt aſſuré.

CLEOPATRE.

Votre tête? ah Seigneur!...

ANTOINE.

Un jeune Conquérant a des droits ſur tous
cœurs, & l'univers qui s'intéreſſe à ſes
oits augure toujours bien de ſa grandeur.
ure: c'eſt un compliment que vous lui de-

vez, Madame ? . . . Peu importe que sa mo-noie soit frappée au coin d'un lâche ; que ſes vaiſſeaux & ſes legions ſoient commandés p des généraux à qui il doit toute ſa gloire : il eſt heureux, & c'eſt aſſez .... Quoiqu'il en ſoit, & malgré la différence qu'on peut trou-ver entre lui & moi, j'oſe pourtant encor le défier en combat ſingulier. Venez, Madame, il aura bientôt mon Cartel. *

ENOBARBUS, *à part.*

Le beau projet ! Céſar puiſſant, Céſar vain-queur renonçera à tous ſes avantages, pour paroître ſur le Pré, vis-à-vis un Spadaſſin! ... Ceci me prouve bien, que les idées des hom-mes ſont conformes à leur fortune, & que leurs ſentimens intérieurs ſont toujours dépen-dans des choſes extérieures & accidentelles. Si tu révois, Antoine, je pourrois te le pardon-ner ? ... O Céſar ! tu es auſſi vainqueur de ſa raiſon.

UN DOMESTIQUE.

Voici un Meſſager de Céſar.

CLEOPATRE.

Quoi, avec ſi peu d'égards ? .... Oh, mes femmes ! c'eſt ainſi qu'on mépriſe la roſe é-nouie, dont on avoit chéri le bouton ! ... qu'il entre.

ENOBARBUS, *à part.*

Mes ſcrupules commencent à ſe diſſiper : qui-conque s'entête à demeurer fidéle à un inſenſé, eſt encore plus inſenſé que lui ... Cependant,

* Il ſort.

celui dont la chûte d'un maître n'ébranle point le zele, n'eſt-il pas plus grand encor que le vainqueur de ce maître même? le nom de l'un ſera-t-il moins célébre que celui de l'autre.

SCENE XX.

Les mêmes Acteurs. THYREUS.

CLEOPATRE.

QUE veut Céſar?

THYREUS.

Vous l'apprendrez, en particulier.

CLEOPATRE.

Point de ſecret ici: parle hardiment.

THYREUS.

Je les crois pourtant amis d'Antoine....

ENOBARBUS.

S'il en a auſſi peu que Céſar en a beaucoup, nous ne lui ſommes pas fort utiles. Mais ſi Céſar veut qu'Antoine ſoit le ſien, nous le ſerons tous de Céſar.

THYREUS.

Grande Reine! Céſar vous prie d'abord, de moins ſonger à votre ſituation préſente, qu'à la ſienne, & à ce qu'il peut faire pour vous.

CLEOPATRE.

Pourſuivez.... C'eſt penſer noblement....

THYREUS.

Il ſçait que l'amour, bien moins que la

crainte, a formé les nœuds qui vous attachent à Antoine.

CLEOPATRE, *à part.*

Qu'entens-je ?....

THYREUS.

Ainſi ce Héros vous trouve moins à blâmer qu'à plaindre ; on n'a point à rougir d'un engagement forcé.

CLEOPATRE.

Céſar comme les Dieux, lit dans les ames ! Non, Seigneur, Cléopatre n'a cedé qu'à la néceſſité.

ENOBARBUS, *à part.*

Voilà du nouveau pour moi !... faiſons-en part à Antoine, & ſçachons-en la vérité. *

THYREUS.

N'aurai-je rien, Madame, à demander de votre part à un vainqueur qui préviendroit vos vœux, s'il étoit aſſez heureux pour les connoître ? les ſiens ſeroient comblés, ſi l'illuſtre Cléopatre vouloit diſpoſer d'un Empire qu'il met à ſes pieds ! mais qu'elle feroit ſa joie, ſi j'avois à lui dire de votre part, que vous abandonnez Antoine ? & que, ſoumiſe au Conquérant du monde, vous mépriſez déſormais tout autre appui que le ſien ?

CLEOPATRE.

Votre nom ?

THYREUS.

Thyreus.

CLEOPATRE.

Gracieux Meſſager !.... dites à votre maî-

* Il ſort.

re, que c'eſt à lui que je rends cet hommage * en attendant que je porte mon Diadême aux pieds de ſon trône, & qu'il daigne prononcer ſur le ſort de l'Egypte.

THYREUS.

C'eſt le parti le plus prudent, & le plus noble. Quand la ſageſſe & la fortune ſont en concurrence, & que la premiere ſçait connoître ſes forces, l'evenement n'eſt point douteux... Daignez donc, dès-à-préſent, recevoir l'hommage que je vous dois.

CLEOPATRE, *lui donnant ſa main à baiſer.*

Tenez... le pere de votre Céſar a ſouvent medité des conquêtes en baiſant cette main!

SCENE XXI.

Les mêmes Acteurs. ANTOINE. ENOBARBUS.

ANTOINE.

DES faveurs?... O Ciel, prête-moi ton tonnerre!... qui es-tu, malheureux?

THYREUS.

Celui qui exécute les ordres du plus grand des humains, & du plus digne d'être obéi.

* Elle lui baiſe la main.

ANTOINE.

Viens approche... & toi vautour insatiable! Je jure par le Ciel & par les enfers, que tu connoîtras enfin ce que peut Antoine! cet Antoine dont la voix, plus que celle des Dieux faisoit tomber tous les Rois de la terre!... Quoi tu ne frémis point? Ne suis-je plus Antoine? qu'on arrache d'ici ce misérable... qu'il soit fustigé.

ENOBARBUS, *à part.*

Le Lionceau est moins redoutable, qu'un vieux lion mourant.

ANTOINE.

Dieux immortels! Fût-il le plus puissant des Tributaires de César, il suffiroit que je l'eusse trouvé baisant la main de cette.... (O Ciel! comment puis-je à présent la nommer?) Qu'il soit fustigé, dis-je? qu'on l'ôte de mes yeux.

THYREUS.

Ah, Marc-d'Antoine!...

ANTOINE.

Qu'on l'entraîne, & qu'il soit ramené de sorte qu'il sera puni: j'ai un message à lui donner pour son César.... N'étois-tu pas assez décriée lorsque j'ai eu le malheur de te connoître? Ah Dieux!... devois-je sacrifier mon repos, ma gloire, & la plus tendre des épouses, à une femme telle que toi?

CLEOPATRE.

Ah, Seigneur!

ANTOINE.

Tu naquis coquette, & tu le fus toujours...

A Cléopatre.

Malheur ! malheur à ceux dont les vices augmentent avec l'âge : familiarisés avec leurs foiblesses, ils cessent de les apercevoir ; & leur cœur endurci, par l'habitude du crime, rit des maux dont les autres gémissent.

CLEOPATRE.

O Dieux, qu'elles fureurs !...

ANTOINE.

N'as-tu pas aimé César ? N'as-tu pas aimé Pompée, & tant d'autres que la renommée met au rang de tes favoris ? Tu connois la vertu : mais la cultivas-tu jamais ?

CLEOPATRE.

Hélas qu'ai-je donc fait ?

ANTOINE.

Un misérable, un esclave jouit à mes yeux de cette main, que les maîtres du monde ne baisoient jamais qu'avec transport !... Je vois trop tard ce que tu es, & ce que je suis *.... Eh bien est-il puni ?

UN GARDE, *ramenant Thyréus.*

Oui, Seigneur.

ANTOINE, *à Thyréus.*

Si ton pere vit encore, il sera peut-être fâché d'avoir un fils de trop. Va, les Lauriers que tu viens de cueillir te rendent digne d'accompagner César à son triomphe ; & sur-tout n'oublie jamais le prix des faveurs de Cléopatre... Retourne à ton César : rends-lui compte de la reception que je t'ai faite, dis-lui, qu'il

* J'ai déja dit que j'adoucis, que je retranche même bien des figures qui ne seroient point supportables dans notre langue.

eſt enfin parvenu au point de m'irriter, depuis que ſon orgueil oublie ce que je fus, pour ne ſonger qu'à ce que je ſuis. Ajoute, que le malheur ſeul me rend ſi ſenſible ; & que je le mépriſerois encor, ſi j'étois moins infortuné. Si cette vérité l'offenſe, ſi le traitement que je t'ai fait l'inſulte, dis-lui que mon affranchi *Hipparque* eſt dans ſon camp, & que je l'abandonne à ſa vengeance. Ce ſera une conſolation pour toi. Adieu, va lui montrer tes plaies. *

CLEOPATRE.

Eh, bien votre fureur eſt-elle appaiſée ?

ANTOINE.

Ah, tout eſt contre moi : l'amour même me trahit ; ma chûte eſt prochaine !

CLEOPATRE.

C'eſt à moi de la retarder.

ANTOINE.

Tu pourras donc te réſoudre à flatter les vœux d'un enfant ?

CLEOPATRE.

Ciel ! Antoine me connoît-il ?

ANTOINE.

Je te connois pour une ingrate.

CLEOPATRE.

Moi, Seigneur ? S'il en eſt ainſi, que le Ciel me foudroye ! qu'il frappe auſſi mon cher Céſarion ! & que le *Nil* franchiſſant ſes barrieres, engloutiſſe à la fois l'Egypte, & ma mémoire !

* Thyréus ſort.

ANTOINE,

ANTOINE.

C'en eſt aſſez : j'attends Céſar à Alexandrie ; c'eſt le terme de ſa fortune, ou de la mienne. Nos forces terreſtres n'ont point encore plié & pluſieurs de nos vaiſſeaux ſont en bon état. O mon courage ! qu'étois - tu devenu ? . . . Madame, ſi vous revoyez Antoine dans vos bras, vous le reverrez ſanglant. C'eſt à mon épée à achever mon hiſtoire : j'eſpere encor en elle.

CLEOPATRE.

Je reconnois Antoine.

ANTOINE.

Je vais joindre l'art à la force, & la ruſe à la bravoure. Dans des tems plus heureux Antoine ne ſçavoit que vaincre, & pardonner ; périſſe maintenant quiconque oſera lui réſiſter !.... Allons, puiſque cette nuit nous reſte encore, paſſons-là dans la joie. Qu'on appelle tous mes Officiers ; que les plaiſirs renaiſſent, & que l'Aurore ſeule ait droit de les interrompre.

CLEOPATRE.

C'eſt aujourd'hui le jour de ma naiſſance ; je croyois le paſſer dans les pleurs ; mais puiſque je trouve mon Antoine, il retrouvera ſa Cléopatre. . . Qu'on mande tous les Officiers ?

ANTOINE.

Oui, je veux d'abord leur donner mes ordres, nous nous réjouirons enſuite . . . O mort ! tu chériras Antoine : ſon bras te prépare plus d'une illuſtre victime. *

* Ils ſortent.

ENOBARBUS, *ſeul.*

Quels éclairs ! Le vrai courage ne tient jamais de la fureur ; & c'eſt craindre tout bas, que de menacer ſi haut. Le cœur d'Antoine ne gagne maintenant qu'aux dépens de ſa tête : ce n'eſt plus la raiſon qui dirige ſa valeur... Il faut quitter un pareil Général.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Camp de Céſar.

CESAR, AGRIPPA, MECENAS *à la tête de l'Armee.*

CESAR, *liſant une lettre.*

IL me traite d'enfant ; il me menace, comme s'il étoit en ſon pouvoir de me chaſſer d'Egypte ; il m'outrage dans la perſonne de mon envoyé ; il m'offre enfin un combat ſingulier ?... Ah ! quand je voudrai quitter la vie, aprens que j'ai plus d'une voie à choiſir ; qu'il ne t'en reſte qu'une ; & que je ris de ta bravade !

MECENAS.

Céſar n'ignore pas, ſans doute, qu'un grand homme qui laiſſe éclater ſon déſeſpoir, n'eſt pas loin de ſa fin. Profitez de ſon embarras; qu'il n'ait point de relâche : le ſang froid l'abandonne; il eſt perdu.

CESAR.

Annoncez à nos vieux guerriers, que le Soleil éclairera demain notre triomphe. Les déſerteurs de l'armée d'Antoine ſuffiront pour le combattre . . . Chargez-vous de ce ſoin; & que l'armée ſe ſente de notre abondance. Pauvre Antoine ! . . .

La Scene eſt à Alexandrie.

ANTOINE. CLEOPATRE. ENOBARBUS. CHARMION. IRAS. ALEXAS, *& autres Officiers.*

ANTOINE.

CESAR refuſe donc le combat que je lui offre ?

ENOBARBUS.

Oui, Seigneur, ſans doute.

ANTOINE.

Pourquoi, ſans doute,

ENOBARBUS.

Parce qu'étant vingt fois plus puissant & plus fortuné que vous, il croiroit risquer vingt contre un.

ANTOINE.

Eh bien, je l'attaque demain par mer, & par terre. Ma gloire expirante ne peut revivre que dans le sang!... Qu'on appelle mes domestiques.. * Mes amis, traitez-nous bien ce soir... Toi, donne-moi la main : j'ai toujours été content de ton zéle ; tu m'as aussi servi fidélement, ainsi que toi, ainsi que lui. Vous avez eu des Rois pour compagnons, & je vous aime tous.

CLEOPATRE.

A quoi tend tout ceci ?

ENOBARBUS.

C'est une de ces fantaisies sinistres ; que la douleur inspire quelquefois.

ANTOINE.

Je t'estime aussi, toi... ** Puissai-je vous rendre un jour autant de services que j'en ai reçus de vous !

TOUS ENSEMBLE.

Ah, Seigneur!...

ANTOINE.

Fort bien, mes amis... Ne me négligez pas ce soir : oubliez que je suis malheureux, & traitez-nous comme si l'Empire du monde étoit encore à moi.

CLEOPATRE.

Quel est donc son dessein ?

---

* Aux Domestiques qui paroissent.

** A un autre Domestique.

ENOBARBUS.

De faire pleurer ſes gens apparemment.

ANTOINE.

Je me recommande à vos ſoins. Ce ſont peut-être les derniers que vous me rendrez ; peut-être ne me reverrez-vous plus, ou ne reverrez-vous que mon ombre. Recevez donc mes adieux, mes amis, puiſqu'il peut arriver que vous ayez demain un autre maitre. Je ne vous chaſſe point, vous me ſervirez juſqu'à la mort : ainſi conſolez-vous. Servez-moi encore ce ſoir ; il ne s'agit que de deux heures : les Dieux vous en recompenſeront.

ENOBARBUS.

A quoi penſez-vous, Seigneur ? pourquoi les affliger ainſi ? . . . Regardez comme ils pleurent, & comme je pleure moi-même ! Voulez-vous nous transformer en femmes ?

ANTOINE.

Hélas ! ce n'étoit pas mon intention. Ces larmes me ſont pourtant cheres . . . Ceſſez, mes amis : vous me croyez trop à plaindre ; je ne prétendois que vous conſoler, en vous invitant à paſſer cette nuit dans les plaiſirs. Reprenez donc courage : j'eſpére bien de la journée de demain, & j'en attens plutôt la victoire, qu'une mort glorieuſe . . . Allons nous mettre à table ; chaſſons toute idée noire, & ne ſongeons qu'à vivre.

SCENE III.

La Scene repréſente un Corps de Garde, devant le palais d'Alexandrie.

ON poſe des ſentinelles aux environs du Palais. Ces Soldats s'entretiennent entre eux de la Bataille qu'on doit donner le lendemain. On entend une ſymphonie guerriére, qui part de deſſous le Théâtre. Les Soldats étonnés de ce prodige l'interprétent diverſement. L'un d'eux dit, *que c'eſt Hercule qui abandonne Antoine, qu'il avoit aimé juſqu'alors*

SCENE IV.

La Scene repréſente le Palais de Cléopatre.

ANTOINE, CLEOPATRE, *Suite.*

ANTOINE.

EROS, donne-moi mon armure ?... Eros ?...

CLEOPATRE.

Dormez encor un peu.

ANTOINE.

Non ma chere... Vîte Eros, apporte mes armes ? ... Ah, te voilà. Allons dépêche : ſi la fortune m'eſt contraire aujourd'hui, c'eſt qu'elle ſçait que je la brave.

CLEOPATRE.

Attens, Eros, je veux t'aider : je veux être auſſi l'Ecuyer d'Antoine.... à quoi ſert cette piéce ? ... Ah laiſſe, laiſſe je le vois... Non tu te trompes ; attens, c'eſt là.... Oui c'eſt ainſi.

ANTOINE.

Voilà qui eſt bien... Qu'en dis-tu, cher Enobarbus ?... Ne vas-tu point t'armer auſſi ?

ENOBARBUS.

J'y vais dans le moment.

CLEOPATRE.

Cette boucle n'eſt-elle pas bien attachée ?

ANTOINE.

Tout au mieux ! celui qui voudra la détacher, avant qu'il m'en prenne envie, affrontera une terrible tempête !... Que tu es maladroit Eros ? ma Reine en ſçait déja plus que toi ! hâte-toi donc.... Ah chere ame, ſi tu pouvois être aujourd'hui témoin de mes exploits, ſi tu pouvois en juger, tu verrois un bon ouvrier.

Un Soldat entre, tout armé.

ANTOINE, *continue.*

Bonjour, ami : tu m'as l'air d'un Soldat au fait de ſon métier. Tu ſçais que je l'aime ; & tu vois que je m'y prépare de bon cœur ?

LE SOLDAT.

Tu en trouveras plus de mille qui ont de-

vancé l'aurore, & qui t'attendent au Port.*

UN OFFICIER, *entre, avec des Soldats.*

La journée ſera belle. Bon jour, Seigneur?

TOUS ENSEMBLE.

Bon jour, noble Général.

ANTOINE.

Bon jour, enfans!... La matinée, ainſi qu'un jeune homme, dont le génie promet quelque choſe, commence fort bien... Allons, allons... Donnez-moi cela?... Par ici... Bon. Adieu, Madame: en attendant mon ſort, recevez toujours ce baiſer d'un guerrier. Vous connoiſſez ſon cœur: la circonſtance ne lui en permet pas davantage. Maintenant je ſuis tout à la gloire!... Vous qui brûlez de combattre, venez, ſuivez mes pas, Courons à la victoire.... Adieu, Madame....

CHARMION.

Madame, paſſe-t-elle dans ſon appartement?

CLEOPATRE.

Aide-moi, Charmion!... J'augure bien de ſon ardeur. Plût au Ciel que Céſar eût accepté le combat ſingulier! mon Antoine.... Hélas!.., Sortons.

* On entend le ſon des trompettes.

SCENE V.

Antoine traverſe le Théâtre, au ſon des trompettes, accompagné d'Eros.

UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

QUE le Ciel rende ce jour fortuné, pour Antoine!

ANTOINE.

Ami ſi j'avois ſuivi le conſeil que tu me donnas à *Actium*, nous n'aurions peut-être pas à combattre aujourd'hui

EROS.

Tous ces Rois, maintenant revoltés contre vous, ſeroient reſtés fidéles; & vous n'auriez pas perdu le brave Officier qui vient de vous quitter.

ANTOINE.

Quel eſt cet Officier?

EROS.

Celui que vous chériſſiez le plus: Enobarbus enfin.

ANTOINE.

Que dis-tu?

EROS.

Seigneur, il eſt allé joindre Céſar.

LE SOLDAT.

Il n'a rien emporté. Ses coffres, ſon argent, tout eſt ici.

ANTOINE.

Tu crois qu'il m'abandonne ?

LE SOLDAT.

Seigneur, j'en ſuis certain.

ANTOINE.

Vôle Eros. Que ſon tréſor, & tout ce qu'il laiſſe ici lui ſoit renvoyé; qu'on n'en retienne rien : je t'en charge. Ecris-lui de ma part; fais-lui mes adieux ; remercie-le des ſervices qu'il m'a rendus : je ſouſcrirai la lettre. Dis-lui ſur-tout, que je ſouhaite ardemment qu'il n'ait jamais de raiſons plus fortes pour changer de Maître... Hélas ma mauvaiſe fortune vient de corrompre la probité même !... Marche, Eros.

SCENE VI.

La Scène repréſente le Camp de Céſar.

CESAR, AGRIPPA, DOLABELLA, ENOBARBUS.

CESAR.

AGRIPPA, marchez en avant ; engagez le combat. Recommandez, qu'on épargne Antoine. Je veux l'avoir vivant.... L'inſtant approche où l'aimable Paix doit régner ſur tout l'Univers ....

UN MESSAGER.

Seigneur, Antoine approche

CESAR.

Agrippa, partez; chargez d'abord. Mettez n avant tous les déſerteurs de l'Armée d'An- oine, pour qu'il épuiſe ſon premier feu ſur ui-même.

SCENE VII.

ENOBARBUS *ſeul.*

ALEXAS, qu'Antoine avoit envoyé dans Judée, loin de ſervir ſon maître, a dit-on, ngagé Hérode à ſe ranger du parti de Céſar; quel eſt le ſalaire de ce perfide Eunuque? éſar l'a fait pendre! ... Canidius, & tous ux qui ont abandonné Antoine, ont ici trou- de l'emploi: mais de quel œil y ſont-ils re- ardés? ... Ah, lache que je ſuis! j'ai quitté meilleur des maîtres: je n'y ſurvivrai point...

UN SOLDAT, *de Céſar.*

Enobarbus? Antoine te renvoye ton bagage, ton or, avec un compliment de ſa part. Son eſſager vient d'arriver au poſte où j'étois de arde: il eſt actuellement dans ta tente, où il met tes coffres.

ENOBARBUS.

Va-t'en, tu peux tout prendre.

LE SOLDAT.

Ne raille pas, quand je te dis la vérité. Tu rois mieux de veiller à ce que le Meſſager

d'Antoine puiſſe traverſer notre armée ſans in-
ſulte. Je le ferois moi-même, ſi mon devoir ne
m'appelloit ailleurs.... avoue que la généro-
ſité de ton ancien maître n'a d'égal que celle
des Dieux ? *

ENOBARBUS *ſeul.*

J'avouerai bien plus : je ſuis un traître !....
O magnanime Antoine ! ſi malgré mon ingra-
titude tu me combles de biens, que n'auroit-
tu pas fait pour moi ſi j'euſſe été fidéle ? ta
bonté me perce le cœur ! ah, ſi l'amertume de
mes regrets ne ſuffit pas pour te venger d'un
ingrat, c'eſt à mon bras à remplir ta vangean-
ce !... Mais attens, j'eſpere tout de mes re-
mords, & de mon déſeſpoir.... Antoine ! juſte
ciel, as-tu pû le penſer ? ai-je pû le penſer
moi-même ? Enobarbus combatroit contre
toi ?.... Non, mon maître ! non, mon ami !
la caverne la plus obſcure va me cacher aux
regards des mortels. Courons y creuſer un tom-
beau, digne du plus mépriſable des humains.

* Le Soldat ſort.

SCENE VIII.

La Scene eſt devant les murs d'Alexandrie.

On entend le bruit des tambours & des trompettes. César & Agrippa rappellent leurs troupes, qui ſe ſont engagées trop avant. Antoine paroît enſuite avec Scarus, bleſſé. Eros vient leur apprendre, que l'ennemi eſt en fuite. Ils ſortent pour le pourſuivre...

ANTOINE, *revenant avec Scarus, Eros*

Ils ſont battus, & repouſſés juſque dans leurs retranchemens. Qu'un de vous ſe détache, & en porte la nouvelle à la Reine. Ce qui nous eſt échappé, ne verra pas demain le lever du ſoleil. Intrépides guerriers, recevez mes remercimens! chacun de vous ſembloit moins combattre pour moi, que pour lui-même; chacun de vous offroit à mes yeux *un Hector*. Rentrez triomphans dans la Ville: vos femmes, vos amis, vous attendent la couronne à la main; leurs larmes s'apprêtent à laver vos bleſſures glorieuſes: allez goûter la douceur de leurs embraſſemens.... Toi, donne-moi la main *.... c'eſt à ma Déeſſe à m'acquiter envers toi. Viens jouir du plaiſir d'être loué par une ſi belle bouche.

* A Scarus.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs, CLEOPATRE, &c.

ANTOINE.

VIENS lumiere du jour ! Viens, que tes embraſſemens ajoutent encor à la gloire de mes armes : Viens t'élancer dans mes bras victorieux. Ne crains pas que mon armure ſouille tes charmes, ni qu'elle empêche tes careſſes de pénétrer juſqu'à mon cœur ennyvré d'amour & de gloire.

CLEOPATRE.

O mon Héros ! Ce viſage riant & tranquille, en ſortant du combat, te rend encor plus digne de la victoire.

ANTOINE.

Charmante Reine ! Céſar eſt vaincu. Tu vois que l'âge ne peut rien ſur l'ame d'un guerrier ; & qu'un bras animé par l'honneur, a bientôt retrouvé toute la vigueur de la jeuneſſe.... Regarde cet homme : * C'eſt à lui que nous devons tout. Qu'un baiſer ſur ta divine main l'en récompenſe. Approche, vaillant Scarus?.. Mars lui-même, conjuré contre les mortels, n'en eût pas aujourd'hui plus immolé que lui.

* Montrant Scarus.

CLEOPATRE.

Qu'il daigne recevoir de ma main une ar-
mure d'or, qui appartient à un grand Roi.

ANTOINE.

Il la mérite, & plus encor... donne-moi la
main. Traverſons la ville en triomphe... Que
on Palais n'eſt-il aſſez vaſte pour loger mon
rmée! Tous mes ſoldats ſouperoient ce ſoir
vec moi. Nous paſſerions la nuit à table, juſ-
'à ce que l'Aurore nous avertît de retourner
u combat..... Sonnez trompettes? Annoncez
otre arrivée au Peuple: que tout applaudiſſe
ux vainqueurs!

SCENE X.

La Scene eſt dans le Camp de Céſar.

TROIS SENTINELLES. ENOBARBUS.

I. SENTINELLE.

Si nous ne ſommes pas relevés dans une
eure, il faut retourner au Corps de garde. La
uit eſt belle; & nous devons, dit-on, com-
attre dès deux heures du matin?

II. SENTINELLE.

Cette journée n'a pas été bonne pour nous.

ENOBARBUS.

Ciel, ſois témoin de mes remords.

II. SENT.

Quel eſt cet homme ?

I. SENT.

Tais-toi. Ecoutons-le.

ENOBARBUS.

Favorable Diane ! Si la mémoire des traîtres doit à jamais être odieuſe, ſouviens-toi des regrets du malheureux Enobarbus.

I. SENT.

Enobarbus ?

ENOBARBUS.

Sombre Divinité, mere de la triſteſſe,
O nuit ! augmente encor la douleur qui me preſſe,
Verſe, répands ſur moi ces humides venins,
Exhales de la terre, & mortels aux humains :
Au ſort le plus affreux le déſeſpoir me livre,
Si tu peux m'affranchir du ſupplice de vivre !
De mon lâche forfait peins-moi toute l'horreur,
Et, que mon repentir ſerre & briſe mon cœur ! *
Plus noble mille fois que je ne ſuis infame,
Je ſçai que mes remords pouroient toucher ton ame,
L'excès de ta bonté m'en eſt ſur garant,
Cher Maître ! mais mon crime en ſeroit-il moins grand ?
Ah, qu'aux yeux des Romains je ſois toujours coupable ;
Si tu plains mon malheur, je ſuis moins miſérable !...

---

* . . . . . Trow my heart
Again the flint hardneſſ of my fault
Wich, being dried with grief, will brax topowder.

aprens

Aprens ſeul, s'il ſe peut, que je péris pour toi,
Je frémis moins du nom que je laiſſe après moi ! . . .
Mais grace aux Dieux, la mort vient finir mon martyre . . . .
. . . Antoine ! . . . C'eſt pour toi qu'Enobarbus expire ! * . . .

I. SENTINELLE.

Il faudroit lui parler ?

II. SENT.

Ce qu'il dit peut être important pour César.

III. SENT.

Voyons . . . . Mais il dort ?

I. SENT.

Je le crois plutôt évanoui. Son diſcours n'annonçoit guére de diſpoſition au ſommeil.

II. SENT.

Voyons . . . . Il eſt ma foi mort ! . . . ** Entens-tu ce bruit, qui reveille triſtement les dormeurs ? . . . . . Portons cet homme au Corps-de garde : il paroît être de quelque conſideration.

* Il meurt.

** On entend le ſon des tambours.

SCENE XI.

La Scene eſt entre les deux Camps.

ANTOINE *paroît avec Scarus & ſon Armée.*

ANTOINE.

ILS ſe diſpoſent aujourd'hui à nous attaquer par mer : ils nous craignent par terre.

SCARUS.

Seigneur, on combattra des deux côtés.

ANTOINE.

Que ne puis-je auſſi les combattre dans l'air & dans le feu ! Mais écoute : je garde mon Infanterie, qui occupe les Montagnes voiſines de la Ville ; mes ordres ſont donnés pour la mer, & la flotte vient de ſortir du port. Avançons de ce côté pour voir ſon ordonnance, & pour juger de ſa manœuvre.

SCENE XII.

CESAR paroît avec ſon Armée.

SI nous ſommes plus foibles ſur mer, nous ſerons plus forts ſur terre, puiſqu'il a mis ſes meilleures troupes ſur ſa flotte. Marchez, amis ? Gagnons les Vallées, & tenons ferme.

On entend le bruit d'un combat Naval.

SCENE XIII.

ANTOINE. SCARUS.

ANTOINE.

ILS ne ſe ſont pas joints encore. Je vais deſcendre du côté de ces Pins, d'où je pourrai tout obſerver. Je t'en dirai bientôt des nouvelles. *

SCARUS, *ſeul.*

On a, dit-on, trouvé des nids d'Hirondelles dans les voiles de Cléopatre ; & les augures épouvantés n'oſent dire ce qu'ils en penſent !... Antoine eſt brave, mais il eſt abattu ; & la fortune chancelante, ne le ſert plus que par caprices.

* Il ſort.

SCENE XIV.

La Scene eſt dans le Palais d'Alexandrie.

ANTOINE, *ſeul.*

TOUT eſt perdu ! L'indigne Egyptienne m'a trahi ! J'ai vû ma flotte ſe rendre à Céſar, & mes lâches ſoldats embraſſer les ſiens.... Deteſtable Coquette ! Toi ſeule a pû me vendre au jeune Octave, tandis que je n'ai pris les armes que pour toi. Acheve de me débaucher mes troupes ; que tout m'abandonne : mon bras ſuffit pour te punir, & mon deſtin eſt accompli ! . . . Soleil ! Je ne verrai donc plus tes rayons naiſſans ? Cet inſtant marque le terme de la fortune d'Antoine : cet inſtant la voit s'éloigner de moi pour jamais ! ..... Tout va changer comme elle ! ... Ces eſclaves de ma grandeur, tous ces cœurs mercenaires, qui ſembloient ne reſpirer que pour moi, déja volent en foule vers mon heureux Rival ! L'arbre qui les couvroit eſt frappé de la foudre : on le fuit, on cherche un autre ombrage !... O trahiſon ! Perfide Egyptienne ! Ces charmes enchanteurs, ces tendres careſſes où mon cœur trouvoit le comble de la félicité, n'étoient donc qu'autant de pieges que tendoit ton adreſſe au plus credule des Amans ? Ton triomphe eſt complet, je ſuis perdu !... Viens Eros ? J'ai recours à toi....

SCENE XV.

ANTOINE. CLÉOPATRE.

ANTOINE.

Ah malheureuſe ! fuis !....

CLEOPATRE.

Dieux ! Eſt-ce-là, Seigneur, le langage de l'amour ?

ANTOINE.

Diſparois, dis-je ? Ou tu vas recevoir ton ſalaire. Vis, pour orner le triomphe de Céſar, pour ſervir de ſpectacle à la populace de Rome, & pour ſuivre le Char de ton Héros. Vis, pour montrer à l'Univers ce que ton ſexe eut jamais de plus deteſtable ; & puiſſe ta préſence exciter autant d'horreur que de curioſité, juſqu'à ce qu'Octavie défigure ce viſage perfide, ſource fatale de ſes malheurs, & de ma perte !... *Si la vie eſt un bien, tu as raiſon de te ſauver. Peut-être ma rage t'eût-elle, d'un ſeul coup, épargné mille morts.... Viens donc, Eros, entens mes cris ?... la robe de *Neſſus* eſt ſur mon corps.... O Hercule ! O mon Pere ! inſpire-moi tes fureurs. Que mes mains (à ton exemple) ſoient ſeules dignes de terminer mes tourmens & ma vie.... Mais il faut que

* Cléopatre ſort.

l'enchantereſſe meure auparavant : elle m'a vendu ; je ſuis victime de ſon orgueil, & de ſon inconſtance . . . Elle mourra. Eros, où es-tu ?...

SCENE XVI.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS MARDIAN.

CLEOPATRE.

SECOUREZ moi, mes femmes ? jamais Ajax ne fut ſi furieux, ni le fameux Sanglier de Theſſalie plus redoutable !

CHARMION.

Venez vous enfermer dans les tombeaux des Ptolomées, & faites-lui dire que vous êtes morte. Dans l'état où vous réduit le ſort, ceci peut à peine paſſer pour un menſonge.

CLEOPATRE.

Je ſuivrai ton conſeil ... Mardian, vas lui dire que je me ſuis donné la mort, & que j'expire en prononçant ſon nom. Je laiſſe à ton éloquence le ſoin d'exciter ſa pitié. Cours & reviens m'apprendre ce qu'aura produit cette nouvelle ... ſauvons-nous dans les tombeaux.

SCENE XVII.

ANTOINE. EROS.

ANTOINE.

AMI, tu me regardes encor ?...

EROS.

N'êtes-vous pas mon maître ?

ANTOINE.

N'as-tu pas quelquefois crû voir, dans les Nuages, la figure d'un Dragon, d'une Fumée; d'un Sanglier, ou d'un Lion ? des Forteresses garnies de Tours, des Rochers prêts à tomber, des Fontaines, des Promontoires, & tant d'autres de ces êtres fantastiques, qui semblent menacer le monde ?

EROS.

Oui, Seigneur.

ANTOINE.

N'en as-tu pas vû qui ressemblassent à de superbes chevaux, & dont la forme se détruisoit en un clin d'œil ?

EROS.

C'est la vérité.

ANTOINE.

Eh bien, mon cher Eros, ton maître est maintenant un de ces êtres. Je suis encore Antoine, mais je n'en ai pû conserver la ressemblance aux yeux des hommes !... c'est pour l'Egypte seule que j'ai entrepris cette guerre,

La Reine dont je croyois posseder le cœur ; comme je lui avois abandonné le mien (don funeste qui m'en a fait perdre un million d'autres!) la Reine, dis-je, me trahissoit en faveur de César, & m'a rendu la proye de mon plus cruel ennemi!... Mais que vois-je ? tu pleures ? ... ah, cesse de t'affliger : ne nous reste-t'il pas un moyen de mettre fin à tous nos maux ?... tiens... * Mais quoi, la perfide ne m'a pas seulement laissé mon épée ?

* Il cherche son épée.

SCENE XVIII.

ANTOINE. EROS. MARDIAN.

ANTOINE, *continue en voulant sortir.*

Tu périras ingrate ! & ma fureur mortelle...

MARDIAN.

Arrête, Antoine ? ... Apprens qu'elle te fut fidelle.

ANTOINE.

Traître, fuis mes regards ou crains le même sort ?

MARDIAN.

Elle étoit innocente, & ne craint plus la mort.
Si d'un amour constant, tel étoit le salaire,
La Reine a déja fait ce que tu prétens faire.
Elle n'attend de toi ni pitié, ni pardon ;
Et son dernier soupir a prononcé ton nom!

ANTOINE,

ANTOINE.

Elle eſt morte ?

MARDIAN.

Oui, Seigneur !...

ANTOINE.

Ma triſte deſtinée,
Par ce ſeul mot, Eros, eſt enfin terminée !
Tu peux me déſarmer.... Et toi * bénis les Dieux
D'être ſorti vivant de ces funeſtes lieux
Fuis... ** par mille tranſports mon ame déchirée,
A l'horreur de ce coup n'étoit pas préparée !...
Coupe, *** romps ces liens qui preſſent trop un cœur.
Accablé de remords, de rage, & de douleur :
Briſe tout, s'il le faut ; cette armure ſterile,
Déſormais pour Antoine eſt un meuble inutile....
Je l'illuſtrai jadis.... J'étois Romain alors !...
Qui ſuis-je maintenant ?... Eros, laiſſe-moi, ſors ;
Mais ne t'écarte point.... **** je te ſuivrai, chere ombre !
Ton Amant t'atteindra ſur le rivage ſombre :
Son ſanglant repentir, ſes ſoupçons déteſtés,
Ses larmes, calmeront tes mânes irrités.
Puis-je vivre ſans toi ?.... rampant dans la Pouſſiere,
Qui guideroit mes pas ? j'ai perdu ma lumiere !
J'ai perdu le ſeul bien qui me fût précieux ;
Et l'ame de ma vie étoit tout en tes yeux !

---

* A Mardian.

** Mardian ſort.

*** à Eros qui le déſarme

**** Eros ſort.

Ah, mourons pour revivre encor . . . daigne m'at-
tendre ? . . .
Que Pluton voye en nous le couple le plus tendre,
Qui du noir acheron ait traverſé les flots ;
Du riant Elizée étonnons les Héros ;
Et que, de nos amours, l'éternelle mémoire,
D'Enée & de Didon faſſe oublier l'hiſtoire !
Viens, Eros ? viens ? . . . .

EROS, *rentre.*

Seigneur ? . . .

ANTOINE.

Approche cher ami,
Tu vois juſqu'à quel point ton maître eſt avili !
Cet Antoine, jadis idole de la terre,
Dont la voix enfantoit & la paix & la guerre,
Dont le glaive en trois parts diviſa l'univers :
Ce coloſſe abattu, dégradé juſqu'à l'ame,
N'oſe même imiter l'exemple d'une femme ?
Et comme elle, aujourd'hui, ne peut dire au vain-
queur,
Je te crains peu ; moi ſeule ai pû vaincre mon cœur ! . .
Antoine eſt-il moins grand, moins homme, qu'une
Reine ! . . .
Tu fus eſclave, Eros, & j'ai briſé ta chaîne :
Mais tu ſçais à quel prix ? tu promis, tu juras
De garder à ton maître & ton cœur, & ton bras ?
Les tems ſont arrivés, * Eros ; tiens ta promeſſe.
L'état où tu me vois, le péril qui me preſſe,
Ton intérêt, mes vœux, l'injuſtice du ſort,

. . . . . * Do it, for the time is come.

Ma gloire, ton devoir, tout demande ma mort ;
Et je l'attens de toi.

EROS.

Moi Seigneur ? que la foudre
Frappe plutôt Eros, & le réduiſe en poudre !
Moi Seigneur ? moi grands Dieux ! je percerois ce ſein,
Que le Parthe, & Céſar attaquerent en vain ?...
Non... non, mon maître !...

ANTOINE.

Ainſi me voilà donc eſclave ;
Et tu veux voir Antoine, ornant le char d'Octave,
Dans Rome, au Capitole, en triomphe traîné,
Maudire mille fois le malheur d'être né ?...
Tu le veux donc, Eros ?

EROS.

Dieux !...

ANTOINE.

Cette affreuſe image,
Te indignant ton cœur, ranime ton courage...
La pâleur ſe diſſipe... ami le tems eſt cher :
Octave va paroître, achéve, prens ce fer : *
Aſſure d'un ſeul coup mon repos, & ta gloire ;
Et ravis à Céſar le fruit de ſa victoire.
Je te l'ordonne ; frape, ou tu n'es qu'un ingrat

EROS, *à part.*

Sa main ſe ſouilleroit d'un ſi noir attentat !...

ANTOINE.

Frape ?...

* Il parle de l'épée d'Eros.

EROS.

Détournez donc cet auguſte viſage,
Dont les traits reſpectés glacent trop mon courage..*
Vous le voulez?...

ANTOINE.

Achéve, & bannis ta terreur.

EROS.

Ciel....

ANTOINE.

Perce?...

EROS, *ſe perçant lui-même.*

Adieu mon maître! adieu mon Empereur!...

ANTOINE.

Qu'attens-tu?... Dieux, que vois-je, eſclave?... trop fidele,
J'admire, en ſoupirant, ton courage & ton zele!
Je cherchois à mourir, je l'apprendrai de toi...
Mais ta mort eſt encor un opprobre pour moi!
Antoine étoit-il né pour être crû timide?
Ah lâche! pour mourir te falloit-il un guide?
La vie eſt-elle un bien que tu crains de quitter?
La mort eſt-elle un mal que tu crains d'affronter?
Non non, c'eſt le ſeul bien que ton malheur te laiſſe.
Imite ton eſclave, imite ta maîtreſſe;
Et cédant à ton ſort, que Céſar ſçache enfin
Qu'Antoine, en périſſant, fut encor Romain *...

---

* Antoine ſe retourne.

* Il ſe frappe.

Antoine s'impatiente de ne pas mourir. Il appelle ſa garde, à qui il ordonne de l'achever. Ils le refuſent tous. Diomede arrive, qui lui apprend que Cléopatre n'eſt pas morte, & qu'elle n'avoit fait courir ce bruit que pour ſe mettre à l'abri du couroux d'Antoine, juſqu'à ce qu'elle eut pû juſtifier qu'elle étoit innocente. C'eſt elle qui envoyoit Diomede, mais trop tard, pour prévenir le malheur qu'elle preſſentoit. Antoine ſe fait porter dans les tombeaux auprès de Cléopatre, & veut avoir la conſolation de mourir ſous les yeux de ſa maîtreſſe.

SCENE XIX.

Le Théâtre change, & repréſente les Tombeaux des Ptolomées.

CLEOPATRE. CHARMION & IRAS *paroiſſent au haut d'une Tribune.*

CLEOPATRE.

NON, Charmion : jamais ta Reine ne ſortira d'ici ! J'y jouis de toute ma douleur ; le ſort n'y peut augmenter mes maux, & je dé-

daigne toute eſpece de conſolation.... Te voilà Diomede?.... Ah, mon Antoine ſeroit-il mort?

DIOMEDE.

Il vit encor, Madame; mais il traîne la mort après lui!... Tournez les yeux de ce côté: Sa garde l'apporte en ces lieux.

CLEOPATRE, *appercevant Antoine.*

Soleil, conſume le globe qui contient tes feux!... Que les plus épaiſſes ténébres obſcurciſſent la ſurface de l'Univers!... O Antoine! O cher Antoine!... Aide-moi, Charmion? Iras, amis, venez m'aider à l'attirer juſqu'à moi?

ANTOINE.

Ce n'eſt pas la valeur de Céſar, amis qui a ſurmonté Antoine... C'eſt Antoine, qui triomphe de lui même....

CLEOPATRE.

Sans doute. Antoine ſeul pouvoit vaincre Antoine!... Mais Dieux! pourquoi faut-il que mes yeux en ſoient témoins?

ANTOINE.

Je ſuis mourant, Madame; & mes lévres déja froides n'attendent que les vôtres, pour recevoir mon dernier ſoupir... Hâtez-vous, deſcendez.... la mort me preſſe, & je combats en vain contre elle!

CLEOPATRE.

O le plus tendre des Amans! O le meilleur des hommes! Pardonne-moi mes craintes: je redoute Céſar, je crains ſes fers. Voudrois-tu

voir ta Cléopatre ſoumiſe à ton Vainqueur ? Voudrois-tu la voir eſclave ? Ah, tant que les poignards, les poiſons, les ſerpens, ne ceſſeront pas d'être les fidéles miniſtres de la mort, ta Reine ſe croira toujours en ſureté. Ta modeſte Octavie n'augmentera point ſa gloire, en affectant de regarder ton amante d'un œil mépriſant, ou glacé... Mais viens, cher Antoine ; nous t'attirerons juſqu'ici... Ma tendreſſe augmentera mes forces : mes femmes m'aideront... Aſſiſtez-nous, mes amis ?

ANTOINE.

Hâtez-vous, ou j'expire !...

CLEOPATRE, *tirant Antoine en haut.*

Ah le poids nous accable, & nous entraîne ! Que ne ſuis-je Junon ? Mercure t'auroit déja placé à côté de Jupiter !... Faut-il que nos ſouhaits nous trahiſſent toujours ?... Courage, il vient... il monte... grace au Ciel, le voilà ! grace au Ciel je l'embraſſe !... Meurs maintenant, où le plaiſir te faiſoit revivre ?... Que mes levres n'ont elles encor le même pouvoir !

TOUS ENSEMBLE.

O ſpectacle funeſte !

ANTOINE.

J'expire, chere Reine !... Fais-moi donner une goute de vin.... Je voudrois parler...

CLEOPATRE.

Non. Laiſſez-moi plutôt inſulter la fortune perfide, & défier ſes plus noires fureurs.

ANTOINE.

Un mot, aimable Cléopatre?.... Votre gloire, & votre ſûreté dépendent de Céſar... Envoyez vers lui... Ah!....

CLEOPATRE.

Ma gloire, & ma ſûreté, peuvent-elles s'accorder enſemble?

ANTOINE.

Oui. Mais gardez-vous de tous les amis de Céſar... Ne croyez que Proculeius, ne vous fiez qu'à lui.

CLEOPATRE.

Je ne me fierai qu'à mon bras... Tout ce qui approche de Céſar m'eſt ſuspect.

ANTOINE.

Quel terrible revers de fortune!... Ma mort approche... Gardez vous de la pleurer. Cherchez votre conſolation dans le ſouvenir de mon bonheur, & de nos plaiſirs paſſés. Songez que votre Antoine fut autrefois le plus puiſſant des hommes, & peut-être le plus noble... Si vous mourez, mourez en Reine; & n'allez pas lâchement porter mon Caſque à mon égal... Un Romain vaincu par un Romain, doit toujours l'être vaillamment... Mais... ç'en eſt fait... Je meurs... Adieu Madame!...*

CLEOPATRE.

Digne Héros!... Devois-tu mourir?... Tu ne m'aimois donc plus? & ce monde, ſans

* Il expire.

toi, peut-il avoir pour moi des charmes?... O mes femmes! Regardez? L'ornement, la gloire de la terre ſe diſſipe comme un nuage!... Antoine? Cher Antoine? La guirlande de Bellone eſt fanée! Le Pole des guerriers eſt abbatu! Tout eſt maintenant de niveau ſur la terre; & le Soleil ne voit plus rien de remarquable!... *

CHARMION.

O malheureuſe Reine!

IRAS.

Je crois qu'elle expire auſſi... ** Ah Madame!... Ah grande Reine!...

CLEOPATRE.

Tous ces titres me ſont maintenant odieux... La condition d'une ſimple bergere, aſſujettie aux plus rudes travaux, eſt tout ce que mon cœur envie!... Ce monde à mes regards, parut long-tems préférable à l'Olympe. Il n'eſt plus rien pour moi, depuis que mon ſoleil eſt éclipſé! Injuſtes Dieux, reprenez mon Sceptre? Je le mépriſe; notre bonheur n'eſt que fumée, notre vertu que vanité, notre valeur qu'yvreſſe... Eſt-ce un crime, en ce cas, de préférer la mort?... Allons mes femmes? Allons... Sortons de notre accablement? Notre Héros n'eſt plus: ſongeons à ce que nous lui devons. Mourons enſuite en Romaine; & que la Parque s'enorgueilliſſe d'une ſi noble

* Elle tombe évanouie.

** Elles s'empreſſent à la ſecourir.

proie .... Emportons ces froids & précieux reſtes du plus grand des humains ; & ſongeons, que nous n'avons d'autres armes contre l'infamie, que notre courage.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Camp de Céſar.

CESAR. AGRIPPA. DOLABELLA. MECENAS. GALLUS.

Suite.

CESAR.

DOLABELLA, allez trouver Antoine ? dites-lui qu'il ſe rende. Dites-lui, qu'en l'état où il eſt, tous les délais ſont inutiles.

DOLABELLA.

Seigneur, vous ſerez obéi. *

* Il ſort.

DERCETAS, entre, portant l'épée d'Antoine.

Que veut dire cette épée ? Qui es-tu, pour oſer ainſi paroître à mes yeux ?

DERCETAS.

On m'appelle Dercetas : J'étois au ſervice d'Antoine, le meilleur de tous les maîtres. Tant qu'il vécut, mon cœur, mon bras, ma vie furent à lui : ſes ennemis étoient les miens. Si je te plais aux mêmes conditions, je ſuis à toi, Céſar ? Au cas contraire, je t'apporte ma tête.

CESAR.

Qu'entens-je ? Que dis-tu ?

DERCETAS.

Je dis, Qu'Antoine eſt mort.

CESAR.

Dieux ! ... La chute d'un ſi grand homme a dû faire plus de bruit ... La terre en auroit dû frémir.

DERCETAS.

Il eſt mort ; non par juſtice, non par trahiſon, mais par vertu, par grandeur d'ame, en un mot de ſa main. Tu vois ſon épée, que je viens d'arracher de ſa bleſſure : elle eſt encore teinte de ſon ſang !

CESAR.

O, mes triſtes amis, quel ſpectacle ! Le Ciel eſt ſans doute irrité contre moi ... Cette nouvelle doit conſterner tous les Rois de la terre ! ... *

* Il pleure.

AGRIPPA.

C'eſt ainſi que la nature nous force ſouvent à regretter ceux dont nous avions pourſuivi la perte avec le plus d'ardeur!

MECENAS.

Hélas, ſes vertus égaloient ſes défauts!

AGRIPPA.

Jamais mortel ne fut doué d'une plus grande ame. . Mais vous voulez, grands Dieux, que l'humanité ſoit toujours caractériſée par quelque foibleſſe!... Céſar eſt attendri.

MECENAS.

Peut-il s'empêcher de ſe reconnoître, dans un pareil miroir?

CESAR.

O Antoine! c'eſt moi qui t'ai pouſſé juſque-là... Mais ne nous détruiſons-nous pas nous-mêmes, par notre intempérance?... J'étois peut-être né pour être l'inſtrument de ta ruine: L'Univers n'étoit pas aſſez grand pour nous deux!... La douleur que je reſſens n'en eſt pas moins ſincere. Tu fus mon rival, & mon compétiteur dans les ſentiers de la gloire: Mais je regrette en toi, mon compagnon d'armes, mon frere, & mon ami; je regrette en toi, ce grand cœur, cette vertu ſublime à qui je dois la mienne! Cette noble candeur, qui te faiſoit reſpecter de tes ennemis mêmes, & les forçoit enfin à t'aimer!.... Pourquoi faut-il que le ſort nous ait fait naître égaux, en nous donnant des cœurs qui n'en pouvoient ſouffrir?... Ecoutez, mes amis?... Mais

tet homme paroît être preſſé. Remettons ce que j'avois à vous dire, à un tems plus convenable.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. UN EGYPTIEN.

CESAR.

QUI es-tu ?

L'EGYPTIEN.

Un pauvre Egyptien. La Reine, ma maîtreſſe, confinée dans le ſeul azile qui lui reſte (ſon tombeau) demande ſi Céſar a décidé de ſon ſort?

CESAR.

Dis-lui qu'elle peut ſe raſſurer. Elle ſçaura bientôt, par un des miens, toute la conſidération que j'ai pour elle, & les propoſitions honorables que j'ai à lui faire. Céſar ne peut ceſſer d'être généreux. *

CESAR.

Approchez, Proculeius ? Dites-lui, qu'elle ne craigne point l'eſclavage ; & donnez-lui toutes les conſolations que ſon état exige. Prévénez le déſeſpoir qui pourroit s'emparer d'elle, & me priver du plus bel ornement de

* L'Egyptien ſort.

mon triomphe. Allez, & revenez auſſitôt m'apprendre ſa ſituation. Vous, Gallus, ſuivez-le... Mes amis, venez maintenant dans ma Tente, où vous verrez les raiſons qui m'ont entraîné dans cette guerre, & tout ce que j'ai fait pour la prévenir. Suivez-moi : vous verrez tout, & vous en jugerez.

SCÉNE III.

Le Théâtre repréſente les Tombeaux.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS. MARDIAN, & SELEUCUS *au haut d'un balcon.*

CLEOPATRE.

MA douleur ceſſe d'être inſuportable : & j'envie moins le bonheur de Céſar. Il n'eſt plus à mes yeux que l'agent, ou l'eſclave de la fortune. Je vois plus de grandeur dans une action volontaire, qui termine toutes les autres, qui met l'homme au deſſus de tout évenement, & qui donne des entraves au ſort même. C'eſt s'élever au-deſſus de l'humanité; c'eſt conquerir le repos qu'elle nous refuſe:

tandis que Céſar (ainſi que le dernier des mendians) reſte aſſujetti aux miſéres attachés à ſon être.

SCENE. IV.

Les mêmes Acteurs. PROCULEIUS.

PROCULEIUS.

CESAR ſalue la Reine d'Egypte, & n'a d'autre déſir que de lui accorder toutes les demandes qu'elle pourra lui faire.

CLEOPATRE.

Quel eſt ton nom ?

PROCULEIUS.

Proculeius.

CLEOPATRE.

Antoine m'a dit, que je pouvois me fier à toi : Mais on peut ſe fier à tout le monde, quand on ne craint plus d'être trompé. Si ton maître veut voir une Reine ſupliante, dis-lui que la majeſté du trône ne me permet pas de lui demander moins qu'un Royaume. Il a conquis l'Egypte : S'il la donne à mon fils, c'eſt mon bien que Céſar lui rendra, & ma reconnoiſſance ſera proportionné au préſent.

PROCULEIUS.

Conſolez-vous, Madame, eſperez tout; Céſar eſt magnanime. Livrez, avec confiance,

vos intérêts à mon maître ; laiſſez-lui le ſoin de votre ſort, & comptez ſur ſa généroſité. Chargez-moi ſeulement de votre hommage, il y ſera ſenſible ; & vous trouverez un vainqueur plus prompt à accorder, que vous ne l'êtes à demander.

CLEOPATRE.

Dis-lui, que la fortune m'a rendu ſa vaſſale, & que je lui rends ce que je lui dois. Tu vois que je me fais à la dépendence ? ... Je te dirai même, que je ne ſerois pas fâchée de le voir en perſonne.

PROCULEIUS.

Je vais l'en informer, Madame. Tâchez de vous tranquiliſer ; & ſoyez ſûre, que celui qui cauſa vos malheurs en eſt ſincerement touché...

Ici Gallus, qui a eſcaladé les Tombeaux, paroît à une fenêtre, avec des ſoldats.

GALLUS *à Proculeius.*

Vous voyez qu'elle eſt priſe de ce côté ?...

PROCULEIUS.

Gardez-la bien, juſqu'à ce que Céſar vienne.

IRAS.

Ah, Madame ! ah, ma Reine !...

CHARMION.

Illuſtre Cléopatre, Vous êtes perduë !

CLEOPATRE, *tirant un poignard.*

Non, ce ſecours me reſte....

PROCULEIUS, *la déſarme.*

Arrêtez, Madame ? Vous n'êtes point trahie ; on ne cherche qu'à vous ſecourir. *

* Le tombeau eſt forcé.

CLEOPATRE.

Quoi, la mort même m'eſt interdite ?

PROCULEIUS.

Ne trompez pas l'eſpoir de Céſar, en vous ſouſtrayant à ſes bontés. Ne lui enviez pas une gloire, dont votre mort ſeule peut le priver.

CLEOPATRE.

O mort ! Pourquoi me fuis-tu ? Une Reine eſt-elle moins digne de tes coups, que mille malheureux que tu frapes à chaque inſtant ?

PROCULEIUS.

Daignez calmer vos craintes !

CLEOPATRE.

Non, toute la puiſſance de ton Céſar ne peut rien contre qui cherche la mort. L'ame a mille moyens de détruire ſa priſon : je les employerai tous. Qu'il n'eſpére pas de voir Cléopatre en bute aux regards dédaigneux d'Octavie & de toute ſa Cour, ſervir de ſpectacle aux Romains, & d'ornement à ſon triomphe. Le ſuplice le plus affreux me paroît préférable !

PROCULEIUS.

Ah, Madame, la terreur groſſit les objets à vos yeux : Elle vous peint Céſar avec des couleurs qui lui ſont injurieuſes... Mais j'apperçois Dolabella qui vient m'appeller de ſa part. Que dirai-je à Céſar, Madame ? que lui demanderai-je pour vous ?

CLEOPATRE.

La mort.

SCENE V.

CLEOPATRE, *& ſa Suite.*

DOLABELLA.

DOLABELLA arrive, & veut engager Cléopatre à ſe livrer à la clémence de Céſar. Elle lui raconte un rêve qu'elle prétend avoir fait, & dont Antoine eſt l'objet. Dolabella touché de l'état déplorable de cette Reine, s'attendrit, & lui avoue que Céſar a réſolu de la mener en triomphe à Rome.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. CESAR, GALLUS, MECENAS, PROCULEIUS, *ſuite de Céſar.*

CESAR.

LAQUELLE eſt la Reine d'Egypte?

DOLABELLA.

Madame, voilà l'Empereur... *

CESAR.

Non, Madame, non: de grace, levez-vous.

* Cléopatre ſe jette à ſes pieds.

CLEOPATRE.

Seigneur, j'accomplis la volonté des Dieux : je dois cet hommage à mon Seigneur, & à mon Maître.

CESAR.

Madame, n'aigriſſez point vos maux. Les ſujets de plaintes que vous m'avez donnés m'ont été ſenſibles : mais votre état préſent me les fait oublier.

CLEOPATRE.

Ce n'eſt pas au Conquérant du Monde que je prétens juſtifier mes fautes ; je ſens que j'aurois peine à y réuſſir. Il connoît mes foibleſſes, je ne les nierai point : mon ſexe me démentiroit.

CESAR.

Madame, vous me verrez toujours plus diſpoſé à les excuſer qu'à les aggraver. Si vous entrez dans mes vûes (qui vous ſont plus favorables, que vous n'avez pû l'eſpérer) Cléopatre s'applaudira peut-être bientôt du changement de la fortune. Mais ſi vous me forcez à devenir ſévére, vous vous priverez, ainſi que vos enfans, de tout ce que je me propoſois de faire pour votre maiſon. Songez-y, Madame, & recevez mes adieux.

CLEOPATRE.

Ainſi que l'Univers, je dois vous obéir : les Romains n'ont plus de volonté ; & je vous reconnois pour mon Souverain.

CESAR.

J'eſpére que vous m'informerez de tout ce qui vous touche ?....

CLEOPATRE.

Seigneur, voilà l'état de mes richeſſes. Il eſt exact : rien n'y eſt obmis..... Où eſt Seleucus ?

SELEUCUS.

Madame, me voici.

CLEOPATRE.

Seigneur, c'eſt mon Tréſorier, & vous pouvez l'interroger .... Parle, Seleucus ? l'état eſt-il fidéle ? ai-je rien détourné ? dis hardiment la vérité ?

SELEUCUS.

J'aimerois mieux perdre la voix, que d'affirmer le contraire de ce que je ſçai !

CLEOPATRE.

Qu'oſes tu dire ? ai-je caché la moindre choſe ?

SELEUCUS.

Aſſez pour parvenir au but que vous nous avez fait connoître ....

CESAR.

Ne rougiſſez pas, Cléopatre : j'approuve tout ce que vous avez fait.

CLEOPATRE.

O Céſar ! regarde, enviſage le malheur des humains, abandonnés de la fortune ? ma grandeur paſſée eſt maintenant la tienne : ſi nous changions d'état, mon ſort ſeroit le tien ! l'ingratitude de ce miſérable met le comble à mes maux... Vil Eſclave ! plus faux cent fois que n'eſt l'amour intéreſſé ! es-tu donc aſſez lâche

pour me trahir ? ah, dusses-tu avoir des ailes, tu n'éviteras point ma vengeance !

CESAR.

Souffrez, Madame, que je vous prie....

CLEOPATRE.

Est-il un plus sanglant affront ?... quoi, tandis que vous daignez oublier votre grandeur, en visitant une infortunée, je verrai le mauvais cœur de mon propre domestique chercher à augmenter le poids de ma disgrace !... Il est vrai, Seigneur, j'ose vous avouer que j'ai réservé quelques effets de peu d'Importance. J'avoue encor, que j'avois destiné pour Livie, & pour Octavie, quelques bijoux d'un plus grand prix : je me flattois, hélas, de les rendre sensibles à mon sort ! ... ô Dieux ! me serois-je attendu à la trahison d'un monstre que j'ai nourri ? Ce trait me précipite encor au-delà de ma chûte ! . . de grace laissez-moi ? j'ai trop à rougir de vous avoir pour témoin de mon abaissement ; & je crains que mon déséspoir .... Seigneur, si vous connoissez l'humanité, daignez compâtir à mes maux !

CESAR.

Pardonnez-le, Madame.

CLEOPATRE.

Que les Grands sont à plaindre dans l'adversité ! ....

CESAR.

Consolez-vous, Madame. Ce que vous avez déclaré, & ce que vous avez caché, tout est à vous, & je n'y prétens rien. Disposez-en sui-

vant vos desirs : Césat ne sçait que conquerir & donner. Banissez toute idée funeste : votre sort, sous mes loix, dépendra toujours de vos vœux. Reprenez le repos, & croyez que la pitié vient de vous donner un ami. Adieu, Madame.

CLEOPATRE.

Adieu, Seigneur; adieu mon maître :

CESAR.

Je regrette ce titre... Adieu, Madame.

SCENE VII.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS.

CLEOPATRE.

Il me-flatte, il me trompe : je connois trop ses desseins..... Ecoute Charmion *?...

IRAS.

Terminez, Terminez, Madame. Le Soleil est couché pour nous : rentrons dans les ténébres.

CLEOPATRE, *à Charmion.*

Encor un mot ?... Voilà tout... vîte; dépêche-toi.

* Elle lui parle bas.

SCENE VIII.

CLEOPATRE. IRAS. DOLABELLA.

DOLABELLA.

CONFORMEMENT à ma promeſſe, à vos ordres, & à mon amitié qui m'engage à les remplir, ſçachez que le départ de Céſar eſt arrêté; qu'il doit prendre ſa route par la Syrie; & que, dans trois jours, il vous envoie à Rome avec vos enfans. Profitez de l'avis, Madame; j'ai ſatisfait à mes engagemens; je me retire.

CLEOPATRE.

Généreux Dolabella! comment puis-je m'acquitter envers vous?

DOLABELLA.

Je ſuis trop heureux de vous avoir ſervi. Adieu, Madame, je dois me rendre auprès de Céſar.

SCENE IX.

CLEOPATRE, IRAS, &c.

LA Reine anime le courage d'Iras, en lui faiſant une nouvelle peinture des horreurs de la captivité. Iras préfere la mort. C'étoit le but où tendoit Cléopatre ... Charmion rentre. Cléopatre leur ordonne de l'habiller en Reine, & de la parer avec autant de ſoin que s'il s'agiſſoit d'une nouvelle entre-vûe avec Antoine, ſur les Rives du *Cydnus*. Un Payſan lui apporte un panier de Figues. Dès qu'elle ſçait que les Aſpics ſont cachées ſous le fruit. Elle interroge le Payſan ſur les effets de la piqûre de cet Inſecte. Il répond à toutes ſes queſtions par des railleries & des quolibets groſſierement ridicules, dont le réſultat eſt, que la morſure de l'aſpic fait mourir ſans douleur. On congédie le Payſan ... Dès que Cléopatre eſt habillée, elle ordonne à Iras de lui apporter les Aſpics: ....

CLEOPATRE.

Ç'en eſt donc fait! ... Le jus délicieux des vignes d'Egypte ne mouillera plus mes levres délicates .... Hâte-toi, dépêche, chere Iras? je crois entendre Antoine, qui me reproche ma lenteur: je crois le voir applaudir à mon courage. Le bonheur de Céſar ne lui paroît plus une injuſtice du ſort: Antoine ſçait, que la fortune précéde toujours le couroux des Dieux .... Cher époux, je laiſſe à la terre tout ce qui met obſtacle à notre réunion. Achéve, Iras? ... Oui c'eſt ainſi .... as-tu fait? viens, jouis de la derniere chaleur de mes levres, ... adieu Charmion, ... Iras, adieu

pour

pour jamais ! ... l'aſpic eſt-il poſé ? ... * Quoi tu tombes ? Ah, ſi la mort n'eſt pas plus douloureuſe, doit-on tant la redouter ? pauvre Iras ! le monde ne méritoit pas de recevoir tes adieux ** ... Cependant ſon courage fait tort au mien ? .... ſi elle rencontre Antoine, avant moi, le premier baiſer ſera pour elle ; & c'eſt le ſeul bien que j'envierois aux Dieux ? .... Viens, ſecourable inſecte ; viens, de ta dent aiguë, couper la trâme de ma vie. Que la colere aigriſſe ton venin, & trompe l'eſpoir de l'orgueilleux Céſar *** ...

Cléopatre impatiente de mourir, prend l'autre aſpic qu'elle applique à ſon bras. Elle expire bientôt après. Charmion déplore la déſtinée de la Reine. Des Gardes enfoncent les portes. Charmion imite l'exemple de ſa Maîtreſſe, & meurt comme elle. Dolabella arrive, & dit que Céſar va voir avec douleur ſon preſſentiment confirmé.

---

* Iras, qui s'eſt fait piquer avant ſa Maîtreſſe tombe.

** Iras meurt.

*** Elle applique le Serpent.

SCENE X.

CESAR, *& toute ſa ſuite.*

Il s'informe de la façon dont Cléopatre eſt morte. Il loue le courage de cette Reine, en plaignant ſon malheur. Il ordonne qu'elle ſoit enterrée avec Antoine ; & veut que ſon Armée prenne les armes, pour honorer ſes illuſtres funerailles.

ANALYSES,

OU

SOMMAIRES

DES

TRAGEDIES,

OU

PIECES HISTORIQUES,

DE

SHAKESPEARE,

NON TRADUITES.

LA VIE
ET
LA MORT,
DE
JEAN-SANS-TERRE,
ROI D'ANGLETERRE.

APRES la mort de Richard *Cœur de Lion*, Roi, d'Angleterre, & de Geoffroy Plantagenet, Duc de Bretagne, Jean-ſans-Terre, leur frere, s'étoit emparé de tous leurs Etats. Artus, fils de Godefroy, guidé par Conſtance ſa mere, implore l'aſſiſtance de Philippe Auguſte, Roi de France : ce qui occaſionne une guerre entre les François & les Anglois. Les deux Armées ſont prêtes à en venir aux mains, ſous les murs d'Angers, lorſque le Maire de cette Ville propoſe, du haut de la muraille un accommodement aux deux Rois. Blanche, Princeſſe d'Eſpagne, niéce de Jean, & qui ſe trouve dans ſon Armée, eſt donnée en mariage

à Louis Dauphin de France, auquel Jean céde l'Anjou, la Touraine, le Maine, & le Poitou. La paix ſe fait à ces conditions, aux dépens du jeune Artus, à qui le Roi Jean promet de céder le Duché de Bretagne. Le Cardinal Pandolphe, Legat du Pape *, arrive en France, & menace Jean des cenſures de l'Egliſe, s'il ne ceſſe de perſécuter l'Archevêque de Contorbery. L'obſtination de Jean irrite le Légat, qui enfin l'excommunie. Il ſomme même le Roi Philippe, de renoncer à l'alliance de ce Monarque, & de le forcer par les armes de ſe ſoumettre au S. Siége. Philippe balance longtems, mais enfin attendri par les larmes de Conſtance, ébranlé par les menaces du Legat, & par les inſtances du Dauphin, il ſe déclare contre Jean. La bataille ſe donne; Philippe eſt battu, Artus eſt fait priſonnier, & Jean le confie à Hubert, Seigneur Anglois, pour le conduire en Angleterre, où il doit bientôt le ſuivre. Philippe excité par le Legat, & par Conſtance, ſe détermine à envoyer le Dauphin en Angleterre, pour attaquer Jean, avec une Armée conſidérable. Hubert, que ſon Maître avoit chargé de faire périr Artus, ſe laiſſe attendrir par les pleurs de ce jeune Prince, à qui il alloit faire brûler les yeux avec un fer chaud. Il le fait cacher dans un endroit ſecret de la priſon, & va dire à Jean qu'Artus eſt mort. Cet attentat irrite les Seigneurs Anglois contre le Roi, qui apprend en même tems l'arrivé du Dauphin & de ſon Armée en

* Innocent III.

Angleterre. Jean ſe repent alors d'avoir fait mourir Artus ; il accable Hubert de reproches *. Hubert déſabuſe le Roi, & lui avoue la ſupercherie qu'il lui a faite. Le Roi pénétré de joie, charge Hubert d'annoncer aux Seigneurs de ſa Cour, qu'Artus eſt vivant. Mais tandis que tout ceci ſe paſſe, le jeune Artus ennuyé de ſa captivité, & craignant la cruauté de Jean, prend le parti de ſe précipiter du haut en bas des murs de la priſon, & ſe tue. Le hazard conduit les Seigneurs mécontens de ce côté, & leur fait rencontrer le corps de cet infortuné Prince, dans le moment qu'Hubert vient de leur dire, de la part du Roi qu'Artus n'eſt pas mort. Les Seigneurs déteſtent le Tyran, inſultent Hubert, qui atteſte en vain ſon innocence, & vont ſe joindre au Dauphin. Bientôt le Roi preſſé de tous côtés, prend le parti, pour ſauver ſa Couronne, de la remettre entre les mains du Légat, qui la lui rend, pour ne la tenir à l'avenir que du S. Siége. A ces conditions, Pandolphe promet d'engager le Dauphin à retourner en France. Il ſe rend en effet dans le Camp de ce Prince, qu'il ne trouve pas diſpoſé à lui obéir. Mais un renfort de Troupes que Louis attendoit, ayant été ſubmergé par la tempête, ce Prince attaque les Anglois à forces inégales. Au moment du combat, le Roi Jean tombe malade, & ſe retire dans l'Abbaye de *Swinſtead* où il eſt empoiſonné par un Moine. Les Anglois ſe réuniſ-

* Cette Scene a quelque reſſemblance avec celle d'Hermione & Oreſte.

ſent après ſa mort contre le Dauphin, & le forcent à retourner en France.

Le ſujet de cette Piéce embraſſe environ ſeize années. On y voit, comme dans toutes les Piéces de Shakeſpeare, des Scenes intéreſſantes, telles que celle du Légat, avec Jean, Philippe & Louis de Conſtance (dont le caractére peut être comparé à celui de Marguerite d'Anjou) avec ſon fils, avec les Rois de France, & d'Angleterre, & avec le Comte de Saliſbury; du Roi Jean avec Hubert, au ſujet de la mort d'Artus; & de ce même Hubert avec le jeune Prince qu'il eſt chargé de faire aveugler, & dont les larmes l'attendriſſent.

LA VIE
ET
LA MORT,
DE
RICHARD SECOND,
ROI D'ANGLETERRE.

Le jeune & voluptueux Richard, uniquement ſenſible au plaiſir, & guidé par d'avides favoris, ſupporte impatiemment les remontrances des Ducs d'York, & de Lancaſtre, ſes Oncles. Henry Hereford, Comte de Bolinbroke, fils du Duc de Lancaſtre, accuſe Mowbray, Duc de Norfolk, de haute trahiſon; & cette querelle doit être vuidée par un combat, en *champ-clos*. Au moment du combat, Richard, qui ſoupçonne la fidélité de l'un & l'autre Champion, les arrête, & les exile tous deux, Mowbray à perpétuité, & Bolinbroke pour ſix ans. Le vieux Duc de Lancaſtre ne ſurvit pas longtems à la diſgrace de ſon fils; & le Roi, que la Guerre appelle en Irlande, & qui n'a point d'argent, s'empare de toute ſa ſucceſſion. Bolinbroke, furieux, part de Bretagne avec trois

mille hommes, arrive en Angleterre, & ſe voit bientôt à la tête d'une armée conſidérable. Le Duc d'York, toujours fidéle au Roi, va trouver Bolinbroke dans ſon Camp, & lui fait les reproches les plus amers. Mais Bolinbroke lui fait entendre, qu'il ne vient que pour reclamer ſes titres & ſes biens qui lui ont été injuſtement ravis; & l'appaiſe d'autant plus aiſément, que le Duc d'York a été pris au dépourvu, & n'a point de Troupes. Le Roi Richard revient d'Irlande, & ſe voit tellement abandonné de ſes ſujets, qu'il eſt obligé de ſe renfermer dans un Château avec le Comte d'Aumerle fils du Duc d'York, & un petit nombre de Seigneurs. Bolinbroke arrive, & demande une conférence avec le Roi, dans le Château. Richard, qui n'eſt point en état de réſiſter, en fait ouvrir les portes. Bolinbroke le fait conduire à Londres, où il convoque le Parlement, qui dépoſe Richard. Ce malheureux Prince eſt amené au Parlement, où il réſigne ſa Couronne au Vainqueur, après avoir été forcé de lire tous les chefs d'accuſations que le Duc de Northumberland, & la Nation, portoient contre lui, & contre ſes favoris. Il ſort de là, pour aller à la Tour de Londres, d'où il eſt transferé au Château de Pomfret. Cependant l'Abbé de Weſtminſter, l'Evêque de Carliſle, & le Comte d'Aumerle lui reſtent toujours attachés, & forment le projet de faire périr Bolinbroke, proclamé Roi ſous le nom d'Henri IV. Mais la conſpiration eſt découverte par le Duc d'York, qui ſans examiner les droits du nouveau Roi, croit lui devoir être fidéle, & court accuſer Aumerle ſon propre fils. Au-

merle, accompagné de sa mere, se jette aux pieds de Henri, qui lui accorde son pardon, & fait exécuter les complices. Rien ne trouble plus la félicité de Henri, que les dissipations, & la mauvaise conduite de son propre fils, qu'il n'a pas vû depuis 3 mois, & la crainte de quelque nouvelle conjuration. Il s'explique un peu trop ouvertement, sur cette derniere inquiétude, en présence d'Exton, Seigneur Anglois qui lui est attaché, & qui pour marquer son zéle au nouveau Roi, court à Pomfret, poignarde le Roi Richard, le met dans un cercueil, & l'apporte aux pieds de Henri. Ce Prince effrayé de ce spectacle, accable l'assassin d'imprécations, l'exile à perpétuité de l'Angleterre, & fait vœu d'aller expier dans la Terre Sainte le crime dont, sans le sçavoir, il a été la cause.

Le sujet de cette piéce enveloppe environ deux années *. Tout y est en action, comme dans les autres de notre Auteur, ce qui produit ici plusieurs belles Scènes. Celle du Combat en *champ clos*, prémedité entre Bolinbroke & Mowbray, est d'autant plus singuliere, que toutes les cérémonies de ces anciens combats y sont exactement observées. Celle du vieux Duc de Lancastre montant, & donnant des conseils à Richard, qui les reçoit mal, est vive & patétique. Celle du Duc d'York, lorsqu'il va trouver Bolinbroke dans son Camp, pour lui reprocher sa révolte; toutes celles du Roi

* Depuis 1398, jusqu'à la fin de 1400.

détrôné, ou prêt à l'être, avec ſon vainqueur, & ſur-tout la Scene des adieux de ce Monarque & de ſon épouſe, *Iſabelle de France*, ont de grandes beautés.

HENRI IV.
ROI D'ANGLETERRE.
PREMIERE PARTIE.

Ce Monarque ſe préparoit à accomplir ſon vœu, en partant pour la Terre Sainte : mais il apprend que Mortimer, qu'il avoit envoyé contre *Owen Glendower* chef des Rebelles de la Province de Galles, à été défait. Cette nouvelle l'inquiéte, parce qu'il ſoupçonnoit deja Mortimer d'infidelité, & qu'il le croit capable d'avoir été d'intelligence avec *Glendower*. Il apprend d'un autre côté, que *Henri Percy*, nommé *Hot-Spur*, ſon Général contre les Rebelles d'Ecoſſe, a défait le Comte de Duglas qui les commandoit : mais que Percy enflé de ſa victoire, ne prétend pas que le Roi diſpoſe des Priſonniers qu'il a fait, parmi leſquels le fils de Duglas même ſe trouve. Le Roi irrité s'en plaint à Northumberland, & à Vorceſtre, l'un pere, & l'autre oncle de Percy. Ce dernier arrive, & nie d'avoir refuſé les priſonniers au Roi : il exige ſeulement que le prix de leur rançon ſerve à racheter Mortimer ſon

beau-frere, priſonnier de *Glendower*. Le Roi déja prévenu contre Mortimer (qu'il ſçait que Richard avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur) déclare qu'il ne le rachetera jamais; il s'emporte même contre Vorceſtre, Northumberland, & Percy; & ſort, en les menaçant de toute ſa colere, ſi on ne lui remet au plutôt les priſonniers Ecoſſois. Percy eſt outré de l'ingratitude du Roi: ſon pere & ſon oncle ne le ſont pas moins. Ils projettent de le détrôner, & de mettre la couronne ſur la tête de Mortimer. Ils exhortent Percy à renvoyer tous ſes priſonniers ſans rançon, & ſur-tout le fils du Comte de Duglas, que la reconnoiſſance attachera à leur parti. Ils comptent y attirer l'Archevêque d'York, Mortimer, les Gallois, & *Glendower*, chez qui ils aſſignent le rendez-vous général des Rebelles.

Henri, Prince de Galles, fils aîné du Roi, paroît accompagné d'un vieux débauché nommé *Sir Jean Falſtaf*, & de quatre ou cinq autres ſcelerats de même eſpéce. la Scene eſt alors dans quelque taverne, & ſur le grand chemin, où ils s'exercent à dévaliſer les voyageurs. A travers ces excès, qui produiſent de tems en tems des Scenes comiques, à cauſe du caractère ſingulier de Falſtaf, le jeune Prince laiſſe entrevoir que ce genre de vie ne lui plaira pas long-tems, & que les ſeuls égaremens de la jeuneſſe ont pû l'y entraîner. Le Roi, qui gémit des déſordres de ſon fils, le fait appeller, & employe tout ce que la tendreſſe paternelle peut inſpirer pour le ramener à la vertu. Il lui fait part de la conjuration prête à éclater contre ſa couronne, & parvient

enfin à l'ébranler, & à exciter ſon émulation, en lui faiſant un tableau de la gloire de Percy, capable de faire rougir le jeune Prince de l'indigne oiſiveté dans laquelle il a vécu juſqu'alors. On vient annoncer au Roi que les Rebelles, & les Ecoſſois joints à eux, doivent arriver au premier jour à *Shrewsbury*. Henri n'en paroît point ému, parce qu'il eſt ſûr, par les diſpoſitions qu'il a faites, de les prévenir. En effet, ſon armée ſe trouve forte de trente mille hommes, avant que celle des Rebelles ſoit aſſemblée au jour indiqué. Cependant Percy, & Duglas, dont les forces ſe trouvent fort inférieures à celles du Roi, veulent tenter la bataille, malgré les remontrances de Vorceſtre. On convient d'un pourparler avant le combat, où Vorceſtre paroît de la part des Rebelles. Après beaucoup de reproches de part & d'autre, le Prince de Galles, propoſe (pour épargner le ſang) de terminer la querelle par un combat ſingulier entre Percy & lui, à la tête des deux armées. Le Roi conſent au cartel; mais Vorceſtre qui ſe défie des promeſſes du Monarque, revient dire à Percy que le Roi ne peut entendre aucune propoſition, & ſe prépare à l'attaquer. La bataille ſe donne. Le Prince de Galles ſauve ſon pere, que Duglas alloit tuer; & ce trait ſert à convaincre le Roi que ſon fils l'aime, & ne déſire point ſa mort, comme on avoit voulu l'en aſſurer. Percy paroît enſuite cherchant le Prince, qui vole à lui, l'attaque, & le tue. Cet exploit décide du gain de la bataille. Vorceſtre eſt pris, & envoyé au ſupplice; Duglas, en fuyant avec le reſte des Rebelles, tombe de cheval,

& ſe rend au Prince de Galles qui demande ſa grace au Roi, & l'obtient. Henri marche avec ſes enfans, pour recueillir le fruit de ſa victoire, en ſoumettant Glendower, & le reſte des mécontens.

Il paroît que l'intérêt que fait naître cette piéce, dont l'action n'excede pas la durée de dix mois *, tombe principalement ſur Henri Prince de Galles, qui, avec les mœurs les plus dérangées, fait toujours des actions qui annoncent un grand homme. Ce caractère de Henri eſt dans la vérité hiſtorique, & parfaitement peint. Ceux de Glendower, & de Percy, ſemblent avoir été inventés pour offrir aux yeux les différentes nuances dont la valeur eſt ſuſceptible : Glendower eſt un Don-Quichotte, Percy un Grenadier, le Prince de Galles un Héros. Les deux ſeules femmes qui ſoient dans la Piéce, y figurent peu. Lady Mortimer qui eſt Galloiſe ne ſçait pas un mot d'Anglois, & Mortimer n'entend pas le Gallois. Lady-Percy ne paroît que pour dire adieu à ſon mari, qui n'eſt ſenſible qu'à la gloire. Les Scenes comiques, qui occupent plus d'un tiers de la Piéce, ne pourroient être rendues en François ſans perdre ce que leur ſel a de piquant : elles ſont d'ailleurs très-licencieuſes. *Falſtaf*, qui en eſt le Héros, eſt un perſonnage qu'on ne peut définir, & dont le caractere unique, pour le ridicule, nous retrace à la fois le Dom-Japhet d'Armenie de *Scaron*, le Capitan de *Deſmareſts*, & le Sancho-Pança de *Cervantes*.

* Depuis Septembre 1402, juſqu'en Juillet 1403.

HENRI IV.
ROI D'ANGLETERRE.
SECONDE PARTIE.

NORTHUMBERLAND, pere, de Percy, apprend la défaite des Rebelles, & la mort de ſon fils. La douleur & le déſeſpoir l'animent. Il forme une nouvelle ligue contre le Roi, avec l'Archevêque d'York, & pluſieurs autres Seigneurs. Son épouſe, & la veuve de Percy, font de vains efforts pour le détourner d'une entrepriſe ſi dangereuſe. Le Roi Henri, averti de ce nouvel orage, aſſemble une armée qu'il envoye contre les Rebelles, ſous les ordres de ſon fils Jean de Lancaſtre. Northumberland qui n'a pû raſſembler le corps de troupes qu'il avoit promis à l'Archevêque d'York, ſe réfugie en Ecoſſe: ce qui force les Rebelles à ſe prêter aux voyes d'accommodement que le Prince Jean leur fait propoſer. La conférence ſe tient entre les deux Armées. Le Prince accorde aux Rebelles toutes leurs demandes, à condition que leur Armée ſoit licentiée ſur le champ. l'Archevêque y conſent, & la Paix ſe fait *le verre à la main*. Mais à peine les Révoltés ſont-ils diſperſés, que le Prince Jean fait arrêter l'Archevêque, Haſtings, & Mowbray, leurs Chefs, qu'il envoye en priſon. Le

Roi Henri, depuis peu tombé malade, apprend cette nouvelle, & en meme tems celle de la défaite de Northumberland, qui arrivoit d'Ecoſſe avec un gros corps de troupes : la joie qu'il en reſſent augmente ſa maladie. Il ſe fait mettre au lit : ordonne que ſa couronne ſoit poſée à côté de lui, ſur un couſſin, & que perſonne n'entre dans ſon appartement, ſans être appellé. Le Prince de Galles, dont la conduite n'a pas été plus réguliére que ci-devant, apprend l'état où eſt ſon pere, & s'introduit dans ſon appartement. Il croit le Roi mort, & ſort en emportant la couronne. Henri s'éveille ; & demande qui l'a ôtée d'auprès de lui. On lui dit, que le Prince de Galles ſeul eſt entré. Le Roi l'envoye chercher, par le Comte de Warwick, & déplore le malheur des peres à qui le Ciel a donné des enfans ingrats. Warwick revient avec le Prince, qu'il a trouvé fondant en larmes. Il ſe jette aux pieds du lit de ſon pere, qui fait ſortir tous les Courtiſans, & qui lui reproche l'avidité avec laquelle il s'eſt emparé de ſa Couronne avant ſa mort. Henri, auſſi bon Roi que pere tendre, plaint le ſort de l'Angleterre, qui va être aſſujettie aux caprices d'un nouveau maître, qu'il regarde comme indigne de régner ; & donne à ſon fils tous les conſeils qu'il croit capables de pouvoir préſerver ce Prince des malheurs qui le menacent. Le Prince de Galles, pénétré d'une douleur ſincére, s'excuſe d'avoir emporté la couronne dont il ſe ſent digne, & dont il craignoit que le Roi n'eût diſpoſé en faveur d'un autre, qui avoit peut-être hâté le trépas d'un pere qu'il chérit, & dont il pro-

longeroit les jours aux dépens des siens propres. Il déteste les égaremens de sa jeunesse, & se propose de surprendre ses futurs sujets par des vertus opposées à tous les vices qu'on lui a reprochés jusqu'alors. Henri, touché jusqu'aux larmes du repentir de son fils, l'embrasse, & le déclare Héritier de son Sceptre, en laissant entrevoir des remords sur la manière dont il l'a acquis. Il lui conseille de publier une Croisade après sa mort, pour éloigner tous les mutins qui pourroient troubler la tranquillité de ses Etats. Après cette longue & intéressante conversation, le Roi fait entrer tous les Seigneurs de sa Cour. Il demande le nom de l'appartement où il est actuellement. Warwick répond, qu'on l'appelle *Jerusalem. Grace au Ciel*, replique le Roi, *c'est ici que je dois mourir, & non pas dans la Palestine, comme je l'avois crû, sur la foi d'une prédiction qui m'a jadis été faite!* ... Il meurt effectivement peu d'instans après, & le Prince de Galles lui succéde. Tous ceux, qui avoient été attachés au Roi défunt, craignent tout de ce nouveau Monarque; ses freres mêmes ne se croyent pas en sûreté: mais il les rassure, par des marques d'amitié aussi vives que sincéres. Le Chef de la Justice (qui l'a autrefois fait mettre en prison, à cause que le Prince l'avoit frappé sur le Tribunal) ne paroit devant lui qu'en tremblant. Henri V. se plaît d'abord à redoubler son épouvante, par des reproches & des menaces. Ce Magistrat se rassure, & soutient avec dignité, qu'il n'a fait que son devoir. Le Roi l'embrasse, loue sa fermeté, & le confirme dans sa charge.

Falstaf,

Falſtaf, & ſes compagnons, qui ont encor joué un grand rolle dans cette Piéce, & qui croyent que le nouveau Roi eſt toujours le même s'empreſſent de venir à ſa Cour jouir de ſes bienfaits. Falſtaf les fait ranger ſur le paſſage de Henri, qu'on va couronner, & ſe met à leur tête. Il aborde ce Monarque qui feint d'abord de ne le pas reconnoître. Mais Falſtaf, pouſſant plus loin ſon indiſcrette familiarité, le Roi (après lui avoir réproché tous ſes vices & ceux de ſes compagnons) les bannit de Londres, ſous peine de mort; & leur aſſigne de quoi vivre, juſqu'à ce qu'il apprenne que leur conduite ſoit devenue digne de plus grands bienfaits.

Cette Piéce comprend les neuf dernieres années de la vie du Roi Henri IV. Les trois premiers Actes en ſont peu interreſſans. On trouve de beaux morceaux dans les deux autres, tels que la conférence de l'Archevêque d'York & des autres Seigneurs revoltés avec le Prince Jean, la converſation du Prince de Galles avec ſon Pere mourant, & la Scene du nouveau Roi avec ſes freres & le Chef de la Juſtice. Ces Scenes ſont dignes de Shakeſpeare: le reſte n'eſt que l'Hiſtoire miſe en action, & verſifiée; & le comique répandu dans les Scenes de Falſtaf & de ſes compagnons n'amuſe les Anglois, qu'à cauſe de la part qu'ils prennent à tout ce qui touche le Roi Henri V. qu'ils regardent, avec raiſon, comme le plus grand Roi qu'ils ayent eu. On auroit peine à faire ſentir dans une traduction,

& encor moins dans un extrait, ce que ces Scenes ont de réjouiſſant pour la Nation Angloiſe.

LA VIE DE HENRI V.

SHAKESPEARE s'eſt plû, dans cette Piéce, à faire un tableau flatteur pour ſa Nation des Exploits de Henri, Vainqueur des François à la bataille d'Azincourt *, & des malheurs de la France. On juge bien que tout y doit être outré; & que, pour faire ſa cour à la populace Angloiſe, l'Auteur a crû ne pouvoir mieux décorer ſon Héros, qu'en exagérant autant la gloire du vainqueur que la diſgrace des Vaincus. Ce Poëme finit par le mariage de Henri, avec Catherine fille de Charles VI en faveur duquel le Monarque François deshérite ſon propre fils, & reconnoît ſon gendre pour héritier du Royaume de France.

Ce ſujet eſt traité hiſtoriquement, comme les précédens. Mais Shakeſpeare a voulu le rendre plus pompeux, en y introduiſant une eſpèce de *Chœur*, qui paroît à la fin de chaque Acte, pour apprendre aux ſpectateurs ce qui

* En 1415.

se passe dans l'intervalle d'un Acte à l'autre, & pour faire des réflexions à la louange des Anglois. Le portrait de Henri est beau, ses sentimens sont généreux, sa bravoure extrême. Au moment de s'embarquer pour la conquête de la France, on lui remet des lettres de trois Seigneurs Anglois, qui avoient reçu de l'argent de l'ennemi pour l'assassiner ce jour même. Un autre Anglois est arrêté en même tems, pour avoir mal parlé du Roi. Henri consulte son Conseil, & sur-tout les trois Seigneurs perfides, sur l'envie qu'il a de faire grace à ce malheureux. Ils s'y opposent fortement, en lui représentant combien l'attentat de ce particulier est punissable, & les conséquences dangereuses que peut entraîner, au commencement d'un régne, un acte de clemence si déplacé. Le Roi feint de se rendre à ces remontrances. Un instant après, ils demandent à Henri leurs *commissions*, pour la guerre de France. Il leur donne les lettres interceptées, contenant le détail de la preuve de leur trahison. Ils tombent à ses pieds, pénétrés de surprise & de crainte. *Vous venez* dit le Roi, *de prononcer votre propre sentence.... Allez à la mort*, &c.

Les compagnons du fameux *Falstaf*, mort depuis peu dans son exil, suivent l'armée en France, & donnent encor ici matière à plusieurs Scenes comiques. On y voit Catherine de France, essayant d'apprendre l'Anglois, d'une de ses femmes. Cette Scene est en François de ce tems, & contient des choses plus que gaillardes, ainsi que celle de sa premiere entrevue avec Henri son futur époux. Le mo-

nologue de Henri *, dont l'Armée eſt réduite aux dernieres extrêmités de la miſére, & que les François vont attaquer, contient une leçon admirable pour les Rois. C'eſt dommage qu'elle ne ſoit pas mieux placée.

HENRI VI.
ROI D'ANGLETERRE.
PREMIERE PARTIE.

HENRI V. vient de mourir. ** Le Dauphin de France, aidé de la Pucelle, & de Dunois, eſt couronné à Rheims, ſous le nom de Charles VII. défait Talbot, fait lever le Siége d'Orléans, & reconquit la moitié de ſon Royaume. Ces nouvelles arrivent à Londres, pendant l'enterrement de Henri V. qui fait l'ouverture de cette Tragédie. Le Duc de Bedford, oncle du jeune Henri VI & Regent de France, jette ſes habillemens de deuil, & part ſur le champ pour aller ſecourir Saliſbury, qui commandoit en ſon abſence. Le Duc de Gloceſtre protecteur du Royaume d'Angleterre, & le Cardinal de Beauford auſſi oncle du jeune Roi, reſtent à Londres. Ce

* Au quatrieme Acte.

** En 1422.

Cardinal ambitieux, & fâché de n'avoir point de part au Gouvernement pendant la minorité de ſon neveu, s'empare de la Tour de Londres, & projette de ſe faire craindre. Mais il en eſt bientôt chaſſé par le Duc de Glocestre. Un autre orage encor plus funeſte s'éleve en Angleterre. Richard Plantagenet, deſcendant de *Lyonnel* Duc de Clarence troiſieme fils du Roi Edouard III. eſt inſulté dans un jardin de Londres, par le Duc de Sommerſet. Richard cueille une Roſe blanche; & invite les témoins de la querelle qui voudront être de ſon parti, à en faire autant. Sommerſet en cueille une rouge, & ſes partiſans l'imitent: ce qui donne naiſſance aux deux fameuſes Factions d'York, & de Lancaſtre, qui ſous le mon de la *Roſe rouge*, & de la *Roſe blanche*, ont fait couler tant de ſang en Angleterre. Richard ſoutenu par le Comte de Warwick, ſe fait réhabiliter en Parlement, & rentre dans tous les biens & prérogatives de la maiſon d'York, que ſon pere avoit perdus avec la tête, ſous le regne précédent. Il va trouver le vieux Mortimer, chef de ſa famille, detenu depuis nombre d'années à la Tour de Londres. Ce vieillard inſtruit Richard des droits de la maiſon d'York à la Couronne d'Angleterre; & meurt en exhortant ſon neveu à les ſoutenir, & à le venger. Glocestre méne Henri VI. en France, & le fait couronner à Paris. Le Duc de Bourgogne gagné par la Pucelle d'Orléans, quitte les Anglois, & joint ſes troupes à celles du Roi Charles VII. Bedfort meurt devant Rouen, Salisbury devant Orléans; le nouveau Duc d'York eſt

nommé Régent de France, & Sommerſet à ordre de ſe joindre à lui pour y continuer la guerre. Richard s'aplaudit de ſa nouvelle dignité, quoique piqué d'avoir vû le Roi arborer la Roſe blanche. A peine Henri VI. eſt-il retourné en Angleterre, que Talbot meurt avec ſon fils devant Bordeaux, par la faute de Sommerſet que Richard Duc d'York avoit envoyé pour les ſecourir. La méſintelligence de ces deux Seigneurs, & la bravoure de Charles VII. acheve bientôt la deroute générale des Anglois en France. Le Pape envoie un Légat à Henri VI. pour l'exhorter à rendre la paix à la France; & le Comte d'Armagnac offre, à ce prix, ſa fille en mariage à Henri. Mais pendant ces négociations, le Duc d'York raſſemble ſes troupes, gagne une bataille ſur les François, & prend la Pucelle priſonniere. Marguerite d'Anjou, fille de René Roi de Naples, qui étoit dans l'Armée de France, eſt auſſi priſe dans la déroute par le Duc de Suffolk ami de Sommerſet. Suffolk devient amoureux d'elle. Mais comme il eſt déja marié, il forme le deſſein de la donner pour femme au *bon* Henri VI. eſpérant tout dans la ſuite de la reconnoiſſance de cette Princeſſe. Le Roi d'Angleterre épris des charmes de Marguerite, dont Suffolk lui fait un portrait ſéduiſant, rompt ſon mariage avec la Princeſſe d'Armagnac, accorde la paix à Charles VII. malgré les repréſentations du Duc de Gloceſtre, & nomme Suffolk pour aller chercher la fille de René. La Pucelle, priſonniere, eſt amenée devant ſes Juges, & condamné au feu comme ſorciere.

Cette Piéce contient tout ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable en Angleterre, & en France, pendant le cours de trente années. Elle eſt pleine de ſingularités, de tableaux, d'actions, de caractéres, & d'abſurdités. Les portraits du fameux Talbot, du foible Henri VI. du prudent & fidéle Gloceſtre, de l'orgueilleux Beauford, & du brave Duc d'York, y ſont pleins de vie & de vérité. Ceux des François, comme on doit s'y attendre, y ſont par tout défigures. Celui de la Pucelle eſt peint des plus noires couleurs: ſes mœurs ſont auſſi déteſtables que ſon caractére, & le diable ſeul a la gloire de tout ce qu'elle fait de bien.

On y lit avec plaiſir la Scene de l'enterrement de Henri V. & l'éloge de ce grand Roi par les Ducs de Bedford, & de Gloceſtre; celle de la Pucelle & du Dauphin de France, à leur premiére entrevue; du Duc de Gloceſtre avec le Cardinal ſon frere, lorſqu'il le fait chaſſer de la Tour de Londres; & celle de Talbot avec la Comteſſe d'Auvergne, qui ſous prétexte de galanterie, avoit attiré ce guerrier dans ſon Château pour le faire priſonnier. La converſation du vieux Mortimer, avec Richard Plantagenet ſon neveu, reſpire le patétique le plus noble & le plus attendriſſant. La mort de Talbot, & de ſon fils, eſt peinte avec toute la force & la vivacité dont le pinceau de Shakeſpeare étoit ſuſceptible. * Le Politique & galant Suffolk, annonce ici tout ce qu'il ſera dans la ſuite; & Marguerite d'An-

* Elle eſt traduite, avec beaucoup d'élegance, dans les lettres de *M. l'Abbé le Blanc.*

jou laiſſe entrevoir le germe de la paſſion qu'elle a été accuſée d'avoir eu pour lui. Il ne faut pas oublier la Scene où Shakeſpeare introduit la Pucelle, environné de malins eſprits prêts à l'abandonner, au moment de la bataille où elle a été priſe ; ni celle, où prête à périr, elle renie ſon pere qui vient pour l'embraſſer, & pour demander la grace de cette héroïne.

HENRI VI.

SECONDE PARTIE.

MARGUERITE d'Anjou, conduite par Suffolk, arrive en Angleterre. Le Roi charmé de ſa beauté l'épouſe, quoique ce mariage lui faſſe perdre les Provinces d'Anjou, & du Maine. Le Duc de Gloceſtre, qui ignoroit cette clauſe du traité, en marque ſa ſurpriſe & ſon chagrin : Saliſbury, Warwick, & le Duc d'Yorck, n'en ſont pas plus contens. Mais le Cardinal de Beauford, toujours aigri contre Gloceſtre, leur inſinue que ce dernier ne condamne cette alliance, que parce qu'elle le prive de l'eſpoir du Thrône auquel il aſpiroit. Il ſe ligue avec Suffolk, Sommerſet, & Bukingham, pour forcer Gloceſtre à abdiquer ſa qualité de Protecteur du Royaume. Le Duc d'York ſe ligue d'un autre côté, avec Saliſbury, & Warwick, pour s'oppoſer aux projets ambitieux du Cardinal de Suffolk, & de Sommerſet.

Sommerset. Le but du Duc d'York, en fomentant tous ces troubles, est de détruire ses ennemis, les uns par les autres, & de profiter de leur ruine pour s'ouvrir un chemin au Thrône. La Reine, dirigée par Suffolk qu'elle aime, blessée d'ailleurs de la puissance de Gloceſtre, & de l'orgueil de sa femme, entre dans le complot des ennemis du Protecteur; il ne s'agit plus que de lui trouver des crimes. On l'accuse d'abord sans succès devant le Roi, qui le chérit & qui connoît sa probité: mais on parvient enfin à le rendre suspect aux yeux du timide Henri. Un Ecclésiastique, dont la Ducheſſe de Gloceſtre se servoit, pour consulter une Magicienne qui lui promettoit le Trône, est gagné par les Ennemis de Gloceſtre. On la surprend dans l'instant même qu'elle assiste à des conjurations magiques, qu'elle fait faire, pour s'instruire du sort du Roi. La Ducheſſe est condamnée à faire publiquement amende honorable dans les rues de Londres, & ses complices au feu. L'infortuné Gloceſtre est accusé de toutes parts; & le Roi, après lui avoir ôté le *Protectorat*, le livre à la garde du Cardinal de Beauford, & de Suffolk, qui le font étrangler secrétement. Au bruit de cette mort, le Peuple de Londres se révolte, & demande la tête de Suffolk. Henri sincérement touché du sort de son Oncle, exile le meurtrier, malgré les larmes & les supplications de la Reine. On apprend en même tems que les Irlandois se sont révoltés; & le Duc d'York est choisi pour marcher contre eux. Ce Prince embrasse avidement cette occasion de faire valoir ses droits sur le Trône d'An-

gleterre. Il eſſaye d'abord ce que peut le nom de *Mortimer* ſur l'eſprit des Anglois, en ſuſcitant un impoſteur, qui ſous ce nom, fait ſoulever la Province de *Kent*, & porte la terreur juſque dans Londres. Richard leve alors l'étendart de la révolte, revient en Angleterre avec ſon Armée, & défait celle du Roi à la bataille de S. Albans.

J'ai cru devoir dégager l'intrigue de cette Piéce de toutes les Scenes Epiſodiques qui l'auroient embrouillée. Je vais maintenant dire un mot des principales.

Marguerite d'Anjou fait ici un très-grand rôle. Cette Reine ambitieuſe pénétre d'un coup d'œil le caractére mol & puſillanime de ſon mari, qu'elle étoit incapable de regner par lui-même : elle ſe propoſe de regner ſous ſon nom, en perdant ſucceſſivement tous ceux qui ſe ſont emparés de l'autorité Royale, qu'elle ne veut partager qu'avec Suffolk. Les Scenes entre ces deux Amans, & ſur-tout celle de leurs adieux, quand Suffolk eſt exilé, ſont pleines de force & de tendreſſe. La mort de ce favori a quelque choſe de ſingulierement tragique, & produit une Scene intéreſſante. Il s'étoit déguiſé pour éviter la fureur de la populace Angloiſe, en allant s'embarquer pour paſſer en France. Il rencontre en mer des Pirates qui le ramenent en Angleterre, & qui le condamnent à la mort pour avoir cauſé celle du Duc de Glocestre, & troublé le repos du Royaume en abuſant du foible que la Reine avoit pour lui, Suffolk, à qui on avoit prédit qu'il ne périroit que par *l'Eau*, menace &

brave les Pirates ; mais il reconnoit parmi eux un de ſes anciens Domeſtiques, nommé *Water.* * Ce nom le frappe, & l'épouvante ; il ſe ſoumet, il prie, il promet : mais en vain. Water le tue, & envoye ſa tête à la Reine. Le ſort du Cardinal de Beauford n'eſt pas plus heureux : il meurt ſur le Théâtre, en préſence du Roi & de ſa Cour, dans l'horreur du déſeſpoir & des remords. Ainſi périſſent les Meurtriers de Gloceſtre. L'Epiſode de *Jack Cade*, Payſan du Comté de Kent, qui ſous le nom de *Jean Mortimer* a fait ſoulever cette Province, offre pourtant des objets *tragiquement* comiques. Ce ſcélérat, ſuivi d'une troupe de Manans auſſi ignorans que lui, a juré la perte non-ſeulement des Sçavans, mais de tous ceux qui ſçavent lire. Il n'en tombe pas un ſous leur main, qui ne ſoit égorgé ſur le champ. Mylord Stafford, & ſon frere, que le Roi avoit envoyés contr'eux, ſont accablés par ces furieux, qui portent le fer & la flâme juſques dans Londres. Le Roi forcé de fuir avec ſa Cour, eſt obligé de traiter avec *Cade* dont cette démarche redouble l'inſolence. Henri eſt enfin réduit à offrir une amniſtie générale aux rebelles qui rentreront dans leur devoir. Ce dernier reméde réuſſit. Cade eſt abandonné, & eſt tué par un Gentilhomme nommé *Iden.*

* Water, veut dire de *l'Eau.*

HENRI VI

TROISIEME PARTIE.

CETTE Piéce eſt traduite dans le premier volume de cet Ouvrage, ainſi que celle de *Richard III*, qui en eſt la ſuite hiſtorique, & qu'on trouve à la tête du ſecond volume.

HENRI VIII.

ENTRE la Tragédie de Richard III. & celle-ci, il n'y a d'autre intervalle que celui du régne de Henri VII, qui comme on l'a vû, * a pacifié tous les troubles d'Angleterre, & réuni les deux *roſes*, par ſon mariage avec la Princeſſe Eliſabeth, fille d'Edouard VI.

Henri VIII. paiſible poſſeſſeur du trône, paroît ici gouverné par le Cardinal de Volſey, miniſtre ſuperbe ſous qui tout tremble, & généralement déteſté par les Seigneurs Anglois. Le Duc de Buckingham, fils de celui qui a été décapité ſous Richard III. oſe laiſſer tranſpirer ſa haine contre Volſey. Ce Miniſtre

* A la fin de la Tragédie de Richard III.

auſſi vindicatif que pénétrant, prévient ſon ennemi, le fait accuſer par de faux témoins, & lui fait perdre la tête ſur un échafaut. La Reine (Catherine d'Arragon) qui s'intéreſſoit pour ce Seigneur, accuſe le Cardinal de concuſſion. L'aveuglement du Roi ſauve ſon Miniſtre, qui pour ſe vanger jette des ſcrupules dans l'ame de Henri, ſur ſon mariage avec cette Princeſſe, qui étoit Veuve, lorſqu'il l'épouſa, du Prince Artus ſon frere. Le Cardinal donne une fête, dans laquelle *Anne de Boulen* paroît, pour la premiere fois, aux yeux du Roi, qui en devient éperdument amoureux. Volſey ſe ſert de cette paſſion pour achever de perdre la Reine, & pour réſoudre Henri à faire rompre ſon mariage avec Catherine. L'intention de ce miniſtre n'eſt pourtant pas que le Roi épouſe Anne de Boulen: c'eſt ſur la ſœur du Roi de France qu'il a jetté les yeux, pour ſe vanger en même tems de l'Empereur Charles-Quint, qui lui a refuſé l'Archevêché de Tolede. Le Cardinal Campége, Légat du Pape, arrive; & l'affaire du Divorce eſt entamée. Volſey qui craint que Henri n'épouſe Anne de Boulen, avant que ſa négociation en France ſoit achevée, eſt d'intelligence avec Campége pour allonger les procédures. Quelques lettres interceptées inſtruiſent le Roi des menées ſecrettes de ſon Miniſtre, & l'indiſpoſent contre lui. Les Seigneurs Anglois, à qui le Cardinal eſt odieux, s'apperçoivent du déclin de ſa faveur, & s'uniſſent pour hâter ſa chûte. Mais le hazard l'acheve. Volſey, à qui le Roi avoit demandé certains papiers, ſe trompe, & remet à ce Prince un

état des richeſſes immenſes qu'il a accumulées pendant le cours de ſon Miniſtére. Cette découverte occaſionne la diſgrace de Volſey, que le Roi chaſſe de la Cour, après avoir confiſqué tous ſes biens. * Crammer remplace ce Miniſtre, prononce la ſentence du divorce **, & le Roi épouſe Anne de Boulen. Mais Gardiner, Evêque de Wincheſter, ennemi de Crammer, forme une ligue contre ce dernier, ſous laquelle il eſt prêt à ſuccomber, lorſque le Roi convaincu par ſes propres yeux de l'innocence de ce Prélat, & de la paſſion des Juges, le ſauve de leurs perſécutions, & leur ordonne de le reſpecter à l'avenir. La Piéce finit par le Baptême de la Princeſſe Eliſabeth, dont la Reine vient d'accoucher, & dont le Roi veut que Crammer ſoit le Parein.

Il y a de belles Scenes dans cette Piéce, & beaucoup de Spectacle. La mort de Buckingham, ainſi que celle du Cardinal diſgracié, ſont traitées dans le grand Patétique. Le Concile, pour la diſſolution du mariage du Roi, ſe tient ſur le Théâtre, avec toute la pompe dont une pareille aſſemblée peut-être ſuſceptible. Les Chœurs céleſtes chantent & danſent au trépas de Catherine d'Arragon, qui meurt de douleur. Toute la Cour d'Angleterre paſſe proceſſionnellement à travers le Théâtre, pour le couronnement de la nouvelle épouſe de Henri; & le Baptême d'Eliſabeth occaſionne

* Archevêque de Cantorbery.

** En 1534.

une autre cérémonie, qui n'eſt pas moins éclatante. Le vieil Archevêque Crammer, prend l'enfant dans ſes bras, & dans un entouſiaſme Prophétique, annonce à l'Angleterre toute la gloire qu'elle répandra un jour ſur la Nation Britannique.

On prétend, que Shakeſpeare n'a pas médiocrement fait ſa Cour à la Reine Eliſabeth, lorſqu'il fit jouer cette Piéce devant elle; & qu'elle ne fut pas ingrate envers l'Auteur.

LE ROI LEAR,

TRAGEDIE.

LEAR, Roi des anciens Bretons, a trois filles, Gonerille, Regane, & Cordelia. Les deux aînées ſont mariées, l'une au Duc d'Albanie, l'autre au Duc de Cornouaille: Cordelia eſt recherchée par le Roi de France, & par le Duc de Bourgogne, tous deux en perſonnes à la Cour de Lear. Le vieux Monarque, dont l'âge a affoibli l'eſprit, projette d'abdiquer ſa couronne. Il appelle ſes filles, qu'il interroge ſur la tendreſſe & le reſpect qu'elles reſſentent pour lui. Gonerille, & Regane, auſſi flatteuſes que politiques, épuiſent toutes les expreſſions pour convaincre leur Pere de la vivacité de leurs ſentimens. Le Roi, dans un tranſport de joye, leur donne à chacune un tiers de ſon Royaume. Il s'adreſſe enſuite à Cordelia,

dont le caractére noble & ſincere ne peut ſe plier aux baſſes flatteries dont elle vient d'être témoin. Lear, qui ne juge que par les apparences, croit être moins aimé de Cordelia que de ſes autres filles. Il s'irrite d'autant plus contre elle, que les autres redoublent leurs careſſes ; & cédant aux mouvemens de ſa colere, il deshérite cette jeune Princeſſe, & partage le reſte de ſes Etats entre ſes deux aînées. Les deux Amans de Cordelia paroiſſent alors ; & le Roi l'offre à celui qui voudra la prendre, avec ſa malédiction. Le Duc de Bourgogne, dont la recherche étoit intéreſſée, ſe retire : Le Roi de France, plus généreux, reçoit Cordelia des mains de Lear avec tranſport, l'épouſe, & l'emmene dans ſes Etats

L'ingratitude des ſœurs de Cordelia, envers leur pere, ne tarde guére á éclater. Chacune d'elles devoit alternativement défrayer ce Prince dans leur Cour, pendant un mois, avec cent Cavaliers qui lui reſtoient attachés. Goneville s'acquite ſi mal de cette obligation, que Lear ſent bientôt toute l'étendue de la faute qu'il a faite. L'explication qu'il a là-deſſus avec elle, ne ſert qu'à dévoiler toute la méchanceté du caractére de ſa fille. Ce malheureux pere la quitte, en l'acablant de reproches, & ſe met en route pour aller chez Regane, dont il ſe flatte d'être tendrement aimé. Lear arrive dans cette nouvelle Cour, qu'il trouve déſerte. Goneville qui n'avoit agi que d'intelligence avec ſa ſœur, lui avoit envoyé un courrier, pour l'avertir de la prochaine arrivée de ſon pere : ſurquoi Regane & ſon mari étoient partis ſur le champ pour le

Comté de Gloceſtre. Lear les ſuit, & y arrive preſqu'en même-tems qu'eux. L'accueil qu'il reçoit de Regane, les outrages qu'on fait aux Officiers qui le ſuivent, & l'arrivée ſubite de la furieuſe Gonerille, achevent d'accabler cet infortuné Monarque. Il ſort de ce château, en maudiſſant ſes enfans, qui défendent au Comte de Gloceſtre de le laiſſer rentrer, quoiqu'un orage épouvantable ſe ſoit élevé depuis la ſortie du Roi, à qui les environs du château ne peuvent offrir aucun abri. Ce dernier trait d'inhumanité, qui force ce bon vieillard à ſe réfugier dans une tanniere, après avoir eſſuyé long tems toute la fureur de la tempête, le pénétre au point de lui faire perdre le reſte de raiſon que la caducité de l'âge lui avoit laiſſé. Parmi les Seigneurs qui l'accompagnent & qui le conſolent, on voit le Comte de Kent déguiſé. Le Roi l'avoit banni à perpétuité de ſes Etats, pour avoir oſé prendre le parti de Cordelia contre les ſœurs de cette Princeſſe. Ce ſujet fidéle n'a pû ſe rendre à abandonner ſon maître : il a même donné avis à Cordelia des malheurs de ſon illuſtre pere ; & cette Reine, pénétrée de tendreſſe & de douleur, a engagé le Roi ſon époux à porter la guerre en Angleterre, pour vanger Lear, & le tirer d'oppreſſion. Le Comte de Gloceſtre qui en eſt inſtruit, & qui découvre en même-tems, que les Ducs d'Albanie & de Cornouaille ont réſolu la mort de leur beau-pere, ſe détermine à le ſauver, en le faiſant partir pour *Douvre*, où le Roi de France vient de débarquer avec Cordelia & ſon armée. Mais le Comte de Gloceſtre eſt trahi par Edmond, ſon fils bâtard,

qui pour s'élever ſur les ruines de ſon pere, va tout découvrir à Gonerille, & à Regane. Ce perfide avoit déja trouvé le moyen de faire chaſſer, de la maiſon paternelle, Edgar fils légitime du Comte, qu'il avoit accuſé de mille crimes ſuppoſés. Gonerille & Regane, au déſeſpoir de la fuite de Lear vers Cordelia, font arrêter le Comte de Gloceſtre à qui on arrache les yeux, en lui apprenant que c'eſt ſon bâtard qui l'a trahi. Un domeſtique du Comte venge ſon maître, en tuant le Duc de Cornouaille; & celui d'Albanie, déja preſſé de ſes remords, ſe ſert de cet évenement pour rappeller Gonerille à des ſentimens plus humains envers le Roi ſon pere. Mais cette indigne créature n'en devient que plus criminelle. Le bâtard Edmond lui a inſpiré de l'amour; & la crainte que Regane, devenue veuve, n'épouſe ce ſcélérat, eſt le ſeul objet qui l'occupe. Elle écrit à Edmond, à qui elle offre ſa main & ſes Etats, s'il veut la défaire de ſon mari: mais ſa lettre tombe dans les mains d'Edgar, fils légitime de Gloceſtre, qui s'eſt raccomodé avec ſon pere. Cependant Cordelia pénétre dans le Royaume, avec les troupes Françoiſes; & ſa vive tendreſſe pour ſon pere, n'épargne rien de tout ce qui peut le ramener à la vie, & à la raiſon. Gonerille & Regane, donnent le commandement de leur armée à Edmond, qui remporte une victoire ſi complette, que le Roi Lear & Cordelia ſont faits priſonniers. Regane déclare alors, qu'elle choiſit Edmond pour ſon époux. Le Duc d'Albanie, à qui Edgard déguiſé a remis la lettre que Gonerille avoit écrite à Edmond, s'op-

poſe à ce mariage. Il accuſe Edmond de haute trahiſon, & déclare que s'il ne ſe préſente aucun Champion pour ſoutenir la vérité de cette accuſation, il la ſoutiendra lui-même. Edmond accepte le défi; la trompette ſonne, la lice eſt ouverte; il paroît un Chevalier armé. Gonerille, tremblante pour ſon amant, veut s'oppoſer à ce combat: ſon mari la fait taire, en lui montrant la lettre fatale qu'elle a écrite; elle ſe ſauve épouvantée. Edmond vaincu, avoue tous ſes crimes, & demande le nom de ſon adverſaire: il reconnoît Edgar, ce frere dont il avoit cauſé tous les malheurs. Un autre évenement augmente la ſurpriſe de l'aſſemblée: Gonerille ſe poignarde, & déclare en mourant que la jalouſie l'a porté a empoiſonner Regane, qui expire un inſtant après elle. Le Duc d'Albanie admire la juſtice céleſte. Edmond ſe convertit, & prie le Duc d'Albanie d'envoyer au plutôt au château chercher le Roi, & Cordelia, dans la crainte que les ordres funeſtes qu'il a donnés ne ſoient exécutés. Mais ç'en étoit fait; & le vieux Roi arrive en *rugiſſant* ſur le Théâtre, avec le corps mort de Cordelia dans ſes bras. Edmond ſort, & va ſe tuer; le Duc d'Albanie remet tous ſes Etats au Roi Lear, qui meurt peu de momens après; & le fidéle Comte de Kent ne ſurvit point à ſon maître.

Cette Piéce eſt peut-être à la fois le chef-d'œuvre du génie, & de l'extravagance. C'eſt un contraſte perpétuel, de grandeur & de baſſeſſe, de patétique & de frivolités, de ſublime & de ridicule. Le caractére du Roi Lear, à

n'en juger que par ſes actions telles qu'on vient de les rapporter, doit paroître peu intéreſſant : un vieillard entêté, injuſte envers ſa fille, ingrat envers le plus zélé de ſes ſujets, victime d'une prédilection ſtupide pour deux enfans indignes de ſa tendreſſe, & raſſemblant tous les défauts de l'enfance avec ceux de la vieilleſſe la plus décrépite, ſemble devoir être un objet plus digne de mépris que de pitié fondée. Cependant ce même perſonnage n'arrive preſque jamais ſur la ſcene, ſans arracher des larmes au ſpectateur le moins ſenſible. L'excès de ſon malheur, l'amertume de ſon repentir, ſes tranſports partant du ſein de la nature, tout enfin juſqu'à ſa démence, remue, intéreſſe, attendrit. Le mépris, l'indignation même qu'on avoit d'abord conçûs pour lui, ſe diſſipent par degré à proportion que ſa miſere augmente : on ſe ſouvient qu'il eſt homme, & malheureux ! Les vertus de Cordelia oppoſées aux vices de ſes ſœurs, l'innocente candeur d'Edgard vis-à-vis les noirceurs d'Edmond, le noble déſintéreſſement du Duc d'Albanie relevé par l'avidité féroce de ſon beau-frere, les infortunes méritées de Gloceſtre, & la vérité injuſtement perſécutée du Comte de Kent, ſont autant de tableaux qui ſemblent peints par la nature même, & dont la réflexion ſeule peut dévoiler tout l'art. Mais ſi cette vive peinture des vertus & des vices de l'humanité a attiré à Shakeſpeare les éloges de ſon ſiécle, la juſte délicateſſe du nôtre ne peut lui pardonner les indécences dont ces mêmes tableaux ſe trouvent ſouvent ſurchargés, ni la fidélité ſervile avec laquelle il s'at-

tache à peindre également ce qui peut plaire, & ce qui doit révolter. Le goût n'eſt pas de tous les ſiécles : plaignons Shakeſpeare de n'avoir pas vêcu dans le nôtre !

TITUS ANDRONICUS,

TRAGEDIE.

CETTE piéce eſt peut-être la plus ſanglante, & la plus épouvantable qui ait jamais paru ſur aucun Théâtre. C'eſt principalement cet ouvrage que j'avois en vue, quand j'ai dit, * *qu'il eſt telle Tragédie de Shakeſpeare, dont la lecture ſeule eſt capable de faire frémir l'homme le plus ferme.* Je l'ai éprouvé moi-même, quoique plus familiariſé qu'un autre avec les atrocités de la ſcene Angloiſe. On verra bientôt ſi j'avois tort.

La Scene s'ouvre devant le Capitole, où les Sénateurs & les Tribuns Romains ſont aſſemblés pour l'Election d'un Empereur. Les deux fils de l'Empereur défunt, Saturninus, & Baſſianus, ont chacun une Armée pour appuyer leur prétention au trône. Le Sénat eſt embarraſſé, & prend le parti de propoſer un troiſiéme candidat chéri du peuple par ſes vertus, & par ſes exploits C'eſt Titus Andronicus, Vainqueur des Gots, & qu'on attend à

* Dans le Diſcours ſur le Théâtre Anglois.

tout moment avec ſon Armée victorieuſe. Ce nom calme les ſéditieux, & en impoſe aux deux Princes, qui renvoient leurs ſoldats. Titus arrive avec toute la pompe d'un Triomphateur, traînant après ſon char Tamora Reine des Gots, & ſes trois fils enchaînés. La marche eſt fermée par un cercueil, qui renferme le corps d'un des fils de Titus tué dans cette guerre. Ce Héros s'arrête vis-à-vis le tombeau de vingt autres de ſes fils qu'il a également perdus au ſervice de la République. Il ordonne, pour appaiſer leurs Mânes, que l'aîné des Princes Gots ſoit immolé ſur ce même tombeau. Tamora prie, & ſupplie en vain : Titus eſt inflexible ; ſes fils s'emparent de celui de la Reine, & vont l'égorger derriere le Théâtre. Elle jure de ne plus vivre que pour tirer une vangeance affreuſe de Titus, & des ſiens. Après cette lugubre cérémonie, le Sénat procéde à l'Election de l'Empereur. Titus obtient tous les ſuffrages : mais il ne s'en ſert que pour nommer à l'Empire Saturninus, fils aîné du dernier Empereur. Ce Prince ſenſible à cette généroſité, croit ne pouvoir mieux la reconnoître qu'en épouſant Lavinie, fille de Titus ; & Titus pénétré de reconnoiſſance, remet au nouvel Empereur tous les priſonniers Gots.

La beauté de Tamora frappe Saturninus, qui lui rend la liberté ainſi qu'aux deux Princes ſes fils. Baſſianus frere de l'Empereur, amoureux de Lavinie qui lui avoit été promiſe, profite d'un moment où il voit Saturninus s'attendrir auprès de Tamora, pour réclamer ſon amante, qu'il enleve avec l'aſſiſ-

tance de Mutius & Lucius, tous deux fils de Titus, qui dans un mouvement de fureur tue Mutius. L'Empereur déja ſéduit par les charmes & par les artifices de Tamora, accable Titus de reproches & de menaces, renonce à ſon alliance, & épouſe la Reine des Gots. Cette femme prend bientôt un empire abſolu ſur l'eſprit de ſon mari, qu'elle engage à pardonner au Prince Baſſianus époux de Lavinie, à Titus, & à ſes fils, en attendant qu'elle trouve une occaſion plus favorable pour les perdre tous.

Chiron & Demetrius, fils de Tamora, deviennent amoureux de Lavinie. Aaron, eſclave More que la Reine aime depuis longtems en ſecret, promet à ces deux Princes barbares de leur procurer les moyens de ſatisfaire leur paſſion, & de ſe défaire du Prince Baſſianus. Tout cela s'exécute dans une partie de chaſſe, dont Titus régale l'Empereur & ſa Cour. Baſſianus qui s'étoit écarté dans la forêt avec Lavinie, eſt tué par les deux Princes Gots qui le jettent dans un précipice, & violent ſa femme, après lui avoir coupé la langue & les mains. Quintus & Marcus, fils de Titus, arrivent dans cet endroit de la forêt, conduits par Aaron, & tombent dans le même précipice où eſt le corps de Baſſianus; & l'Empereur averti par une lettre ſuppoſée, d'un attentat formé par les fils de Titus, contre le Prince ſon frere, accourt au même endroit où tout lui confirme la réalité de l'avis qu'il a reçu. Quintus & Marcus ſont arrêtés, & condamnés à mort par le Sénat. Tandis qu'on les mene au ſupplice, & que Titus en pleurs de-

mande leur grace, Lavinie paroît à ſes yeux dans l'état affreux où l'ont miſe les deux Princes Gots. Qu'on ſe peigne les tranſports de ce malheureux pere, interrogeant ſa fille qui ne peut lui répondre, & voyant deux de ſes fils prêts à périr par la main d'un boureau: Aaron arrive alors qui lui annonce, de la part de l'Empereur, que ce Prince fait grace à ſes fils, ſi Titus veut lui envoyer une de ſes mains. Titus écarte ſon frere, & ſon fils Lucius, qui s'offrent eux-mêmes pour victimes au reſſentiment de l'Empereur, & préſente ſa main à Aaron qui la lui coupe. Ce tendre pere croit à ce prix avoir ſauvé ſes fils: mais un Meſſager de l'Empereur vient lui apporter leurs têtes dans un baſſin. Son déſeſpoir eſt alors au-deſſus de toute expreſſion: il ſort, en ordonnant à Lucius, le ſeul fils qui lui reſte, de ſe ſauver de Rome, & d'aller lever une armée chez les Gots. Lavinie, qui brûle d'être vangée de l'outrage qu'elle a reçu, en fait connoître les auteurs à ſon pere, en écrivant avec la bouche leur nom ſur le ſable: nouveau ſurcroît de douleur pour le malheureux Titus.

Cependant Tamora, qui étoit déja enceinte, accouche d'un Négre qu'elle envoye ſecrettement à Aaron avec ordre de le faire périr. Ce ſcélerat ſe trouve ſenſible au ſentiment de la nature, & s'obſtine malgré les menaces des deux Princes Gots à vouloir conſerver les jours de ſon fils. Mais l'honneur de l'Impératrice, ſa ſureté, & la leur exigeant ce ſacrifice, le More demande à la Nourice qui lui a apporté l'enfant, quels ſont les témoins de l'accouchement de Tamora; & apprenant que

ce

ce ſecret n'eſt encore connu que d'elle, & d'une des femmes de l'Impératrice, il poignarde cette Nourice, & ſe défait de même de l'autre témoin. Il ſauve ſon fils, par ce moyen, ſubſtitue en ſa place celui d'un Muletier, & fuit de Rome avec ſon enfant.

L'Empereur apprend alors que Lucius arrivé à Rome, à la tête d'une armée formidable. Ce Prince en eſt épouvanté : mais Tamora le raſſure, & lui promet d'appaiſer la fureur du vieux Titus. Elle ſe rend en effet chez ce Général, dont elle croit que la douleur a abſolument aliéné l'eſprit. Il feint de ſe rendre aux propoſitions qu'elle lui fait d'un raccommodement avec l'Empereur, qui doit dit-elle venir le ſoir-même ſouper chez Titus, & réparer tous les maux qu'il lui a fait. Elle le fait conſentir, en même-tems, à appeller à cette fête ſon fils Lucius arrivé le jour-même devant Rome. Titus conſent à tout, à condition que Tamora laiſſe chez lui les deux Princes Gots qui l'accompagnent, pour lui tenir compagnie juſqu'à ce qu'elle revienne. A peine eſt-elle ſortie, que Titus appelle ſa fille & ſes domeſtiques, fait lier les deux Princes, & les égorge. Lucius paroît avec quelques officiers de ſon armée, & le More Aaron, qu'ils ont arrêté dans ſa fuite & à qui ils ont fait avouer tous ſes crimes. L'Empereur entre enſuite avec Tamora, & ſa Cour : on ſe met à table ; Titus ſert les plats lui-même ; & Lavinie voilée ſe tient au fond de la ſale. Titus demande alors à l'Empereur, ce qu'il penſe de l'action de *Virginius*, qui tua ſa fille pour l'arracher à la honte qui lui étoit préparée ? . . . *Il a*

bien fait de l'immoler (répond Saturninus) *la préſence d'une fille deshonorée, eſt un ſupplice pour un pere.* Meurs donc, ma chere Lavinie, replique Titus en la poignardant, & que ta honte meure avec toi ! ... Ce Spectacle fait frémir tous les convives ; & l'Empereur demande à Titus la cauſe de cette action cruelle. Titus lui dévoile l'horrible attentat des deux Princes Gots, dont il vient de leur faire manger les membres dans un pâté ; & finit cet affreuſe hiſtoire, en poignardant l'Impératrice. L'Empereur vange la mort de ſa femme en tuant Titus, & Lucius vange ſon pere en poignardant l'Empereur. Aaron eſt livré aux plus cruels ſupplices, & la piéce finit par la nomination de Lucius au Trône Impérial.

Si cette Tragédie eſt de Shakeſpeare (pluſieurs Auteurs en doutent, & je ſerois aſſez de leur avis) né peut-on pas préſumer que cet Auteur ne l'a compoſée que dans la vûe de ſurpaſſer tout ce que l'antiquité hiſtorique, ou fabuleuſe, nous raconte des Terée & Philomele, des Atrée & Thieſte, des Diomedes, & des Buziris ? Si tel étoit ſon but, il n'a ſans doute que trop bien réuſſi ; & je déclare avec franchiſe, que j'aurois très-volontiers paſſé ſous ſilence ce ſiniſtre ouvrage, ſi l'engagement où je me trouve de rendre compte de tous les Poëmes de cet Auteur, avoit pû me le permettre. Mais on eſt auſſi curieux des foibleſſes des grands hommes, que de leurs vertus : les unes nous conſolent, les autres excitent notre émulation.

CORIOLAN,

TRAGEDIE.

Ce ſujet eſt trop connu, pour exiger un long détail. Quiconque a lû l'Hiſtoire Romaine, ſçait que Coriolan, vainqueur des Volſques, victime de la jalouſie des Tribuns, & de la haine du peuple de Rome, a été obligé de chercher un azile chez ces mêmes Volſques qu'il avoit vaincus tant de fois; que prêt à triompher de Rome & de ſes ennemis, il s'eſt laiſſé toucher par les pleurs de ſa femme & de ſa mere; & que les Volſques irrités contre ce Héros, l'ont fait périr.

Shakeſpeare ne s'eſt point écarté de la vérité hiſtorique dans cette Tragédie, dont il a pris le ſujet dans Plutarque. Ainſi je ne rendrai compte que des détails qui m'ont paru dignes d'exciter la curioſité. Le caractére noble, inflexible, & même un peu féroce de Coriolan, eſt peut-être un de ceux que Shakeſpeare a le mieux frappé. On admire le Héros, on plaint ſon entêtement à ne jamais céder au peuple, on gémit de ſa chûte. La ſimplicité des mœurs Romaines, dans ces premiers tems de la République, eſt par-tout deſſinée de main de maître, & prouve que le Poëte avoit non-ſeulement lû les Auteurs La-

tins, mais encore qu'il les avoit médités à fond. Les ſcenes de Coriolan, avec ſa mere, & avec ſon épouſe, ſont pleines de ſentimens de tendreſſe & de grandeur: On ne peut lire ſans émotion celle où ces deux femmes vont ſe jetter aux pieds de Coriolan, pour lui demander le ſalut de Rome, en lui préſentant ſon fils: c'eſt le chef d'œuvre de la Rhétorique de Shakeſpeare; & la piéce ſemble n'avoir été faite que pour donner lieu au Poëte de peindre cette ſituation, la plus théâtrale que l'Hiſtoire & la Fable puiſſe fournir, mais dont les antécédens & les ſuites ſont peu ſuſceptibles de cette chaleur intéreſſante, qui fait l'ame des bonnes Tragédies.

TROILUS, *ET* CRESSIDA.

TRAGEDIE.

C'EST de cette Tragédie que M. Pope entend parler lorſqu'il dit, *qu'il paroît, par une des piéces de notre Auteur, qu'il avoit lû Darès-Phygius.* Je crois qu'il auroit pû ajouter, que cette même piéce prouve que Shakeſpeare avoit encore mieux lû Homére. En

effet, à la réſerve des noms des perſonnages, & de quelques faits particuliers qu'il a pris dans Darés Phrygius, tous les caractéres des Héros Grecs, & Troyens, leurs actions & leurs diſcours ſont preſque exactement copiés d'après Homére. Agamemnon, Neſtor, Ulyſſe, Achille, Hector, Paris, & Therſite même ſont ici préſentés comme dans l'Iliade ; & je n'y trouve rien de différent, que ce qu'il a plû à Schakeſpeare de retrancher de leurs caractéres, ou d'y ajouter, pour rendre ſa Tragédie plus propre à flater le goût des Anglois.

Quant à l'intrigue principale, qui ſont les amours de Troilus & de Creſſida, elle eſt toute de l'invention de Shakeſpeare : il eſt même probable qu'il ne l'a imaginée que pour avoir lieu d'amener ſur la ſcene tous les Héros immortaliſés par Homere, & cette conjecture eſt d'autant plus vraiſemblable, que ces grands perſonnages, qui ne ſont occupés que de la guerre de Troyes, n'entrent pour rien dans les intérêts particuliers des deux amans qui ſont cenſés faire le ſujet de cette Tragédie. Ajoutez a ceci, que les amours de Troilus & & de Creſſida n'occupent pas la ſixiéme partie de la piéce ; qu'on les perd ſouvent de vûe pendant des actes entiers ; & que ſans le titre du Poëme, qui les rappelle à la mémoire du Lecteur, on ne ſongeroit pas plus à eux qu'aux autres perſonnages épiſodiques dont cette piéce eſt remplie. Deux mots de leur intrigue feront juger ſi l'intérêt que ces Amans font naître peut être bien vif.

Creſſida, fille de Calchas, priſonniere dans Troye, inſpire de l'amour à Troilus fils de

Priam. Ce jeune Prince gagne Pandarus, oncle de ſa maîtreſſe, qu'il trouve diſpoſé à le ſervir. Creſſida, qui n'eſt pas cruelle, conſent à recevoir Troilus chez Pandarus. Les deux amans ſont bientôt d'accord : l'oncle ſe retire, & les voilà heureux. Mais leur félicité n'eſt pas longue ; Calchas obtient l'échange de ſa fille, contre un priſonnier Troyen. Creſſida retourne dans le Camp des Grecs, ſous la conduite de Diomede, qui devient amoureux d'elle, & qui parvient bientôt à la rendre infidelle a Troilus. Une Tréve, entre les Troyens & les Grecs, fournit à Troilus l'occaſion de paſſer une nuit dans le Camp de ces derniers, & de ſe convaincre par ſes yeux de la perfidie de Creſſida. Il s'en vange ſur ſon Rival, qu'il combat ; & ſur Pandarus, qu'il chaſſe pour jamais de ſa préſence.

Therſite, & Pandarus, jettent beaucoup de comique dans cette piéce. Le premier, toujours lâche, envieux, cynique, accable tous les Grecs de l'amertume de ſes brocards ; l'autre, ſtupidemment malin, rejouit les Troyens par des naivetés, qui décélent (autant qu'il le croit à propos pour ſes intérêts) tout ce que ſon caractére complaiſant eſt capable de faire pour les plaiſirs de ſon prochain.

Je ne ſçai à quel propos Shakeſpeare fait ici périr Hector par une trahiſon d'Achille, qui publie enſuite dans le Camp des Grecs que ce guerrier eſt mort de ſa main, tandis qu'il l'a fait accabler par les Myrmidons. C'étoit apparemment pour réchauffer la gloire du Héros Troyen. Au reſte on trouve ici, comme dans

toutes les piéces de Shakeſpeare, des morceaux amuſans, & des ſcenes ſurprenantes: mais c'eſt celle de toutes ſes Tragédies qui m'a le moins intéreſſé.

ROMEO, & JULLIETTE.

TRAGEDIE.

DEUX des plus illuſtres maiſons de Vérone, celle des Montaigus, & celle des Capulets, étoient ennemies depuis long-tems. Les Chefs de ces deux familles n'ont qu'un enfant chacun, Montaigus un garçon nommé Romeo, Capulet une fille appellée Juliette, promiſe par ſon pere au Comte Paris Seigneur Veronois. Une fête que le vieux Capulet donne chez lui dans le carnaval, procure à Romeo l'occaſion de s'introduire maſqué, avec quelques amis, dans la maiſon de l'ennemi de ſa famille. Il voit Juliette, dont il devient amoureux. Il lui déclare la paſſion qu'il reſſent pour elle, & s'apperçoit que cette jeune beauté n'y ſera pas inſenſible. Une ſeconde entrevue acheve de rendre ces deux Amans enchantés l'un de l'autre au point de chercher à s'unir pour jamais enſemble, malgré la haine implacable qui anime leurs parens. Romeo gagne un Religieux, nommé *Frere Laurent*; Juliette, ſous, prétexte d'aller à confeſſe, ſe rend à ſon Couvent, où elle

trouve Romeo ; & le Frere Laurent les marie. Les deux Amans ſe ſéparent alors, après avoir pris des meſures pour ſe voir le ſoir. Mais une rencontre fatale que fait Romeo, le jette dans le plus grand embarras. Quelques amis de ſa maiſon viennent de ſe battre avec des Partiſans de celle des Capulets : Mercutio, parent du Prince de Verone même, a été tué par Thibalde, couſin de Juliette. A cette vûe, Romeo tranſporté de colere cherche Thibalde, l'attaque, & vange dans ſon ſang la mort de Mercutio. Le bruit de ce combat parvient juſqu'au Prince de Verone, qui banit Romeo de ſes Etats ; & cette nouvelle plonge Juliette dans le dernier déſeſpoir. Romeo, refugié chez le Frere Laurent, n'eſt pas dans un état plus tranquile : l'idée de ſon baniſſement l'accable, & il ſe croit haï de Juliette depuis qu'il a eu le malheur de tuer Thibalde. L'arrivée de la nourice de Juliette, qui lui apprend qu'on veut le voir avant qu'il parte de Veronne, lui apporte quelque conſolation. Dès le ſoir-même, il s'introduit dans la maiſon de Capulet, au moyen d'une échelle de corde ; & après avoir paſſé la nuit avec Juliette, il part pour Mantoue, qu'il a choiſi pour le le lieu de ſon exil. Cependant le vieux Capulet fixe le jour du mariage de ſa fille avec le Comte Paris, & ordonne à Juliette de s'y préparer. Elle a en vain recours aux larmes, & aux ſupplications les plus vives : le pere eſt infléxible, il faut obéir. Dans cette extrémité, Juliette a recours au Frere Laurent. Ce Religieux, qui craint auſſi pour lui-même, ſe détermine à tout riſquer. Il lui donne

donne une liqueur, dont l'effet ſera de lui glacer les ſens au point de la faire croire morte; & dès qu'on l'aura inhumée dans le tombeau de ſa famille, il ſe propoſe de l'en aller retirer, avec l'aide de Romeo, à qui il va écrire de ſe rendre ſur le champ *incognito* dans Verone. Juliette, charmée de l'eſpoir de revoir ſon cher Romeo, & de ſe ſauver de Verone avec lui, conſent à tout: la drogue eſt priſe, on la croit morte, on la pleure, on l'enterre.

Romeo apprend la nouvelle de cette mort, dès le jour même par un de ſes domeſtiques qui arrive à Mantoue. Il ſe munit d'un poiſon violent, & part pour Verone, dans l'intention d'aller mourir ſur le tombeau de ſon épouſe. Le frere Laurent qui ne le voit point arriver au Couvent, & qui juge qu'il eſt tems de retirer Juliette du ſéjour de la mort, ſe rend la nuit dans l'Egliſe. D'un autre côté, le Comte Paris déſeſpéré du trépas de Juliette qu'il aimoit, a trouvé le ſecret de s'y introduire auſſi, dans la ſeule vûe d'aller couvrir le tombeau de ſa maîtreſſe de larmes & de fleurs. Mais à peine y eſt-il arrivé, qu'un flambeau qu'il voit venir de loin, le force à ſe cacher. Ce ſont deux hommes, qui travaillent avec ardeur à ouvrir le tombeau de Juliette, & dans l'un deſquels il croit reconnoître Romeo. Frappé de ce ſpectacle, & ſe rappellant tout à coup la haine inveterée des deux familles, il croit que Romeo vient inſulter aux cendres des Capulets. L'amour & la vangeance animent Paris; il fond l'épée à la main ſur Romeo, qui ſe met en défenſe,

& bleſſe l'aſſaillant d'un coup mortel. Paris mourant, demande à ſon vainqueur la ſatisfaction d'expirer ſur le tombeau de Juliette: ce que l'autre qui le reconnoît alors, lui accorde en gémiſſant. Romeo acheve d'ouvrir le monument; & après avoir épuiſé tout ce que la douleur & le déſeſpoir ont de plus énergique, avale le poiſon qu'il avoit apporté de Mantoue, & meurt ſur le corps de Juliette, qu'il tient embraſſé. Le frere Laurent vient enfin, & frémit à la vûe de ce ſpectacle déplorable. Il rappelle Juliette à la vie, qui voyant ſon mari mort à côté d'elle, ſe ſaiſit d'un poignard, & ſe tue. Les gardes de l'Egliſe arrivent, attirés par le bruit: ils arrêtent le domeſtique de Romeo, & le frere Laurent. On envoye éveiller le Prince de Verone, les Montaigus, & les Capulets. Tous ſe rendent à l'Egliſe, où le frere Laurent, & le domeſtique de Romeo, leur font le détail de cet affreux évenement. Le Prince ſaiſit cet inſtant, pour repréſenter aux deux malheureux peres de Romeo & de Juliette les ſuites funeſtes de la diviſion de leurs familles, & pour les réconcilier. Ces deux vieillards, baignés de larmes, s'embraſſent, & promettent d'élever à frais communs un monument, qui tranſmette à la poſtérité l'hiſtoire malheureuſe de leurs enfans.

Ce que j'ai fait connoître du génie, & du ſtile de Shakeſpeare, par les piéces de cet Auteur que j'ai traduites, met le Lecteur François en état de préjuger combien les détails de cette Piéce doivent être attendriſſans.

Ce que l'amour a de plus doux, la haine de plus cruel, la vengeance de plus rafiné, & le déſeſpoir de plus affreux, y eſt deſſiné par un pinceau que la terreur & la pitié ſemblent avoir conduit. Ici, tout eſt action, tout eſt ſentiment, tout eſt ſituation, tout intéreſſe, & ſi j'ai quelque regret, en quittant Shakeſpeare, pour paſſer aux autres bons Auteurs du Théâtre Anglois, c'eſt de ce que des raiſons qu'il importe peu au Public de connoître, m'ayent empêché de traduire cette piéce. J'y reviendrai peut-être un jour. Cet eſpoir me conſole, & m'empêche de m'étendre davantage ſur tout ce qui m'a frappé dans cette Tragédie.*

---

* Ce même ſujet a été traité par *Lopès de Véga*, ſous le titre des *Caſtelvins & des Montéſes*. Théâtre Eſpagnol, de M. du Perron de Caſtera. Paris 1738, chez la veuve Piſſot.

Fin du Tome troiſiéme.

BRITISH MUSEUM.